// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock & folk

BOBBY & JEHNNY
LE BEAU ET LA BETH

MIKE OLDFIELD
MÉTAPHYSIQUE DES TUBES

CEDRIC BURNSIDE
DU POINT DE VUE DES FANTÔMES

GARY LOURIS
SCHIZOPHRÉNIE TRANSATLANTIQUE

DUSTY SPRINGFIELD
LA PLUS GRANDE ?

MES DISQUES À MOI
DIDIER BOURDON

JOHN GRANT
JIM MORRISON
PRINCE
ARTHUR SATAN
PETER FRAMPTON
NO KILL

...

SPARKS

NOCES D'OR

AOÛT 2021
N°648 / 6,50 €
MENSUEL
BEL 7,15 €
SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 €
PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN
ITA 7,40 €
DOM 7,40 €
N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €
L 19766 - 648 H - F: 6,50 € - RD
Editions Larivière

Ressentez son goût incomparable

Faible en calories
fuzetea
THÉ NOIR GLACÉ
PÊCHE
saveur hibiscus
AVEC INFUSION DE THÉ
fuzetea
*Boisson à l'infusion de thé noir concentrée, saveur pêche, thé et hibiscus, avec sucre et édulcorant.
©2021 KO Beverages. Coca-Cola France & CCIP Beverages. Coca-Cola Europacific France. 45, rue Marcel-Paul 94300 Vincennes. 404 293 903 RCS Nanterre.

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. WWW.MANGERBOUGER.FR

Les fleurs des Mael

Que reste-t-il de l'enfance ?

"Cette époque divine où l'on peut entrer dans la peau d'un personnage imaginaire, être son propre héros, danser et rêver en même temps."

Russell et Ron Mael, ces mariés pour de faux en couverture ? Oui. Comme un jeu de gosse. Faire semblant. Le moment d'une récré. Ou d'un après-midi de pluie. Le temps d'une photo au parfum de possible. De jeu. De défi. De faire comme si. *Même pas mort.* D'en garder le souvenir pour toujours et de l'ouvrir comme un coffre aux trésors dont la clé ne se perdrait jamais. Jouer. Comme on joue dans une cour d'école. Au théâtre ou au cinéma. Comme on joue de la musique.

Sparks.
Ron et Russell Mael.
Ces Américains, excentriques comme des Anglais. Excentriques comme notre musique en a vu pas mal défiler. Excentriques comme Cocteau, Dali ou Wilde. Des Esseintes. Excentriques comme ces actrices des années vingt promenant un léopard ou un ours en laisse. Howard Hughes. Bela Lugosi. Ed Wood. John Waters, évidemment. Liberace aussi. Little Richard. Excentriques comme Elton John, David Bowie, Klaus Nomi, Prince. Nina Hagen. Michel Polnareff ici. Philippe Katerine, Brigitte Fontaine. Et Les Excentriques, donc. Ici en photo. Des Canadiens.

Sparks.
Russell et Ron Mael.
Un demi-siècle de vie artistique commune.
Bien davantage, on s'en doute. Les deux frères n'ont que trois ans d'écart. Ron est l'aîné. C'est lui qui porte la moustache dans le couple artistique. Raffinés et curieux. Brillants. Audacieux. Excentriques.
Et drôlement importants au moment où la vie, celle d'avant, la fameuse, reprend et avec elle son lot de trucs gênants. Comme ces terrasses de nouveau bondées, pleines de braillards qui méritent peu leur ivresse en happy hour, ces terrasses qui dégueulent leurs horribles chansons… Si complaisamment banales. Jouées très fort, inversement proportionnées à leur qualité. C'est notable de remarquer combien la plupart passe *très très* fort de la *très très* mauvaise musique. Bref, ces endroits de la vraie vie, hein, qui semblent avoir tant manqué à la majorité.

Excentrique, définition : *Se dit de quelqu'un dont le comportement, la manière de s'habiller s'écartent de ce qui est habituel dans un milieu, une société.* C'est exactement ça.

Bonnes vacances, même si on a presque hâte d'être en septembre puisque Léa Salamé l'assure pour son émission de rentrée : *"Avec Laurent Ruquier, ça ne peut être que rock"*.
VINCENT TANNIÈRES

Photo : DR

ÉCOUTEZ LE SON DU MAGAZINE

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

Téléchargez l'application rock&folk radio sur Télécharger dans l'App Store / DISPONIBLE SUR Google play

où écoutez sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Sommaire 648

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **DIDIER BOURDON** 10

Prospect

Alexandre Breton **NO KILL** 14

Tête d'affiche

Jérôme Reijasse **ARTHUR SATAN** 16

Jérôme Soligny **PETER FRAMPTON** 18

Olivier Cachin **PRINCE** 20

En vedette

Isabelle Chelley **BOBBY GILLESPIE AND JEHNNY BETH** 22

Thomas E. Florin **CEDRIC BURNSIDE** 26

Alexandre Breton **JOHN GRANT** 30

Léonard Haddad **GARY LOURIS** 34

Story

Nicolas Ungemuth **DUSTY SPRINGFIELD** 40

Benoît Sabatier **MIKE OLDFIELD** 46

En couverture

Jérôme Soligny **SPARKS** 52

La vie en rock

Patrick Eudeline **JIM MORRISON** 60

Ce numéro comprend un encart abonnement broché entre les pages 34-35 sur la diffusion kiosque uniquement.

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : ERIC BLUM/ MICHAEL OCHS ARCHIVES/ GETTY IMAGES - GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo GAB Archives/ Redferns/ Getty Images

40 Dusty Springfield

52 Sparks

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 065 DISQUES 066 REEDITIONS 074 REHAB' 078 VINYLES 080 DISCOGRAPHISME 082 QUALITE FRANCE 083 HIGHWAY 666 REVISITED 084 ERUDIT ROCK 086 ET JUSTICE POUR TOUS 088 FILM DU MOIS 090 CINEMA 091 SERIE DU MOIS 092 IMAGES 093 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Éditions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Cassasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon
Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)
Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)
Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall
PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)
Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)
PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),
VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)
ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Rudereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 € (voir page 77)
Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@edis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas.
IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Finlande, taux de fibres recyclées : 0%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,03 kg/ tonne.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2021. Printed in France/ Imprimé en France.
Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884
Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

ACPM OJD

PEFC 10-31-1688 Certifié PEFC pefc-france.org

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Courrier des lecteurs

Certains morceaux donnent furieusement envie de rouler en DS

Illustration Jampur Fraize

Folk off

Elle est bien bonne celle-là ! Le mois où vous consacrez un article au grand Jacques Vassal, vous faites disparaître totalement le mot "Folk" de la couverture, derrière l'autre tête à claques de Noel Gallagher. Il y a de quoi agacer le troubadour version feu de camp qui sommeille chez certains puristes. Moi, je me suis contenté de sourire et d'admettre que c'est juste... étonnant, non !

MÉFISTO

Aveugle mais pas sourd

Je me permets de vous écrire pour plaider pour les quadras dépassés. Qui dit plus de quarante ans dit déclin visuel (presbytie, difficulté en basse vision, discrimination des contrastes, etc.). Je suis naturellement concerné par ce qui vient d'être décrit, et donc je pousse un cri de colère : les articles écrits en blanc sur fond noir, ce n'est pas possible, c'est une torture à lire (cf. "Le Reggae Avant Le Reggae"). Donc, pitié, malgré l'intérêt visuel que peut avoir ce genre de présentation, pensez à votre lectorat qui dépense plus chez l'ophtalmo que dans l'achat des disques.

BENOÎT HUSSON

Totalement indispensable

En 1999, j'ai la chance d'animer une émission de radio chambérienne tout en sélectionnant les nouveautés que nous recevons pour alimenter notre fréquence la journée. Un beau jour, au milieu des productions indépendantes et des quelques grosses nouveautés, je repère un CD étrange à la tranche blanche. Pochette dessinée genre BD ligne claire, une compilation sortie d'on ne sait où avec quelques noms connus : Valérie Lemercier, Michel Houellebecq, Etienne Charry, Katerine, Nick Cave (pour une reprise de Polareff, excusez du peu !) sont les noms qui m'évoquent quelque chose. La maman de toutes les questions étant : que font-ils tous sur un même disque ? Pour les autres, j'avoue, je suis un peu perdu. L'écoute de cette compilation du label Tricatel m'interpelle. Clair que certains morceaux donnent furieusement envie de rouler en DS sans froisser son pardessus beige aux côtés de Jean Rochefort ou Jean-Pierre Marielle, avec quand même une modernité moins putassière que chez les darons de la Touche Française qui n'en peuvent plus, en cette fin de vingtième siècle, de vouloir nous faire croire que la vie est une boîte de nuit. Mais qui sont ces gens ? C'est quoi le message ? Fichtre, le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est éclectique et sacrément bien foutu. Je suis immédiatement conquis et me plonge dans les productions du label. Enorme claque avec le live "Bertrand Burgalat Meets AS Dragon" (ce nom déjà...), et puis c'est la révélation. Une pop référencée qui n'a pas pour vocation de se prendre au sérieux. En tant qu'auditeur, on ne se sent pas pris en otage d'un discours asséné lourdement, particulièrement quand la musique ne vaut pas tripette. Quel bonheur d'entendre ces lignes de basse chaloupées, ces arrangements de cordes et ces synthés analogiques qui font l'identité du label et qui sont l'œuvre d'un vrai Monsieur Loyal de la pop à la française (mais pas franchouillarde !) avec son orchestre maison, véritable Stax de chez nous, composé de musiciens qui savent mettre la musique en valeur sans pour autant assommer par leur technique. Enfin des chanteuses qui ne minaudent pas, feulent ou éructent : point d'exhibition obscène de glotte chez April March, ça fait du bien et c'est beau. Vingt-deux ans plus tard, le nouvel album de Bertrand Burgalat est "Disque Du Mois" de Rock&Folk... Et c'est mérité car le monde a besoin de cette musique. Revendiquons haut et fort le droit d'écouter de la musique pour ce qu'elle est et non pour ce qu'elle est censée nous dire. Ce son si particulier n'a pas pris une ride en vingt ans parce que, justement, comme tout ce qui est de qualité, il est intemporel, moderne, désuet parfois, et donc totalement indispensable.

YVAN FLORET

A vos claviers

Courrier des lecteurs du dernier numéro de Rock&Folk. Sept lettres se battent en duel avec l'illustration du mois pour occuper l'espace de la rubrique sur une unique page ! Beh alors, les lecteurs de Rock&Folk, on fait la grève ? Allez, on se motive ! On branche les enceintes, on sort les claviers et on se lâche ! Coup de gueule, coup de cœur, anecdotes... vous connaissez la chanson. Sans ironie aucune, la playlist pour vous accompagner : "Revolution Action" (Atari Teenage Riot), "The Revolution Will Not Be Televised" (Gil Scott-Heron), "Quarantième Jour De Grève" (François Hadji-Lazaro), "Grève Générale" (La Maison Tellier), "La Grève" (Léo Ferré), "Grève Illimitée" (Dominique Grange), "Le Grand Soir" (Frustration), "Walls Come Tumbling Down" (The Style Council), "Antisocial" (Trust), "English Civil War" (The Clash), "Fight The Power" (Public Enemy), "Get Up Stand Up" (Bob Marley), "People Have The Power" (Patti Smith), "Merci Patron" (Les Charlots), "Police Oppression" (Angelic Upstarts), "Viva La Revolucion" (The Addicts), "78 RPM" (Stiff Little Fingers)...

VINC GARNER

Un peu de soleil dans l'eau froide

Alors-là, chapeau ! Ressortir Marc Porel dans l'article très intéressant sur Gérard Lanvin... un régal, comme regarder "La Horse" pour la énième fois...

FRÉDÉRIC GHEWY

Le Rick, c'est chic

Je tiens à remercier Bertrand Burgalat pour son hommage à Rick Beato, dont je suis moi-même un fervent adepte sur YouTube. La description qu'en fait le fondateur de Tricatel est très juste : il faut voir ce type grisonnant s'enthousiasmer comme un gamin de dix-sept ans et se lancer dans des parties de *air batterie* tout en analysant la structure harmonique de classiques du rock comme personne, sans jamais se prendre au sérieux et en restant toujours ouvert aux nouveautés, tous styles confondus. Ses coups de gueule réguliers contre les majors sont également jouissifs ! Il a expliqué lui-même dans l'une de ses vidéos qu'il a eu l'idée de sa série "What Makes This Song Great?" en visionnant les mythiques documentaires "Classic Albums" (notamment le fait de nous faire découvrir les pistes séparées des morceaux que nous adorons). Dans le même genre, je conseille également la série "Songs That Changed Music" (ainsi que "Albums That Changed Music") du formidable Warren Huart (chaîne YouTube Produce Like A Pro) et les vidéos moins techniques, mais tout aussi instructives, de Professor Of Rock. Ces gens-là font un travail exceptionnel et pallient avec brio les manquements de la télévision : j'aurais rêvé d'avoir accès à de telles merveilles lorsque j'étais plus jeune. Alors merci à eux pour leur enthousiasme, merci à Bertrand Burgalat de parler de Rick Beato et merci à toute l'équipe de Rock&Folk pour votre boulot. A bon entendeur et vive le rock (ainsi que le folk, la country, le blues, la soul, le funk, le reggae, le jazz, la musique électronique, le hip-hop, le classique, etc., car comme le disait fort justement Miles Davis : *"Il n'y a que deux types de musique : la bonne et la mauvaise."*).

BERTRAND LABORDE

Né trop tôt

Comment je fais, moi, pour trouver la couverture de mon année de naissance, soit 1962, alors que vous n'êtes au service du rock'n'roll que depuis 1966 ?

FRANCK CLARAZ

Fallait pas être pressé

Depuis toutes ces années que j'attendais un article sur un énorme groupe que j'ai connu en 1985 grâce à MTV ! Je parle de Squeeze, qui malheureusement n'est pas connu en France, du moins pas au point qu'un magazine s'y attarde. Donc, un grand merci à vous pour ce superbe article pour les quarante ans de l'album de "East Side Story", album entre autres, produit par Elvis Costello (rien que ça). Sans compter leurs premiers albums depuis "UK Squeeze" en 1977. Que du bon dans ce groupe avec, entre autres, le duo de compositeurs que sont Difford et Tilbrook. Presque quarante ans que j'attends ça et, à cause de vous, je suis obligé de ressortir toute leur discothèque, et les premiers en particulier.

DAVID VALERIE 13

C'était avant

Quel petit cachotier, mon Rock&Folk... Qu'apprends-je en parcourant tes "unes" ? Que tu y as parlé de Genesis, et pas seulement de la formation originale mais aussi de celle de Phil Collins, et que même Mike Rutherford a été en couv'. Que je ne t'y reprenne plus à critiquer gratuitement le prog', petit sacripant !

PHILZEHIP

Résistante esperluette

Noel Gallagher aura eu raison du Folk, et la revue mythique s'intitule désormais Rock&. Heureusement, l'esperluette n'a pas totalement disparu.

GÉRÉRD HIBLOT

Voir page 60

Le 3 juillet 1971 disparaissait Jim Morrison. Pour une raison que je ne m'explique pas, les Doors n'ont jamais vraiment trouvé grâce aux yeux de R&F. En effet, les articles et les couvertures affichant la bande de Jim et de Ray ne sont pas légion (je recense deux couvertures en dix ans, peut-être quatre depuis la création du magazine). Mais je me disais, assez naïvement pour le coup, que la rédaction allait réserver une bonne surprise aux fans du Roi Lézard, pour le cinquantième anniversaire de sa mort. Espoir douché. On prend rendez-vous pour le numéro 767 ?

MANU J

Les cinq lettres

C'est marrant ça : à l'heure où je reçois le dernier R&F avec Noel Gallagher en couverture, je tombe sur cette définition en cinq lettres dans les mots croisés de mon hebdo télé préféré : *"Né à Manchester, éteint par manque de fraternité"* !

ALAIN DOUNONT

D-Day

Que je n'aie pas trouvé ce que j'étais venu chercher là en ce samedi matin demeure somme toute anecdotique, surtout après la Covid (pour la petite histoire, il s'agissait de "Percy", mon premier CD des Kinks acquis à l'aveugle en 1999, pour une approche pour le moins paradoxale du quatuor britannique, était "The Way Love Used To Be"). Anecdotique, oui. Car l'essentiel, résolument, est ailleurs. Partout autour. *"Le vinyle est comme une hostie et le disquaire (...) une église. Il s'y déroule une communion, il s'y produit quelque chose de sacré"*, observait un jour Jack White dans ces colonnes. On ne s'étonnera donc pas que tout ici ait été si calme (en apparence), posé, civilisé... Et qu'à l'ouverture des portes, les collectionneurs se sont efforcés d'agir, en fait, comme s'ils s'accommodaient de plein gré de leur hâte, et de cette absence de certitudes — inhérente à l'événement — particulièrement déroutante... Ainsi, s'échangerait-on des *"Oh, pardon"* au détour d'un bac à vinyles. Une *supercherie* en réalité, tant le flegme en cet instant (de grande vulnérabilité, que dis-je, de frustration notoirement intolérable pour le digger...) n'est en ce samedi matin de façade, on s'en doute. Néanmoins l'effort est beau... Et si l'enthousiasme semble sous cloche, c'est normal : nous sommes en quête de tangibles délices, de concrètes réjouissances, possiblement disséminées n'importe où au sein de cette flore de vinyles luxuriante, échoués en ce jardin. Et soumis à cette injonction permanente : *"Et si l'on n'est pas au bon endroit au bon moment, on risque de rater la sortie d'un disque que l'on aurait aimé posséder"*, comme le relate Joseph Ghosn dans "Musiques Numériques". Alors, il convient de rester bien concentré. Stratégie économie du brassage d'air évidente, afin de rester focus, concentré sur son sujet. Puisqu'aujourd'hui, on l'aura compris, c'est le Disquaire Day. Et que la matinée, donc, semble pleine de promesses... De célébration. Car en y réfléchissant, je me dis que le vinyle à l'arrivée, c'est quelque chose d'intime, à soi, quelque chose qui nous définit, que l'on s'approprie, certes, mais quelque chose aussi que l'on élit comme un signe de reconnaissance d'un cercle de passionnés à l'autre, c'est du moins le sentiment que l'on a quelques instants plus tard, en voyant ces préposés à l'enthousiasme intériorisé gesticuler, synchrones, se contorsionner méthodiquement dans tous les sens à mesure que la fête continue de battre son plein. Passant les bacs en revue *"avec la même impatience que Charlie étant l'aluminium d'une tablette de chocolat dans l'espoir de trouver un billet d'or"* (Patti Smith)... *"Il n'y a rien de plus parlant que cet instant où une personne choisit un disque parmi des centaines d'autres"*, observe Bob Mould. *"Impossible de ne pas regarder ce qu'il extrait de la pile. S'il prend l'album de Pat Benatar, aucun intérêt. Mais s'il choisit '20 Jazz Funk Greats' de Throbbing Gristle, ça change tout, vous êtes curieux de savoir ce qu'il prendra ensuite. On faisait tous ça. C'était une façon de reconnaître ceux qui partageaient vos goûts et votre état d'esprit"*. Johnny Marr : *"J'étais fasciné par leurs airs de connaisseurs quand ils les sélectionnaient"*. *"Le sac en plastique qui arborait le nom et l'adresse de Cyclops Records, un disquaire très réputé"*, participant naturellement de cette aura, *"pour qui se voulait cool"* (cf. Jonathan Coe, dans "Bienvenue Au Club")... John Lydon : *"Il fallait trouver des magasins très pointus, tenus par des amoureux de la musique qui avaient envie de partager leur passion et voyaient bien que vous étiez un drogué de musique en puissance"*. Tout juste. Mais las ! *"Ça n'existe plus aujourd'hui"*, relate l'ancien leader de Hüsker Dü... Bon bah, *"Décidément, c'est le deuil de tout en ce moment !"* (déplorait, en écho à ça, la série "Vernon Subutex"). *"[Puisque] Maintenant, on lit des blogs ou on utilise les réseaux sociaux"*, relate Bob Mould. Alors ? Tandis que, D-Day oblige, la trêve est (provisoirement) décrétée... on se dépêche d'en profiter. Et l'on s'aperçoit en fin de compte que chacun, au-delà de son obédience musicale propre, recherche la même chose que son voisin ici, ces cercles de passionnés finissant par se confondre, se mélanger, fusionner, se stimuler, bref, par créer une émulation positive... *"Ça vient d'être un collectionneur de disques"* explique Lester Bangs *"et un auditeur fanatique : vous avez des opinions tout aussi fanatiques, que vous voulez infliger aux gens"*. Les disques étant potentiellement ce *"miroir dans lequel chacun peut nous [les] voir"*. Et réciproquement... *"Ce qui nous aime"*, faisait remarquer Joseph Ghosn dans "Musiques Numériques", *"c'est bien la façon dont notre carrosserie reluit et nous fait reluire par ricochets"*... Commerce de première nécessité, oui.

EDDY DUROSIER

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ROLLING STONES UNZIPPED
Après Londres et les États-Unis, l'exposition de Mick Jagger et ses acolytes est toujours visible au Stade Vélodrome de Marseille, et ce jusqu'au 5 septembre. Sur deux mille mètres carrés, une immersion totale dans l'univers stonien est proposée au travers de quatre cents objets personnels (instruments, costumes, enregistrements, vidéos inédites). Leur premier appartement et studio d'enregistrement sont reproduits à l'identique, toutoir compris… En 2022, le quatuor britannique le plus longévif fêtera ses soixante années de carrière.

Photo : Promotone B.V. - DR

ALTIN GÜN
Les Néerlandais soutiendront leur dernier-né "Yol" à travers nos contrées. Ils seront à Lyon au festival Les Nuits de Fourvière le 24 juillet.

ENKI BILAL
La maison de vente Artcurial (7 rond-point des Champs-Elysées - 75008 Paris) met à l'honneur, jusqu'au 9 septembre le dessinateur dans le cadre de l'exposition inédite "DéconstruKt". Cent trente-sept dessins originaux, ainsi que des œuvres emblématiques, seront placardés.

HUBERT BLANC-FRANCARD
La moitié de Cassius revient dans son ouvrage "Boombass – Une Histoire De La French Touch" (Éditions Léo Scheer) sur la genèse de sa carrière et celle du duo électronique créé avec Philippe Zdar (décédé en juin 2019). Il sera en librairie le 25 août prochain.

BRONX
Les Californiens, fers de lance du punk hardcore, annoncent un nouvel album : "Bronx VI". Produit par Joe Baressi (Melvins, Bad Religion), il comprendra onze morceaux et verra le jour le 27 août prochain.

JAKE BUGG
Précédé du simple "All I Need", le prodigieux Jake Edwin Kennedy à la ville prévient de la sortie de "Saturday Night, Sunday Morning", le 20 août. En parallèle, il planche sur la BO d'un documentaire consacré au footballeur brésilien Ronaldinho, avec les cinéastes Andrew et Stuart Douglas, lesquels ont collaboré à ses clips "Broken", "Messed Up Kids"…

ERIC CLAPTON
Sorti en août 1970, le premier solo éponyme du guitariste s'offre une édition Deluxe, sous forme de coffret 4 CD et 1 LP, à écouter le 20 août prochain.

CURVED AIR
Déjà responsable de plusieurs ouvrages sur différents artistes : Kate Bush, Sparks, Tears For Fears…, l'auteure Laura Shenton documente sur le quintette éclectique londonien mené par Sonja Kristina. De son ascension fulgurante à sa première dissolution en 1976, et ses innombrables changements de line-up. "Curved Air In The 1970s" chez Sonicbond est en librairie depuis le 11 juin.

BRYAN FERRY
Supervisé par l'icône britannique du glam rock, ses six premiers disques bénéficieront d'une remasterisation audio, effectuée à Abbey Road à partir des bandes originales, par Frank Arkwright et seront réédités en vinyle noir 180 g. "These Foolish Things" (1973), "Another Time, Another Place" (1974), "Let's Stick Together (1976)… Ils couvrent la période de 1973 à 1985, et seront dans les bacs le 30 juillet prochain.

FESTIVAL RETRO C TROP
Reporté à 2022, une édition hors-série intitulée "L'Inédite" aura lieu les 30 et 31 juillet. Se succéderont sur la scène du château de Tilloloy (80) Catherine Ringer, Asaf Avidan, Last Train, Hervé…

FESTIVAL URBAN EMPIRE
La deuxième édition du festival Urban Empire se tiendra à Limoges, au stade Beaublanc, du 26 au 29 août prochain. Au programme, Little Bob, Woodkid, Louis Bertignac, Dionysos, Feu! Chatterton, Tagada Jones, Les Négresses Vertes…

STEVE GUNN
Ex-Violators au côté de Kurt Vile, l'auteur, compositeur, interprète et guitariste annonce son sixième opus. Le très mélodique et émouvant "Other You" sera à écouter dès le 27 août prochain.

GEORGE HARRISON
Pour son jubilé, "All Things Must Pass" première œuvre solo du discret Fab Four parue après la dissolution du quatuor, sera rééditée sous forme de 5 CD + 1 Blu-Ray ou 8 LP en édition Super Deluxe, en édition Deluxe en 3 CD ou 5 LP, et en 2 CD ou 3LP à découvrir dès le 6 août.

"UNE HISTOIRE DE LA PRESSE ROCK EN FRANCE"
Le journaliste Grégory Vieau décortique en 464 pages la presse rock hexagonale des années 1960 à nos jours, de Disco Revue à Gonzaï en passant par Rock&Folk. A compulser le 19 août prochain chez Le Mot Et Le Reste.

IDLES
Le réalisateur Mark Archer tire en soixante-quinze minutes le portrait émouvant et engagé du band punk rock anglais originaire de Bristol. A travers des images sur scène, en coulisses, dans le bus de tournée, des interviews du groupe, et certains témoignages du fan-club AF Gang. Le film "Idles – Don't Go Gentle: A Film About Idles" projeté en salle au Royaume-Uni et en Irlande depuis le 2 juillet, sera à voir dès le 6 août en DVD, Blu-ray et digital.

JOHNNY MAFIA
Le combo punk-rock hexagonal soutiendra sa dernière livraison fraîchement parue en mai dernier, "Sentimental", à travers nos régions. En juillet, le 29 à Rouen aux Terrasses du Jeudi, le 30 à Nantes au Ferrailleur, et le 31 à Mauges-sur-Loire à l'InterQlub, en août le 7 à Bordeaux à l'Astroshow Open Air, le 14 à Cherbourg au Rolex Fastnet Race…

JUNGLE
"Loving In Stereo", troisième opus du duo électronique britannique, sortira le 13 août prochain.

LENNY KRAVITZ
L'ouvrage du photographe David Hindley, "Lenny Kravitz: The Formative Years, 1989-1993" relate en images l'ascension du new-yorkais. Disponible en librairie, aux éditions Genesis Publications.

MUDHONEY
Pour son trentième anniversaire "Every Good Boy Deserves Fudge", deuxième disque du combo grunge originaire de Seattle, bénéficiera d'une réédition Deluxe augmentée de quinze titres bonus et remasterisée par Bob Weston. Elle sera dans les bacs le 23 juillet en CD, LP et digital.

Vanishing Twin

Photo Arthur Sada - DR

PARQUET COURTS
Pour patienter avant la sortie de "Sympathy For Life" attendu le 22 octobre prochain, les New-Yorkais ont diffusé un nouveau titre "Plant Life" sur la radio japonaise FM Karuizawa. Fruit d'une jam session de quarante minutes avec le producteur Rodaidh McDonald, il est disponible en maxi vinyle.

PUNK THE CAPITAL: BUILDING A SOUND MOVEMENT
Avec des protagonistes comme Bad Brains, Minor Threat, Void, et les interviews de Henry Rollins et Jello Biafra, le film, enfin disponible en DVD et Blu-ray raconte l'épopée de la naissance du punk rock aux Etats-Unis.

SUMMER OF SOUL
"Summer Of Soul", film sorti des archives grâce aux bons soins d'Ahmir "Questlove", revient sur la genèse du Harlem Cultural Festival qui a eu lieu à New York en 1969. Moins sous les projecteurs que le festival voisin de Woodstock, il a pourtant réuni trois cent mille convives, devant des têtes d'affiche telles que Stevie Wonder, Sly & The Family Stone, Nina Simone ou BB King. Il sera à l'écran à partir du 30 juillet sur Disney+.

SEBASTIEN TELLIER
Le chanteur et musicien parisien part en tournée à travers l'Hexagone. Il sera en juillet le 22 aux Nuits Sonores à Lyon, le 24 aux Escales du Cargo à Arles. En août le 5 à la Villa Plages à Cannes, le 20 au Marsatac à Marseille, le 26 au Cabaret Vert à Charleville-Mézières, le 28 au Touquet Music Beach au Touquet. Elle se poursuivra en septembre également.

VANISHING TWIN
En attendant la sortie de leur troisième album "Ookii Gekkou", espérée le 15 octobre prochain, le quintette pop psychédélique londonien vient d'en divulguer le premier single "Big Moonlight".

WE ARE LADY PARTS
La série TV britannique de Nida Manzoor narre le quotidien de jeunes punkettes musulmanes. Elle sera diffusée en France sur BrutX à partir du 11 septembre prochain.

YOKO ? OH NO !
Le trio bordelais garage punk énergique formé de deux amis d'enfance John Lemon (guitare) et Stone (basse, chant), et rejoint par Tim (batterie), dévoilera le très sociétal et contestataire "Tattoos & Chlamydia" le 23 juillet.

Yoko ? Oh No !

Photo Max Teste - DR

Condoléances

Sanford Clark (chanteur américain de country, rockabilly et rock), **Philippe Couderc** (fondateur de la maison de disques bordelaise Vicious Circle), **Burton Greene** (pianiste de jazz américain), **Jon Hassell** (trompettiste américain, Buffalo Terry Riley, Brian Eno), **Rick Laird** (bassiste irlandais, Mahavishnu Orchestra), **John Lawton** (chanteur britannique, Uriah Heep), **Lionel Leroy** (chanteur français, "Starsky Et Hutch", "Goldorak"), **Bill Ramsey** (chanteur de jazz germano-américain), **Ash Riser** (artiste et producteur américain, d'électro et hip-hop), **Johnny Solinger** (chanteur, Skid Row), **Takeshi Terauchi** (guitariste japonais de rock instrumental).

"J'aime l'univers de Syd Barrett : il y a des fées, des gnomes…"

DIDIER BOURDON

A la rencontre d'un ancien **Inconnus**, comédien de profession qui, sur le tard, se lance dans la musique.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

CONFORTABLEMENT INSTALLÉ DANS SON CANAPE, DIDIER BOURDON NOUS ACCUEILLE FRAIS ET DISPO APRÈS CE QUI SEMBLE AVOIR ÉTÉ UNE SIESTE POSTPRANDIALE. Sa compagne propose un café requinquant, alors que nous rappelons à notre Inconnu du jour les règles du jeu auquel nous allons nous prêter. Le lecteur se pose alors sans doute la question : "*Didier Bourdon dans 'Rock&Folk' ? Quel est le nom de ce scandale ?*". Mais très vite, le même lecteur se rendra compte de l'intérêt de la chose. Déjà, Didier Bourdon a une actualité musicale : il sort un album intitulé "Le Bourdon" dont il est l'interprète, l'auteur et le compositeur. Les inconditionnels des Inconnus y retrouveront une version 2021 du cultissime "Vice Et Versa". Et si les fans de "Metal Machine Music" risquent de rester sur leur faim à l'écoute de "Si Tu Me Suis", un délicat duo avec Michèle Laroque, ils apprendront rapidement à découvrir le musicien et le mélomane qui se cache derrière le clown bougon.

Fidèle à Pink Floyd

ROCK&FOLK : Quel est le premier disque que vous avez acheté ou que l'on vous a offert ?

Didier Bourdon : "Strangers In The Night" de Frank Sinatra que j'ai acheté à Bayonne, où j'habitais quand j'étais gamin, pour l'anniversaire de ma mère. J'avais sept ans, j'étais allé chez le disquaire moi-même. Je me souviens aussi que mon père m'avait offert "Parsifal" de Wagner pour Noël. Plus tard, on a déménagé à Saint-Germain-en-Laye, et j'avais un copain qui piquait des disques, il m'avait offert "Harvest" de Neil Young. Il y avait les 45 tours aussi, j'ai acheté "My Sweet Lord" de George Harrison que j'adorais. Et Gérard Palaprat, "Fais-Moi Un Signe", notre équivalent français… La période cheveux longs, Jésus, tout ça…

R&F : Beatles ou Stones ?

Didier Bourdon : Dans l'absolu, plutôt Beatles quand même… Il y a un panel un peu plus large. J'aime beaucoup "Help!". Même l'album blanc, un disque qui était un peu plus pour les branchés à l'époque… Mais j'aime aussi beaucoup les Rolling Stones, notamment leur période un peu, comment dirais-je ?… *Médiévale* : "Lady Jane", Brian Jones, tout ça… Mais en fait, pour tout vous dire, moi je suis plutôt Pink Floyd et Syd Barrett, c'est plutôt ça ma culture, hein… (*après un début d'entretien gentiment sur la défensive, le regard ombrageux soudain s'éclaircit, ndr*).

R&F : Allons bon, racontez-nous ça.

Didier Bourdon : C'est drôle parce que je viens de faire une reprise live de "Wish You Were Here" avec Michael Jones pour sa chaîne YouTube, l'une de mes chansons préférées qui parle de Barrett, d'ailleurs. J'ai même fait l'intro à la guitare acoustique… J'étais impressionné quand même, il y avait des pointures autour de moi.

R&F : Vous avez appris la guitare à quel âge ?

Didier Bourdon : J'ai fait de la guitare classique de huit à treize ans. Après, j'ai continué à faire des bœufs avec des amis comme Olivier Bernard, qui est un musicien assez connu aujourd'hui, mais plutôt dans le registre jazz fusion. J'adore Weather Report, par exemple. Mais bon, je reste tout de même très fidèle à Pink Floyd.

R&F : On y revient… Précisez-nous un peu cela.

Didier Bourdon : Ce que j'aime dans Pink Floyd, c'est surtout l'univers de Syd Barrett. Il y a beaucoup de poésie, c'est un peu

"A notre façon, nous avons œuvré pour le heavy metal"

shakespearien : il y a des fées, il y a des gnomes… C'est un truc que j'ai toujours aimé. Bon, il n'y a pas de vampires, qui sont mon autre grande passion (*rires*).

R&F : Un guitariste de rock préféré ?
Didier Bourdon : Ben, là, sur la table, il y a un Pat Metheny par exemple, l'album "Speaking Of Now" que je viens d'écouter, j'adore. Sinon, vraiment en rock, le pauvre Eddie Van Halen était brillant. "Jump", c'est génial, ou Slash, que j'avais imité dans l'un des sketchs des Inconnus. A notre façon, nous avons œuvré pour le heavy metal quand même (*rires*)…

R&F : Ou pour la new wave, avec votre parodie d'Indochine. Vous avez déjà rencontré Nicola Sirkis ? Il vous en veut encore ?
Didier Bourdon : Je crois qu'à l'époque, Pascal Légitimus m'avait dit qu'il y avait eu un problème. Mais, bon, depuis, j'espère qu'ils ont compris que c'était plutôt sympa. Moi, j'aime bien Indochine. Et en fait, ce n'est pas Indochine qu'on critiquait, c'était plutôt Partenaire Particulier. Genre (*il prend sa voix Neuilly-Auteuil-Passy, ndr*) "*les mecs de Sup de Co qui veulent faire de la musique, tu voize ?*"…

Ce groupe ukrainien incroyable

R&F : En chanson française, qu'écoutez-vous?
Didier Bourdon : Rien de très original : Georges Brassens, Léo Ferré, Serge Gainsbourg… D'ailleurs, toutes proportions gardées, j'ai un peu la même tessiture de voix que Gainsbourg ; quand je l'entends chanter parfois, j'ai l'impression de m'entendre. C'est bizarre. Alors que Balavoine, non.

R&F : Un disque de Gainsbourg en particulier ?
Didier Bourdon : J'ai beaucoup écouté l'album avec "Aux Enfants De La Chance"… Je ne me souviens plus du titre… (*il cherche, ndr*) C'est marrant, depuis qu'il y a Internet on ne se souvient plus du nom des albums… "You're Under Arrest", voilà ! J'ai beaucoup aimé aussi "Cheyenn Autumn" de Jean-Louis Murat, un véritable bijou, "L'Ange Déchu" est une chanson magnifique.

R&F : De bons exemples d'acteurs passant à la chanson ?
Didier Bourdon : Philippe Léotard, Bourvil…

R&F : Y a-t-il des styles de musique que vous n'aimez pas ?
Didier Bourdon : Bonne question. Par exemple l'album reggae de Gainsbourg, je ne suis pas trop chaud là-dessus. En revanche, le reggae j'aime bien. Il y a ce groupe ukrainien incroyable, je ne sais pas si vous connaissez, ça s'appelle 5'Nizza, c'est génial. Et puis Police aussi, ça a été important, je peux faire le début de "Message In A Bottle" à la guitare si vous voulez. C'est du boulot, hein ? Il n'est pas mauvais l'autre, là… Andy Summers. Police, grand groupe.

R&F : D'ailleurs, vous avez déclaré que les Inconnus étaient, à leur façon, un groupe de rock.
Didier Bourdon : Je persiste et signe. Bernard Campan était bassiste dans un groupe avant Les Inconnus, ça s'appelait Cristal, et Pascal joue de la guitare bossa et de la batterie.

Une chanson de Barrett sur un texte de James Joyce

R&F : Quels disques emporteriez-vous sur une île déserte ?
Didier Bourdon : Le double album de Pink Floyd, "A Nice Pair" (*qui réunit les deux premiers disques, "The Piper At The Gates Of Dawn" et "A Saucerful Of Secrets", nda*), je l'ai adoré celui-là, avec tous les morceaux de Barrett…

R&F : Et Pink Floyd sans Barrett, alors ?
Didier Bourdon : J'aime moins "The Wall", c'est sûr. Roger Waters est un peu plus rude quand même… Mais il est un peu plus vivant aussi, hein (*rires*) ? Je suis toujours attiré par des gens plus fragiles. Pour la mort de Syd Barrett, j'ai même emmené ma mère à Londres à un concert hommage où tout le groupe s'était réuni. Et puis la poésie qui s'en dégage… C'est un mec qui me touche énormément, je ne sais pas pourquoi… J'écoute aussi ses deux albums solos, il y a des mélodies magnifiques. Dans un de mes films, "Bambou" j'ai d'ailleurs repris une chanson de Barrett sur un texte de James Joyce, "Golden Hair", une mélodie très lancinante. C'était dans une scène très émouvante tournée avec ma chienne, qui est morte il y a un an et demi, cette chienne qui avait elle aussi des "golden hairs".

R&F : Bon, eh bien merci…
Didier Bourdon (*inarrêtable*) **:** Et puis, il s'est grillé rapidement. Il devait être très brillant. Mais il ne voulait pas le succès. Et puis, ce qui est assez marrant, c'est qu'après, il y a eu le fameux "Dark Side Of The Moon", qui est la façon qu'ont eue les autres de le "vulgariser" un peu, dans le bon sens du terme. Moi, c'est ma période, j'avais treize ou quatorze ans quand j'ai découvert ça. On n'oublie pas. ★

Album *"Le Bourdon" (Quieres Production/ Kuroneko)*

"Rien de plus beau qu'une chanson pop de trois minutes"

NO KILL

Derrière cet énigmatique nom se cache Jamie Cogan qui, épaulée par un groupe solide, publie "Gold Chorus", premier essai magistral et prometteur.

AU COMMENCEMENT, IL Y AVAIT LE LIEU. Jamie Cogan a grandi dans la campagne à l'herbe grasse du Maine, près des rives escarpées de l'océan. Les étendues silencieuses chargées d'embruns, les hivers rugueux et solitaires, tout ceci modèle une vie intérieure faite de rêveries nourries de son goût pour les arts, la musique en particulier.

Des cathédrales d'électricité

Elle s'initie en autodidacte à la guitare, reprenant les titres qui passent à la radio, se passionne pour le heavy metal et les Misfits, vénère Sonic Youth. *"Ma passion pour la saturation, les feedbacks, les sons triturés, vient d'eux"*. En 2008, changement radical de décor : Jamie s'installe à Brooklyn. Outre la guitare, elle pratique désormais clavier, batterie, tambourins ; elle rencontre des musiciens, intègre différents groupes. L'humeur musicale oscille entre punk et grunge : il s'agit de concevoir des cathédrales d'électricité bruitistes. Cela ne suffit pas. Elle compose des mélodies, écrit des chansons, il ne lui manque plus qu'un espace pour donner forme à ce jaillissement. Elle monte son groupe, deux guitares, basse et batterie. No Kill est son projet, elle est à sa place. Le nom : *"J'avais besoin d'un nom de groupe avant un concert, il y avait cette vidéo qui passait, 'No Killing', sur la mise à mort industrialisée des animaux. Cette idée me plaisait, mais il n'y a pas d'intention ou de message particulier."* Les premiers concerts s'enchaînent, sur fond de projections de vidéos conçues aussi par Jamie. *"Je peins également, je n'arrive pas à ne pas créer, j'explore toutes les possibilités."* La matière accumulée dessine les contours d'un premier album. *"En composant ces chansons, je voulais évidemment produire des émotions, créer une sorte d'espace émotionnel constitué à partir d'une architecture lente, progressivement mise en place, ayant un commencement et une fin. Je crois que c'est cela, la musique : partager des expériences émotionnelles, établir des liens secrets avec les vécus de chacun."*

La douceur dans le vacarme

Si "Gold Chorus" met à l'honneur la saturation, une saturation traversée d'éclairs spleenétiques, celle-ci sert néanmoins de contrepoint à un chant aérien, dans un esprit spectorien que l'on retrouve par exemple chez Low, trio slowcore phare de Duluth, dont le guitariste et chanteur, Alan Sparhawk, est cité comme référence par Jamie. *"En fait, c'est une combinaison d'influences, mais ce qui m'inspire le plus, même si j'ai des affinités avec des productions actuelles, c'est l'écriture des chansons des années soixante. Il n'y a rien de plus beau qu'une chanson pop parfaite de trois minutes. Simple et concise, avec des paroles claires et une structure pop solide. C'est très excitant de jouer ensuite avec cette structure, de la creuser, la compliquer, d'y inscrire les guitares, les voix. Mais ce qui est fondamental pour moi, c'est l'harmonie vocale, comme on l'entend chez des groupes comme Low, les Breeders ou bien les Everly Brothers."* La douceur dans le vacarme, autre formulation possible de la tension entre spleen et idéal, condensée dans le regard voilé de cette femme sur la pochette. *"Ma musique est par essence mélancolique. Autant que l'est celle des Beach Boys, ou même des Ramones. Elle provient d'une angoisse existentielle. Toutes mes chansons ont un rapport avec la question de l'attente, de la perte et du désir. Mais la mélancolie est aussi une force. Une puissance de transformation des affects."* Peut-être est-ce là aussi une définition de l'art ? ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Album "*Gold Chorus*" *(Fear Of Missing Out Records)*

Photo : DR

RETROUVEZ TOUS LES PODCASTS SUR

rocknfolk.com

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

Télécharger l'application rock&folk radio sur App Store Google play

ou écouter sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Cette part d'enfance non négociable

ARTHUR SATÀN

Le tatoué revient en solo avec **un disque proustien**, qui doit moins à l'électricité sauvage que son groupe JC Satàn honore à chaque concert qu'à un désir de s'arracher aux gimmicks du présent.

ARTHUR SATÀN, TRENTE-CINQ ANS AU COMPTEUR, est à Paris, dans les locaux de Born Bad, pour parler de son premier véritable effort solo. Un disque merveilleux, "So Far So Good" (titre pouvant se traduire par "*Jusqu'ici tout va bien*" et directement inspiré de la réplique culte de Steve McQueen dans "Les Sept Mercenaires"), qui doit autant aux Kinks qu'à une approche libérée de la pop. Même s'il souffre — il a eu un accident de vélo trois jours auparavant et ses épaules en ont payé le prix fort —, il reste le même : drôle, malin, avec, dans le regard, cette part d'enfance non négociable.

Singles de tarés

En guise de préambule, il dit, goguenard : "*Je n'ai tellement pas écouté de trucs bien récemment que j'ai essayé de faire un disque d'avant...*". Avant de poursuivre : "*JC Satàn est en pause. On a tourné pendant si longtemps... Dans le groupe, tout le monde a fait ce qu'il voulait faire. Paula* (chanteuse de JC Satàn) *avait l'occasion de partir à Turin, elle a toujours voulu cuisiner et elle a fait des formations trop bien. Les groupes, ce sont avant tout des gens. Qui ont des envies, des désirs... Moi, j'aimerais faire au moins un autre disque avec JC. Et j'aimerais bien aussi que ce soit le dernier... J'aurai l'impression d'avoir fait le tour de ce que ça représente.*" En attendant, il y a donc cet album admirable, à la pochette qui hésite entre "Où Est Charlie ?" et Jérôme Bosch, vision apocalyptique où des centaines de squelettes belliqueux semblent bien décidées à ravager l'humanité, avec Arthur comme apéritif. C'est un disque qu'il a fait d'abord loin du monde, seul, depuis sa chambre. Le confinement a certainement aidé : "*J'ai tout fait entièrement tout seul. Pochette comprise. Je n'ai même jamais fait un truc autant tout seul que ça en fait. Je le jure* (rires) *! C'est un peu le disque que je n'ai jamais pu faire. Je voulais revenir aux disques qu'on a tous aimés mais dont on ne parle plus. Les Kinks par exemple, c'est exactement ça. Il y a tellement de choses qui sortent aujourd'hui que j'ai l'impression que les gens vont au plus simple. Qu'ils se contentent de s'inspirer de leurs contemporains. La question, c'était :* "Qu'est-ce qui nous a tous poussés à faire de la musique ?". *C'est clairement le disque du gamin que j'étais. J'ai commencé la guitare à cinq ans et ce sont les morceaux que j'aurais aimé faire déjà à cet âge-là... Quand mon père m'emmenait à l'école, il avait des compilations de trucs sixties dans la voiture. Et ces chansons sont devenues presque désuètes, on ne fait plus attention au génie qu'elles dégagent. Les mecs écrivaient des singles de tarés, en fait ! Les Beatles, Shocking Blue, Kevin Ayers, les Kinks, Serge Gainsbourg, etc. Sur ce disque, chaque morceau existe d'abord par lui-même, c'est un exercice de style correspondant à un souvenir marquant de mon enfance. C'est plus une collection de chansons qu'un truc qui se suit...*"

Noirs dessins

Quand Arthur Satàn ne compose pas de disque, il encre la chair des autres. Tatoueur installé du côté de Bordeaux, cette envie de graver la peau lui vient du dessin, qu'il pratique depuis toujours. Au départ, le tatouage, il n'était même pas vraiment fan. Et puis, un jour, il achète une machine à tatouer. Il s'y met. D'abord sur lui avant de marquer les autres. A ses concerts, il prend alors l'habitude de dégainer sa machine et de demander au public, même non initié, de lui tatouer un petit truc sur son corps, visage compris. Résultat : il est aujourd'hui recouvert. Et en a fait son occupation principale, hors musique.

Du coup de poing à la caresse

Et pourtant, "So Far So Good" dévoile une cohérence lumineuse. Une certitude. Arthur symbolise, sans même le vouloir, l'esprit du rock underground. Celui qui refuse tout drapeau blanc. Voilà des années qu'il consacre son existence à des projets tous plus foutraques et décalés les uns que les autres. Qu'il ne concède rien à la facilité. DIY par nécessité, on pouvait se le représenter comme une sorte de héros de l'ombre, satisfait de son statut. Erreur. Il est d'abord et avant tout un passionné de musique. Qu'elle soit historique ou tirée à cent exemplaires numérotés vendus dans une cave humide. S'il confesse que l'inspiration peut lui venir sous sa douche et qu'il peut écrire un titre en dix minutes, cet album a de quoi impressionner. Les dix chansons sont admirables, elles s'imposent au cœur et à l'âme sans jamais forcer. Ici, chaque chanson est importante. À sa place. À la fois viscérale et de diamant. Oui, il s'agissait surtout d'écrire de bonnes chansons. Celles qui deviennent indélébiles quand elles parviennent à étouffer les dernières résistances. Et si ce disque est aussi immersif, c'est aussi grâce au parcours d'Arthur depuis quinze ans. Il a eu besoin de faire du bruit, de repousser les limites pour enfin composer "So Far So Good". Du coup de poing à la caresse. Il y a de ça. Arthur dit qu'on fait toujours les disques que l'on a envie d'écouter. Il a très certainement réussi sa mission. "So Far So Good" est un beau voyage. ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

Album "*So Far So Good*" *(Born Bad)*

Photo Claudine Monzatteno DR

"Le mystère du deuxième accord"

PETER FRAMPTON

Dans les années 1970, il était réputé pour sa belle gueule, puis pour avoir fait "parler" sa guitare sur un des albums live les plus populaires de l'histoire du rock. Devenu guitariste de blues discret, il mène une carrière plus que digne malgré les aléas de la vie.

ON EN CONNAIT QUI AURAIENT JETÉ L'ÉPONGE POUR MOINS QUE ÇA. Peter Frampton, après avoir appris, en 2019, qu'il était atteint d'une maladie dégénérative pour laquelle aucun traitement n'existe, a eu envie de reprendre la route. Au moins une dernière fois. Pas de bol, le Covid chinois l'a stoppé net dans son élan. Peter a alors décidé d'entrer en studio et d'y enregistrer un album de reprises avec son groupe. "Frampton Forgets The Words", quelque chose comme son vingtième disque, est instrumental. Pourtant, il n'est pas à des années-lumière des tubes soft rock qui ont fait la gloire de cet Anglais qui réside en Amérique depuis plusieurs décennies. Même si le public européen les a un peu oubliées, "Show Me The Way", "Do You Feel Like We Do" ou "Baby, I Love Your Way" sont au moins aussi incontournables que les chansons qu'il revisite ici.

Champion de box

Même s'il a amplement contribué à populariser la talk box, Peter Frampton n'en est pas l'inventeur. C'est le joueur de pedal steel guitar de la scène de Nashville Pete Drake qui a conçu ce drôle d'appareil, longtemps utilisé aux USA pour trafiquer le son des jingles radiophoniques. Invité à jouer sur "All Things Must Pass" de George Harrison, Drake a rencontré Frampton en studio. Ce dernier a craqué en découvrant les possibilités de la talk box et on l'a entendue, la première fois, sur son album éponyme de 1975.

Que des chansons majeures

ROCK&FOLK : Finalement, votre instrument, dont vous avez été un des premiers à jouer avec une talk box, est devenu votre vraie voix…

Peter Frampton : Je pense que oui. J'ai toujours préféré la guitare au reste. J'ai beaucoup aimé ma place de guitariste lead dans Humble Pie, mais pour faire une carrière solo, il faut chanter ! Aujourd'hui, la situation est telle que j'ai dû tout remettre en perspective et je me dis que chaque note que je joue pourrait très bien être la dernière. Alors, vous comprendrez que j'y mette tout mon cœur !

R&F : Généralement, les musiciens rendent hommage à leurs pairs. Ici, c'est davantage un tribute à un répertoire.

Peter Frampton : Oui, ce ne sont que des chansons que je considère comme majeures et je n'ai pas pris des fainéants pour les jouer *(rires)*.

R&F : Cette reprise de "Avalon", de Roxy Music, est un sommet de sensibilité…

Peter Frampton : A mon goût, il y a seulement une poignée d'albums, dans toute l'histoire du rock et de la pop, que je peux qualifier de parfaits. "Avalon" en fait partie. Les chansons, les musiciens, le producteur, l'ingénieur du son, celui qui a masterisé… j'ai voulu que mon instrument colle le plus possible au phrasé de Bryan Ferry. La guitare n'est pas une voix, mais peut s'en rapprocher. A la fois, c'était un vrai challenge car Bryan chante de manière totalement insensée, avec une fausse désinvolture qui, bien sûr, est très difficile à reproduire avec un instrument.

ES-335 de 1959

R&F : "Are You Gonna Go My Way", de Lenny Kravitz, renvoie à vos années blues rock, quand le son était plus dur.

Peter Frampton : En fait, nous n'avions pas de titre résolument rock et j'ai pensé à Lenny. Il a beau être américain, il est très amateur de la musique britannique des années 1960 et 1970 à laquelle il rendait hommage dès son premier album. Ça faisait donc sens de reprendre celle-là.

R&F : Vous avez préféré "Isn't It A Pity" à "My Sweet Lord"…

Peter Frampton : J'ai en effet voulu percer le mystère du deuxième accord que George Harrison joue dans la chanson originale ! Pas besoin de vous rappeler que sur le plan harmonique, elle repose sur cette trouvaille… Dès qu'il arrive, avant même que le chant commence, on est pris au piège. Tout l'album "All Things Must Pass" est une merveille et je suis impatient d'entendre ce que la réédition du cinquantième anniversaire de ce disque magique va encore révéler.

R&F : "Reckoner", de Radiohead, voilà un choix assez inattendu…

Peter Frampton : Si on ne s'était pas senti à l'aise avec ce titre, on ne l'aurait pas fait… On s'y est attaqué le lendemain du jour où on l'a écouté, et on a commencé par faire tourner les parties les plus complexes. Finalement, la chanson a été mise en boîte en une ou deux prises. On venait de donner une série de concerts avec Steve Miller et le moins qu'on puisse dire, c'est que mon groupe était bien huilé.

R&F : Dans les années 1980, votre Les Paul noire fétiche a disparu, et elle vous a été restituée trois décennies plus tard. Aujourd'hui, êtes-vous encore attaché à un instrument ?

Peter Frampton : J'ai une ES-335 Gibson de 1959 à laquelle je tiens beaucoup et que j'utilise pour le blues. Sur scène, je joue sur une ES-335 de 1964, mais celle de 1959 quitte rarement ma chambre *(rires)*. Quand j'ai récupéré la guitare qu'on m'avait volée, les gens m'ont dit : *"Nous sommes bien d'accord, vous n'allez pas l'emmener sur la route."* Je leur ai répondu : *"Et comment ! Bien sûr qu'elle part avec moi !"* Le public a été content de la revoir et surtout de la réentendre ! ★

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Album *"Frampton Forgets The Words"*

(Agent Anonyme Limited)

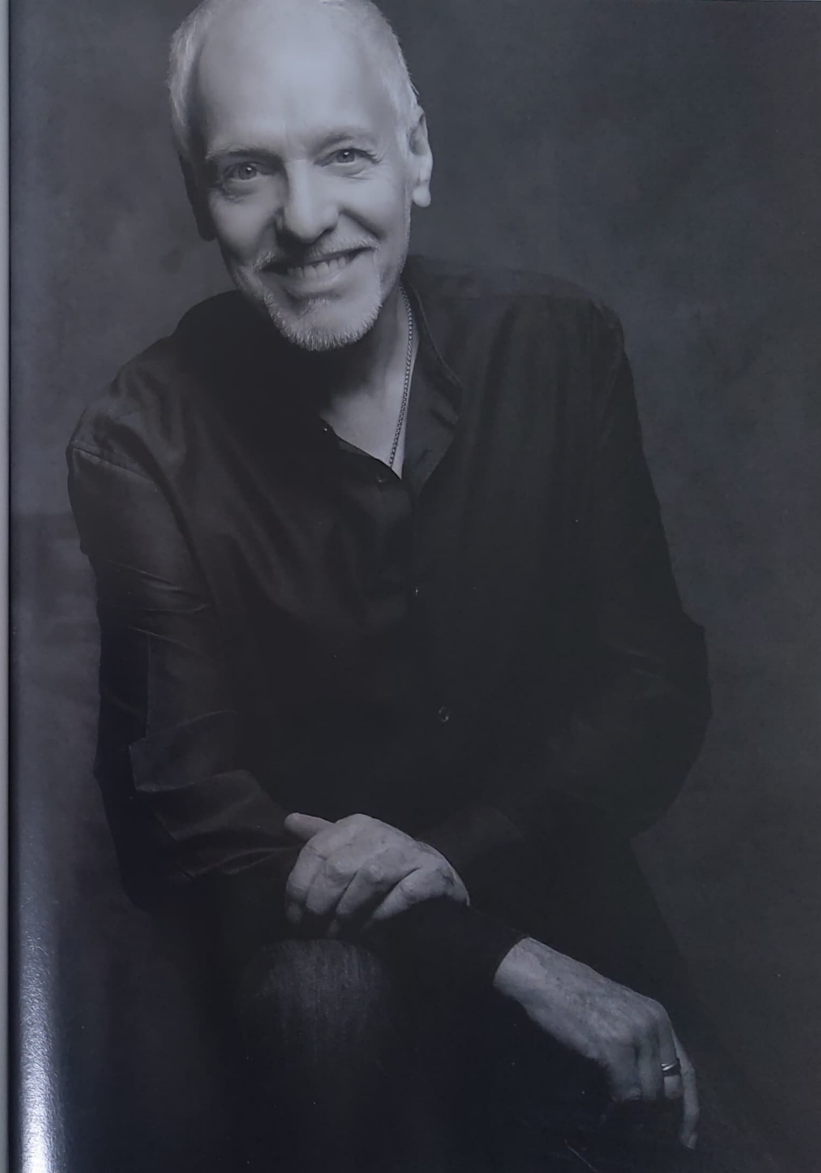


Photo Austin Lord - DR

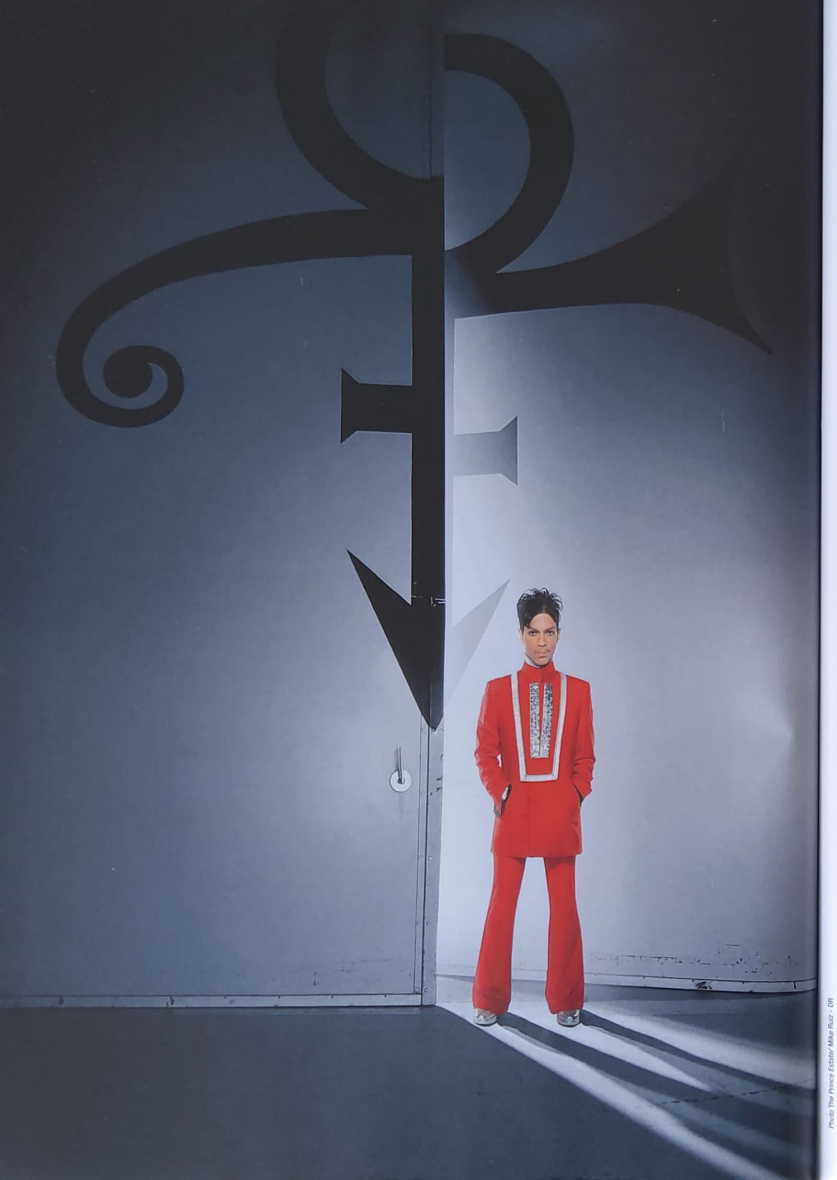


Photo The Prince Estate/ Mike Ruiz - DR

"Le type aux claviers était coiffeur"

PRINCE

Après les rééditions augmentées d'inédits ("1999" et "Sign 'O' The Times"), voici **"Welcome 2 America"**, album enregistré en 2010.

TOUS CEUX QUI ONT SUIVI LE DUEL PRINCE/ MICHAEL JACKSON du vivant des deux superstars ne pourront que confirmer la victoire *post mortem* du Kid de Minneapolis pour ce qui est de l'actualité discographique. Là où le clan Jackson n'a rien proposé de neuf depuis "Xscape" en 2014, Prince Estate offre "Welcome 2 America", enregistré en 2010 avec Morris Hayes, qui travailla avec Whitney Houston, George Clinton et Stevie Wonder, comme coproducteur. Il raconte, depuis Los Angeles, ce projet princier en forme de manifeste antisocial sur l'AmériKKKe...

Paroles lourdes de sens

ROCK&FOLK : Comment vous êtes-vous retrouvé coproducteur de "Welcome 2 America" ?

Morris Hayes : En 2010, Prince m'a appelé pour que je vienne à Paisley Park. Quand je suis arrivé, il était assis dans sa voiture qui était garée sur le parking, et il m'a dit qu'il travaillait sur un album avec la bassiste Tal Wilkenfeld et le batteur Chris Coleman. Il m'a proposé de le coproduire : *"Tu feras ton truc, et si c'est surproduit j'enlèverai ce dont je n'ai pas besoin"*. Je ne sais pas pourquoi il ne l'a pas sorti à l'époque, il n'était jamais très clair quand je lui demandais, il était souvent nébuleux, perché dans l'hyperespace.

R&F : Avez-vous été surpris par les textes ?

Morris Hayes : Oui, parce qu'on a souvent dit que Prince était apolitique, et ce disque montre bien qu'il était en phase avec l'état du monde. Les paroles sont souvent lourdes de sens et je ne voulais pas que les musiques soient trop joyeuses pour qu'on s'attarde bien sur les textes. C'est un album qui est à Prince ce que "What's Going On" était à Marvin Gaye.

L'inconnu permanent

R&F : De quand date votre première rencontre ?

Morris Hayes : Je jouais dans un groupe de bar et il m'a remarqué quand je bossais avec Brownmark, le bassiste de The Revolution. Je tournais une vidéo avec Mark et il lui a demandé : *"Il sait vraiment jouer, ce mec ?"* J'avais le look, mais ça ne voulait pas dire que j'étais bon. Le type aux claviers dans le film "Graffiti Bridge" était coiffeur, Prince avait aimé son style, alors il a décrété qu'il serait le clavier ! Moi, c'était différent. Quand il a vu que je savais jouer, il m'a validé.

Il était 2 fois en Amérique

Et si "Welcome 2 America" était la suite logique d'une chanson datant de 1986 ? C'est l'année où Prince sort son sixième album studio, "Around The World In A Day", dont l'ultime single sera "America", une chanson grandiose qui cite le poème "America The Beautiful" écrit en 1893 par Katharine Lee Bates et qui faillit devenir l'hymne américain. Amusant : dans son texte, la poétesse évoque une *"purple mountain"*. D'une durée de plus de vingt et une minutes sur le maxi, "America" reprend le thème de la terreur d'une guerre nucléaire déjà évoqué dans "Ronnie Talks To Russia" (album "Controversy") et dresse le portrait sombre d'un pays rongé par les inégalités. Comme sur "Welcome 2 America".

R&F : Vous avez été membre du New Power Generation pendant dix ans. Comment avez-vous vu son style changer ?

Morris Hayes : Prince était en perpétuelle évolution. Après les concerts au Japon, j'ai dit aux gars du groupe : *"C'est fini, après cette tournée, il va vouloir changer. Il y a deux types de formations qu'il n'a jamais eus, un groupe de filles et un groupe avec ses clones."* Ma prédiction s'est révélée exacte puisqu'il a eu son girl band et il a tourné en piano solo. Je lui avais demandé s'il se ferait cloner, je savais que c'était compliqué pour lui de répondre vu qu'il était Témoin de Jehovah. Il a regardé vers le ciel en murmurant : *"Eh bien, euh..."* Et j'ai su qu'il l'aurait fait car il aurait eu le groupe parfait avec les meilleurs musiciens, qui seraient tous lui ! Il avait joué avec les meilleures formations, The Revolution, NPG, ThirdEyeGirl, il ne lui restait plus que le solo.

R&F : Qu'est-ce qui était le plus difficile pour vous quand vous étiez dans le NPG ?

Morris Hayes : C'était l'inconnu, et c'était permanent. Quand on jouait avec Prince, il fallait s'attendre à tout, on ne savait jamais ce qu'il allait jouer, il pouvait tout changer au dernier moment. Notre groupe était le NPG, mais moi je l'appelais le Jukebox Band, il fallait apprendre tellement de chansons différentes ! Mon ordinateur était blindé de chansons et quand j'appuyais sur un bouton, le morceau apparaissait et mon clavier s'adaptait. Je le suppliais : *"Je veux une set-list, par pitié donne-moi une liste des chansons du concert !"* C'était terrifiant de ne jamais savoir à l'avance, mais ça s'est toujours bien passé. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Album *"Welcome 2 America"* et single *"Born 2 Die"* *(NPG Records/ Sony Music)*

"On est les Barbra Streisand et Barry Gibb du vingt-et-unième siècle" Bobby

BOBBY GILLESPIE AND JEHNNY BETH

Il y a eu les duos délurés (Lee et Nancy), les "à la ville-à la scène-et même en prison" (June et Johnny), les country soul (Emmylou et Gram), les tragiques (Tammi et Marvin), les infidèles… Et désormais, il y a Bobby et Jehnny qui chantent le désamour et les cœurs éternellement brisés avec une vraie classe intemporelle.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS MATHIEU ZAZZO

DANS UN MONDE IDÉAL où l'humanité ne porterait que du noir et ne serait pas en quête permanente de, hum, *fun*, le single "Remember We Were Lovers" serait le tube de l'été, rencontre entre Nancy et Lee sous l'égide de Nick Cave. Premier extrait d' "Utopian Ashes", album qui donne le frisson en racontant l'histoire d'un couple qui s'effiloche, il prouve que la magie peut encore se produire et que, parfois, il est bon de réinjecter de la douleur dans son art pour se sentir vivant.

Costume sombre et escarpins vertigineux

On est tous en quête de cette sensation assez rare, mais si forte qu'en bon accro à la musique, on recherche en permanence. Celle de tomber sur le morceau imparable qui pousse à se jeter sur l'album, qu'on connaisse ou non ses interprètes et leur pedigree. Celle d'écouter cette merveille une fois et de la reconnaître aux premières notes au milieu d'une playlist. C'est ce qu'on ressent en découvrant "Remember We Were Lovers", premier duo de Jehnny Beth et Bobby Gillespie d'un album qui compte neuf ballades ou chansons mid-tempo, dont l'intensité, l'interprétation élégante, les arrangements de cordes, les mélodies hors du temps, n'adoucissent pas toujours la noirceur. Et tant mieux.

Après plus d'un an d'interviews par pigeon voyageur et signaux de fumée, le duo a annoncé qu'il sera là en vrai pour parler à la presse. Quelques centaines d'heures de tracasseries administratives plus tard (pour eux), on se retrouve dans la rue, près des bureaux de Sony, quand ils se matérialisent, comme sortis de nulle part, grande silhouette en costume sombre à fines rayures, aux côtés d'une plus menue, démarche assurée sur escarpins vertigineux. De face aussi, le duo est complémentaire. Elle, cheveux quasi rasés, parlant avec un débit urgent. Lui, visage allongé encadré de longs cheveux grisonnants, maître dans l'art de la digression pertinente. Les deux n'ont cessé de se réinventer, passant pour lui par le rock hédoniste, le néo-psyché ou le shoegazing, pour elle du cinéma (on la verra prochainement dans "Kaamelott : Premier Volet" et "Les Olympiades" de Jacques Audiard) au duo John & Jehn, de la brutalité de Savages au rôle d'animatrice d'émission musicale sur Arte. On ne les attendait pas forcément là, sur un album si hors de son temps que ses créateurs, en y instaurant un arc narratif, ont oublié le fait qu'il sera écouté en mode aléatoire. *"J'essaie de continuer à penser en tant qu'album,* explique Jehnny. *C'est important de le voir en tant que tout, et pas simple série de chansons. J'écris de cette façon-là, que ce soit en solo ou autre. Le format album reste valide. Il faut penser à l'équilibre… on ne jette pas des chansons au hasard comme ça."* "*De mon côté,* dit Bobby, *je pense que l'auditeur sérieux va avoir le disque, même s'il est téléchargé et va l'écouter sur des enceintes correctes. Il y a des années, un de mes amis avait toutes sortes d'équipements vintage pour créer les disques tels qu'il les voulait, et il me disait :* 'C'est drôle, on se donne du mal pour acheter ça, on prend du temps à peaufiner le son et les gens écoutent sur un ordinateur portable…' "

Bobby n'est pas un très bon mime

L'histoire d' "Utopian Ashes" débute en 2017, mais bien avant, Bobby et Jehnny se sont rencontrés à un défilé de mode à Paris, puis en 2015, ils chantent "Dream Baby Dream" lors d'un concert de Suicide au Barbican. *"Et Jehnny est venue m'interviewer alors que j'avais le dos en miettes. J'étais dans le gaz à cause des antidouleurs, mais c'était*

une bonne interview. Quelques mois plus tard, on a chanté en duo 'Some Velvet Morning'. Savages était en première partie de Massive Attack, c'était énorme, il y avait trente mille personnes. Son guitariste et mon batteur ont alors suggéré qu'on fasse de la musique ensemble." Bobby marque un arrêt pour soigner son effet. *"Et voilà le résultat. Je suis doué pour raconter les histoires…"* Oui, sur disque et en interview. Et après ? Trois fois rien, donc, juste un album à concevoir. *"Je n'avais pas idée de ce qu'on allait faire. Avec Primal Scream, on improvise beaucoup, on expérimente et la direction émerge des jams."* Ils travaillent à Paris, dans le studio de Jehnny et son partenaire, Johnny Hostile, avec ce dernier et Andrew Innes de Primal Scream. *"On a fait deux séances de cinq jours à chaque fois,* reprend Jehnny. *Puis en entendant nos deux voix, on s'est dit qu'il y avait une alchimie musicale appelant quelque chose de narratif, avec des tensions. Le concept est venu de là. Bobby m'a appelée et m'a dit qu'il pensait à un album de duos et qu'il était inspiré. J'ai senti qu'il avait une vision."* Bobby hoche la tête. *"Je travaillais chez moi avec une guitare acoustique, je…"* Bobby cherche le terme approprié en jouant un petit solo d'air guitar. Jehnny vole à son secours. *"Tu shreddais ?"* (Bobby n'est pas un très bon mime). *"Non, j'en suis incapable ! Je suis un guitariste très basique. J'ai commencé à me représenter un groupe de rock jouant ces morceaux et j'ai avancé comme ça. Puis Jehnny est venue à Londres, on lui a fait écouter des démos et elle a eu l'idée d'un morceau de* spoken word. *Je n'y avais jamais pensé et c'était excitant."* Mais c'est risqué, le duo, particulièrement sur tout un album. L'un peut éclipser l'autre… *"On est les Barbra Streisand et Barry Gibb du vingt-et-unième siècle,* dit Bobby. *Je pense qu'on a travaillé dans le cadre d'une certaine tradition, en termes d'écriture et d'enregistrement. Et il y a la dynamique homme-femme du duo qui offre une plus large portée. Chacun donne sa version de l'histoire."*

Attention, spoiler : aucune version de l'histoire n'est la bonne ici. Il n'y a pas de jugement, de bien, de mal, de tort ou de raison. *"Ni de solution,* remarque Bobby. *Les chansons restent ouvertes, il n'y a pas de fin. A l'auditeur de se glisser dans l'histoire."* Inutile de voir dans ces chansons de rupture un reflet de ce qui a pu se passer dans plus d'un couple confiné pendant des mois. Les morceaux ont été enregistrés au cours de l'été 2018, durant une dizaine de jours. *"Puis on a attendu, Bobby a sorti des choses en 2019, il a tourné, j'ai sorti mon disque solo, j'ai eu des soucis familiaux, il y a eu le Covid. On savait que c'était un disque intemporel, peu importe quand il sortirait."*

"Ta femme est ma personne préférée dans ton couple" Jehnny

Jehnny acquiesce

En matière de paroles de chansons, la simplicité est souvent l'arme absolue. Plus, en tout cas que le Rimbaud mal digéré, imité par un apprenti poète maudit en moufles. Et l'album compte son petit lot de phrases qui broient le cœur en toute simplicité, comme ce "*your heart will always be broken*", cruel, noir, qui distille un sentiment de permanence qui ronge. *"Au départ, Bobby chantait sans paroles, il trouvait des mélodies et la première fois que j'ai entendu des textes, c'était dans son studio, à Londres. J'ai pleuré parce qu'il était si à vif, si vulnérable. C'était si à fleur de peau que je n'ai pas osé lui demander d'où ça venait. J'ignorais qui était sa muse, mais elle méritait le respect."* Bobby explique la genèse de "Remember We Were Lovers", partie d'un refrain et d'une mélodie de sa partenaire, d'une partie de piano de Hostile, qu'ils ont combinée à un backing track sonnant comme du Kraftwerk. *"J'ai senti que je devais écrire des paroles pour étoffer l'histoire racontée par Jehnny sur le refrain. J'ai écrit trois couplets et les phrases* 'Nous sommes martyrs dans un mariage/ Dans une guerre que nous allons perdre' *ont été très difficiles. Je savais ce que je voulais dire, mais je ne trouvais pas comment. Bon, je vais avoir l'air de choper la grosse tête* (rires), *mais je me dis que cette chanson est comme "Nothing Compares 2 U" ou 'Jealous Guy'. C'est ce genre."* Un classique sur les relations. *"Oui, pour moi, les artistes sont comme des scientifiques. C'est Tracey Emin qui a dit ça vraiment bien. Les artistes cherchent, travaillent sur la même chose tout le temps, font des expériences et savent quand ils ont trouvé ce qu'ils veulent. Et les artistes amers sont ceux qui ne trouvent jamais."* On revient au thème de l'album, à cette relation qui a duré. Un sujet qu'ils connaissent bien tous les deux. Bobby est marié depuis vingt ans, Jehnny en couple depuis dix-sept ans. *"Pour moi, l'amour doit s'entretenir,* poursuit-elle. *C'est ce que disent les personnages du disque. La position de l'homme est plutôt celle qu'on associe en général avec la femme, la communication, le fait de tendre la main, de montrer ses vulnérabilités. Je trouvais très touchant que Bobby ait choisi d'écrire ça, d'exprimer des choses qui peuvent être très révélatrices."* Bobby assure qu'une chanson comme "Remember We Were Lovers" est totalement vraie. *"Tu penses connaître quelqu'un mais, en fait, la personne que tu aimais a changé, elle a disparu. Il n'y a pas de message sur l'album, c'est plus descriptif que didactique, mais je pense que c'est bon d'être auprès d'une autre personne. On a tous envie de liens humains plus que de sexe. C'est un moteur. Un autre thème qui parcourt l'album, c'est ce besoin de connexion et la tristesse éprouvée quand on en manque. Certains ont en eux une tristesse inhérente et tentent de remplir ce vide avec toutes sortes de choses. C'est pour ça qu'on se retrouve dans des relations pourries. Qu'on soit drogué ou déprimé, on a des motivations invisibles, des pulsions pour le sexe ou pour la mort, et elles nous gouvernent jusqu'à ce qu'on arrive à les contrôler, avec l'âge, la maturité…"* *"Ou la création,* coupe Jehnny. *C'est un moyen de les sublimer. L'art est un reflet, il permet de comprendre ce qu'on a en soi, comme ce désir de vie ou de mort."* Bobby opine. *"Oui, si tu as la chance d'être créatif. Je suis allé à ces groupes de parole, et j'écoutais sans rien dire. Les gens ne se rendaient pas compte qu'ils envoyaient des messages comme un bateau perdu en mer. Quand tu es fragile, que tu abuses de la drogue ou de l'alcool, les autres le sentent de loin et t'exploitent. On connaît tous des filles géniales, belles, gentilles qui vont d'échec en échec avec des mecs horribles."* A Jehnny d'acquiescer. *"Quand j'étais très jeune, j'étais comme ça. Puis mon père m'a parlé et je me suis sentie assez humiliée et stupide qu'on me le dise, mais ma conduite lui faisait du mal aussi. C'était très courageux de sa part, mon père parle peu."* Bobby remarque que les parents sont là pour avoir ce genre de discussion et poursuit. *"Un jour, dans une de ces réunions, un jeune de vingt-cinq ans a dit :* 'J'ai pris de la drogue hier, je suis là ce soir pour éviter de recommencer. Mon père était junkie, ma mère, mon frère aussi.' *J'étais triste pour lui et je me suis dit : 'Eh, je n'ai pas tant de problèmes, je suis entouré, j'ai une femme, deux enfants'. Lui était effrayé par ses propres démons. Mais voilà, ça en revient à la chanson. Eh, vous avez vu ? Je suis un vieux pro !"* Oui, et pas de la même génération que sa partenaire. Ils ont connu deux périodes de l'industrie musicale très différentes, au point qu'on se demande s'ils sont toujours sur la même longueur d'ondes. *"Après les deux séances à Paris, quand Bobby m'a rappelée pour faire l'album, j'ai senti qu'il avait une vision artistique très claire, qu'il me proposait ses musiciens, etc. J'écrivais mon album solo et je craignais de ne pas avoir assez de cellules dans le cerveau pour mener les deux projets de front. Je lui ai laissé prendre la direction artistique et j'ai bien fait, parce que dans les collaborations, il faut une unité, une personne qui prend le projet en main. J'étais consultée sur tout, bien sûr. Bobby est d'une autre génération, mais il a une curiosité naturelle d'artiste, il est très ouvert."* Au final, Jehnny a été étonnée par sa voix sur l'album, bien plus folk, selon elle, que d'habitude. *"J'ai très vite dit à Bobby que mon rôle ici, c'est d'envelopper. De trouver un moyen pour que ces choses dures qui sont dites aient une résonance, qu'il y ait une espèce de dialogue, du soutien, une douceur…"*

Bobby rit

On leur demande enfin si c'était confortable de tenir un rôle sur la longueur d'un album. *"D'expérience,* répond Bobby, *je pense que beaucoup de paroles peuvent être autobiographiques et fictionnelles à la fois, on peut les mélanger et grossir certains détails, en fantasmer d'autres. Pour chanter de façon crédible, il faut avoir vécu certaines choses décrites par le narrateur, avoir échoué de la même façon. Comme on a écrit ces chansons, certains vont sans doute se poser des questions."* *"Un journaliste t'a même demandé si ta femme n'était pas gênée par les chansons."* Bobby rit franchement. *"Elle n'a pas écouté le disque ! Et quand elle l'a fait, on était en voiture et elle a fait une drôle de tête avant de rigoler. Elle est géniale."* Jehnny confirme. *"Ta femme est ma personne préférée dans ton couple."* Le mot de la fin revient à Bobby qui, évoquant d'éventuels concerts de Primal Scream cet été, redevient sérieux. *"J'espère vraiment que tout le monde va se faire vacciner."* Si ce n'est pas plus efficace qu'une campagne de pub du gouvernement, on veut bien manger son masque. ★

Album *"Utopian Ashes" (Sony Music)*

"Man, you know, this studio has a lot of mojo !"

CEDRIC BURNSIDE

Rare représentant de la musique la plus crue du monde, le petit-fils de R.L. Burnside continue à donner vie au **hill country blues** qui a fait la légende de sa famille, et qu'il raconte entre deux éclats de rire et un abdiement de chien.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

“Ma musique peut être crue, dure. J’ai vécu des choses difficiles”

SEULE DÉCLARATION VÉRITABLEMENT POLITIQUE DU DERNIER NUMÉRO DE ROCK&FOLK (n°647), Irmin Schmidt de Can relativise notre croyance dans un progrès absolu en le considérant comme un biais civilisationnel : *“Cette obsession de l’originalité et de la nouveauté découle de notre culture européenne quand, par exemple, en Chine ou au Japon, il existe une musique jouée sans altération depuis des milliers d’années.”* En juin 2021, Cedric Burnside sort un nouvel album, “I Be Trying” produit par Lawrence “Boo” Mitchell, sur lequel Luther Dickinson joue de la slide guitare. Du point de vue des fantômes, cela veut dire que le petit-fils du bluesman RL Burnside sort un album produit par le fils de l’immense producteur de Hi Records, Willie Mitchell, sur lequel on trouve à la guitare le fils de Jim Dickinson, dernier homme à avoir enregistré chez Sun Records. Le blues, la soul, le rock’n’roll, compris au vingt-et-unième siècle comme l’évolution d’un travail accompli par pas moins de quatre générations d’artistes, autant d’hommes et de femmes que ces trois musiciens représentent, car leur sang est composé de ceux des légendes. C’est cela l’histoire de Cedric Burnside : l’épopée d’une famille déterminante pour ce type très spécifique de blues, le plus rageur et cru jamais joué, né dans les collines du nord de l’Etat du Mississippi.

Toute la famille sur la Lune

Cedric Burnside avait trois jours quand Alan Lomax vint filmer son grand-père. Le 29 août 1978, entouré de toute sa famille, RL Burnside, le torse revêtu d’une magnifique chemise en polyester, le visage vieilli mais le sourire solide, balance sur une guitare improbable sa chanson la plus énigmatique : *“Je vois mon pull pendre à la corde à linge”*. Derrière le regard parfois apeuré de son grand-père et la litanie de cette chanson dure comme l’acier, on peut entendre un bébé pleurer. C’est Cedric Burnside, tout juste sorti des entrailles de sa mère. Aujourd’hui, l’homme a quarante-deux ans. Il vit à seulement quelques kilomètres de l’endroit où il est né, soit cette maison de bois filmée par Alan Lomax et vue presque dix millions de fois sur YouTube. *“Quand je vois cette vidéo, man, je ne peux pas m’empêcher de voir ce qu’est la grande histoire pour moi. Voir la famille Burnside, voir ce que je vais devenir, voir ce que va devenir notre musique en voyageant dans le monde. C’est très étrange, parce que je ne possède même pas de photo de moi enfant. J’ai seulement ça, mon seul souvenir, filmé par monsieur Alan Lomax : mon grand-père qui dit mon nom en chantant parce que je pleure.”*

De sa génération de Burnside, ils sont trente-cinq. Trente-cinq petits-enfants dont une bonne partie vivait dans la ferme familiale proche de Holly Spring, une cabane en bois où il fallait se réveiller aux aurores pour puiser de l’eau et couper le bois qui alimenterait le poêle pour la journée. Heureusement, il y avait un fil électrique quelque part qui permettait à big daddy de brancher une guitare et d’envoyer toute la famille sur la Lune. Cet astre ou n’importe où, loin de l’endroit où ils vivaient, soit l’Etat le plus pauvre du pays le plus riche du monde. RL (pour Robert Lee) Burnside est né dans le Mississippi en 1926. Cousin par alliance de Muddy Waters, il fuit le Chicago des années quarante après que son père, deux de ses frères et deux oncles se sont fait tuer par balles dans les rues de la ville en seulement quelques mois. RL retourne dans le Mississippi où lui-même fera de la prison pour avoir assassiné un homme lors d’une partie de craps. Surtout, il y retrouve son ami et mentor Mississippi Fred McDowell — auteur de “You Gotta Move” reprise par les Rolling Stones sur “Sticky Fingers” — et continue son apprentissage de cette musique brute, crue, pleine de rage et de tristesse qu’est ce Hill Country Blues. On la dit la forme la moins “évoluée” du blues, car elle n’a pas de changement d’accord, peu de paroles, et tient essentiellement sur ses mélodies et ses rythmes “non orthodoxes”, comme le dit Cedric. *“Big Daddy et Monsieur Fred McDowell étaient bons amis. Ils faisaient de la musique, jouaient aux cartes et buvaient du moonshine. Quand nous étions petits, mon grand-père s’asseyait devant la maison et jouait alternativement ses chansons et celles de Monsieur Fred McDowell qui était mort peu de temps avant ma naissance. Je ne comprenais pas pourquoi cette musique me faisait ça, me provoquait ces émotions si fortes.”*

La chanson sur le pull

Fred McDowell est mort en 1972. Cedric Burnside est né le 26 août 1978, donc trois jours avant qu’Alan Lomax mette les pieds à Holly Spring Mississippi pour filmer son grand-père jouant la chanson sur le pull, puis un boogie à la John Lee Hooker accompagné par son fils Duwayne Burnside, dix ans, à la batterie. Trop contents de voir une caméra, les enfants font le show avec une démonstration de hambone. *“Mon père, Calvin Jackson, qui était le batteur de mon grand-père jusqu’à ce que je le remplace au milieu des années 1990, était très fort au hambone. Il tapait sur ses genoux et sa poitrine en chantant cette chanson* : ‘Hambone Hambone where have you been ? Around the world and back again’.” Calvin Jackson, le père de Cedric Burnside, est un héros du Hill Country Blues. Dans les années 1980, avec ses beaux-frères Duwayne, Daniel et Joseph, il accompagne son beau-père RL dans ce groupe qu’ils nomment Sound Machine Groove. Jouant une sorte de rhythm and blues funky, RL s’y illustre en shooter soul d’exception et la coupe afro des jeunes fait sensation dans la région. Cedric, lui, grandit dans cette maison surchargée de gens et de musique, de plus en plus habitué à voir son père et son grand-père partir faire le tour du pays, et parfois même s’envoler pour l’Europe. A Holly Spring, sa grand-mère Alice achète des cocottes toujours plus grandes pour pouvoir nourrir jusqu’à vingt personnes à la fois. Quand il revient à la maison, RL organise de gigantesques fêtes où les habitants viennent de toute la région pour un *“kick some dust”*, boivent un coup et l’écoutent jouer. Parmi eux, Cody et Luther Dickinson, fils de Jim Dickinson, l’autre grande famille de la musique de cette partie des USA. *“Oh men ! Je connais Cody et Luther depuis que je suis tout petit. Les Dickinson vivaient à vingt minutes de chez nous. On jouait tout le temps ensemble, et mon oncle Duwayne jouait avec Jim Dickinson dans le North Mississippi Allstars. Surtout, le week-end, ils venaient tous au juke joint de mon grand-père.”*

En première partie du Blues Explosion

C’est dans cette maison transformée en club de rase campagne (un juke joint, donc, nommé le “Burnside Palace”) que Cedric Burnside a appris la musique. *“J’avais dix ans, mon oncle Gary douze. On est allé dans le juke joint, on n’avait rien à faire là. Les grands nous ont dit : ‘Si vous voulez rester ici, vous feriez mieux d’apprendre un instrument.’ Alors ils nous ont appris, lui la basse, moi la batterie, et on faisait partie du groupe. Sauf qu’on devait jouer derrière les frigos à bière parce que, si jamais les policiers nous voyaient, ils nous auraient reconduits à la maison !”* En 1994, après avoir enregistré les batteries hallucinantes de “Too Bad Jim”, Calvin Jackson cesse de jouer avec son beau-père, préférant laisser la place à son fils de treize ans. Ainsi naquit la formation classique, le groupe qui vit RL Burnside consacré internationalement comme un grand nom du blues. Avec Kenny Brown à la slide guitare et le jeune Cedric Burnside à la batterie, les trois qui font les premières parties du Blues Explosion rendent fou Iggy Pop et font le tour du monde. Leur vie change, sans être bouleversée : *Big Daddy* vend désormais assez de disques pour réparer le toit de la maison et payer le dentiste à toute la famille. *“Je jouais tous les week-ends dans le juke joint de mon grand-père, puis, après qu’il a brûlé, dans celui de Monsieur Junior Kimbrough* (le “Junior’s Place” ndr). *Je ne connaissais que le public du Mississippi. Alors, quand à treize ans, mon grand-père et Kenny Brown m’ont conduit jusqu’au Canada, moi qui n’étais jamais sorti du pays, j’ai eu peur. J’avais peur qu’ils n’aiment pas la musique, peur qu’ils se moquent de nous. On est monté sur scène, je tremblais tellement qu’on devait penser que c’était mon premier concert. Mais, après le premier morceau, les gens étaient devenus aussi fous de notre musique qu’ils l’étaient chez nous. Je me suis senti tellement heureux car j’ai compris que je pourrai faire cela toute ma vie.”*

L’amour et le crack

Le Hill Country Blues serait resté une bizarrerie locale, une musique de mangeurs de poissons-chats et buveurs de moonshine s’il n’y avait eu le label Fat Possum d’Oxford, Mississippi, et les productions de Robert Palmer. Ce sont eux qui ont enregistré, sur les quinze dernières années de leur vie, les derniers représentants de cette musique qui doit être la plus proche des tout premiers blues répétitifs et improvisés de Charlie Patton. Une musique dite primitive et qui, pourtant, est très difficile à jouer et à chanter. *“Oh men ! Tu peux pas imaginer le temps qu’il m’a fallu avant d’arriver à jouer certaines de ces chansons. En tant que batteur, jouer avec mon grand-père m’a forcé à trouver mon style, mes beats. J’étais très influencé par mon père et Kenny Kimbrough que j’ai observé jouer tous les week-ends. Mais quand tu dois t’y mettre, ces rythmiques sont tellement non-orthodoxes, tellement personnelles, varient tellement en fonction de ceux avec qui tu joues, qu’il faut que tu trouves ta voie. Il m’a fallu quatre mois avant de pouvoir jouer correctement une chanson comme ‘Come On In’.”*

Après la mort de son grand-père en 2005, Cedric Burnside a continué à accompagner ses aînés : Jessie Mae Hemphill, l’une des rares femmes reconnues dans cette musique, Paul “Wine” Jones ou encore son ancien compagnon Kenny Brown avec qui il joue de temps à autre pour des pique-niques locaux. Ensemble, ils continuent à donner vie à la présence, à ce groove hypnotique qui semble faire disparaître le reste du monde, l’engloutir dans un déchaînement de guitare et de roulement de batterie, ces airs de charmeur de serpents. Graduellement, à force de voir les aînés partir, de ne plus avoir personne derrière qui s’asseoir, Cedric a pris place devant, à la guitare et au chant, pour interpréter ses propres chansons. En 2011, il appelait cela le Cedric Burnside Project. Car c’était bien un projet. Celui de faire survivre la tradition musicale de cette part du monde. Mais en 2018, il sort un premier album sous son nom “Benton County Relic”, un très bon disque, très violent. *“Ma musique peut être crue, dure. J’ai vécu des choses difficiles. Je suis passé par des épreuves, et la musique est là pour cela, pour exprimer cela. Dans mon précédent album, j’étais en plein dedans. Mais là, je me suis marié. Je suis passé à autre chose de plus mélodieux, peut-être.”*

“I Be Trying” a été enregistré au Royal Studio de Memphis. Studio de Hi Records, l’endroit où “Boo” Mitchell, producteur de cet album, a vu son père Willie Mitchell enregistrer les chansons mythiques d’Al Green et d’Ann Peebles, où il a créé ce son de batterie reconnaissable entre mille, capté le jeu de charleys écrasées de Howard Grimes. *“Man, you know, this studio has a lot of mojo !”*. Si l’on sait ? Le toit en laine de verre qui s’écroule, la lumière aussi tamisée que la résonance mate de la pièce, le manque total d’air et de réverbération, et dehors, glacé en hiver et brûlé en été, s’étale sur des blocs et des blocs l’un des quartiers les plus pauvres de Memphis.

Cedric Burnside y a enregistré la version moderne du blues de son grand-père et de son père. Une musique mélodique apaisée, mais sombre, parlant de pauvreté, comparant l’amour et le crack, une musique dépouillée pour un peuple dépouillé. *“Les gens ici font ce qu’ils peuvent. Certains sont ouvriers, d’autres tentent de survivre en étant fermiers. Mais pour la musique, il n’y a plus rien ici. Quand je veux jouer, je dois partir à plusieurs heures de chez moi.”* Si ses filles, ses neveux et nièces, aiment la musique qui donne un sens à leur nom, Cedric lui sait qu’il faut continuer de convertir les masses pour ne pas emporter sa raison d’être dans la tombe. *“Depuis que la dernière vague de Covid est passée, je pense à rouvrir un juke joint. Je crois que tout le monde a besoin de ça. Ça a été tellement important dans mon enfance, dans ma vie. C’est l’endroit où l’on se retrouvait le soir pour jouer, boire et écouter cette musique. C’est ce qu’il faut pour que cette musique vive et que l’univers continue de travailler avec nous.”* ★

Album *“I Be Trying”* (Single Lock Records/ Modulor)

"J'avais écrit 'Je Te pisse A La Raie' pour Brigitte Fontaine. Elle m'a répondu qu'elle était très flattée, mais n'avait pas le temps"

JOHN GRANT

Nouvelles d'Islande. **L'ex-membre des Czars est de retour avec un cinquième album somptueux,** "Boy From Michigan", où l'introspection personnelle sert une critique sociale acérée.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

DISCUTER AVEC JOHN GRANT EST UN ÉVÈNEMENT HORS DU COMMUN, un délice de pensée *en acte*, aussi bien inspirée qu'inspirante, tant l'univers qu'il construit depuis son premier album solo, "Queen Of Denmark" publié en 2010, sans oublier celui avec son side project Creep Show, est riche et cohérent, autant du point de vue musical que littéraire. Au commencement et à la fin, un éclat de rire ; au milieu, la scrutation d'un monde dévasté, envahi par la médiocrité et la laideur, depuis le retour à l'enfance, temps de l'espoir.

L'impossibilité d'un retour

ROCK&FOLK : Que s'est-il passé depuis le dernier album, "Love Is Magic" ?

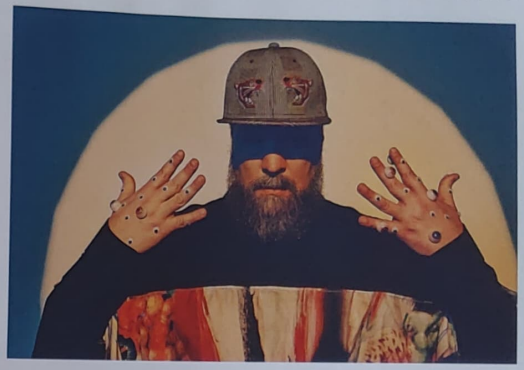
John Grant : La tournée pour le précédent disque achevée, je me suis remis au travail, puis le confinement a commencé alors que j'enregistrais le nouvel album. J'avais beaucoup voyagé pour "Love Is Magic", et il m'a fallu trois ans pour la conception du dernier. Je pourrais aller plus vite mais j'aime prendre mon temps et, finalement, la pandémie m'a offert cette possibilité de soigner les détails. Ce qui m'a le plus affecté, c'est ce qui se passait dans mon pays, de la gestion de la pandémie jusqu'aux élections. Beaucoup de personnes de mon entourage qui n'ont pas eu à en souffrir directement croyaient qu'il s'agissait d'une conspiration, d'une ruse du gouvernement Trump. Cela me terrifiait.

R&F : C'est un album introspectif, mélancolique, bien différent du précédent, car vous y faites un retour sur votre propre histoire, depuis l'enfance dans le Michigan dont l'évocation occupe en particulier les trois premiers titres.

John Grant : Oui. Je me sens particulièrement mal à l'aise dans ce monde, par la tournure hideuse qu'il prend, même si je prends encore plaisir à beaucoup de choses. Je reste heureux de pouvoir encore goûter ce que la vie a de merveilleux, mais suis horrifié par toute cette laideur et n'ai pas beaucoup d'espoir pour les Etats-Unis. A ce titre, l'invasion du Capitole fut un événement significatif de l'état de délabrement de ce pays. J'éprouvais alors le besoin de retourner à un moment de mon existence où je sentais qu'il y avait un futur, lorsque j'étais enfant et grimpais dans les arbres, respirais l'odeur de la terre quand la neige fond à l'arrivée du printemps, jouais dans la nature en été et buvais un chocolat chaud au retour de l'école en hiver. J'avais besoin de revenir à cette période. Je voulais non seulement protéger cet enfant, mais l'aider à vivre, à demeurer curieux et plein d'espoir à l'égard du monde, et ainsi retrouver ce sentiment que tout est possible. Même si, enfant, je n'ignorais pas que le monde qui m'entourait clochait, intrinsèquement, et clochait aussi à mon égard.

R&F : Pourquoi ?

John Grant : Parce que j'étais gay, et avais appris très tôt que, selon le discours dominant, les personnes comme moi méritaient tout simplement de mourir. J'ai donc grandi avec cette idée que je souffrais



"Je regarde dans les yeux de l'enfant que j'étais l'homme que je suis devenu"

de désordre mental, déshonorais ma famille, ma communauté, qu'il n'y avait pas de place dans le monde pour des personnes malades comme moi, et serais damné si je ne me soignais pas. Il m'a fallu longuement me battre contre de telles croyances.

R&F : Cette introspection, dont l'album est le résultat, devait-elle sauver quelque chose ?
John Grant : Oui. Il s'agissait de protéger cet enfant de la mort, mais aussi de penser un nouveau départ, avec cette conscience que le retour chez soi est impossible. Existe-t-il un équivalent à cette idée en français ? L'impossibilité d'un retour chez soi, parce que ce retour vous est interdit dès lors que vous êtes parti ? Cette idée va de pair avec celle que vous ne deviez pas partir, que vous avez trahi. Mais il ne s'agit pas de vivre dans le passé mais de le comprendre, et ainsi de comprendre qui nous sommes, à partir de tout ce qui nous a conditionnés lorsque nous étions enfants.

On pouvait être tué pour ça

R&F : Votre écriture est proche d'une tradition littéraire très américaine, celle de la chronique où l'histoire individuelle n'est pas séparée de l'histoire collective.
John Grant : J'observe. Je regarde dans les yeux de l'enfant que j'étais l'homme que je suis devenu. J'ai grandi dans un environnement où l'on disait que les Etats-Unis étaient le meilleur endroit du monde, alors qu'on pouvait y éprouver un immense malaise, ce sentiment de ne pas être chez soi. Quand tu découvres l'histoire de ce pays, il y a une dissonance avec le mythe de l'american dream : l'engagement opportuniste des Etats-Unis dans les deux guerres mondiales, ou encore le discours détestable sur les Indiens, dont nous occupons la terre natale. Je déteste le discours officiel sur l'histoire des Etats-Unis. Quand j'étais gamin, je croyais tout ce qu'on me disait sur la grandeur de l'Amérique. J'ai de la chance, car j'ai voyagé et vécu ailleurs, en Allemagne, en France, en Angleterre, et suis installé depuis dix ans en Islande. J'ai appris de nombreuses langues, le français, l'allemand, le danois, l'islandais.

R&F : Cette situation d'extériorité, vécue d'abord en raison de votre homosexualité, s'est ainsi comme doublée depuis que vous vous êtes établi en Islande.
John Grant : Oui, et en même temps j'éprouve la même chose que lorsque je vivais en Amérique où je ne me suis jamais senti bienvenu. Il n'y a rien de mal à se sentir américain, mais ça ne signifie tout simplement rien ! Autant que cela ne signifie rien d'être de quelque lieu que ce soit. C'est toujours accidentel. Tu n'as pas choisi d'être français, je n'ai pas choisi d'être américain. Il n'y a aucune fierté à en tirer. Tu peux être fier de Mark Twain, Philip Roth ou William Faulkner, mais autant que de la littérature française, allemande, russe, anglaise.

R&F : Vous parlez français, n'est-ce pas ?
John Grant : Oui, je me débrouille, mais j'apprécierais vraiment que vous travailliez plutôt votre anglais (*rires*).

R&F : Vous avez déclaré être gay il y a une dizaine d'années. C'était votre manière de contre-attaquer, en réaction à un environnement familial, social, dont vous éprouviez le caractère répressif. Le coming-out n'est-il pas encore, paradoxalement, une manière de sacrifier à cette répression ?
John Grant : Ce que j'étais, homosexuel, j'étais censé en avoir honte. Je le cachais par honte. On pouvait être tué pour ça. Je ne voulais pas le dire, en effet, mais j'y étais contraint si je voulais échapper à cette honte. Dire *"Je suis gay"*, c'était aussi une façon de dire que c'est un problème pour l'autre pour qui c'est honteux de l'être, pas, ou plus, pour moi dorénavant. C'est *adressé*, si bien que je pense que ce n'est pas important pour d'autres personnes de le savoir. En réalité, on n'a pas besoin de le savoir. Mais la répression peut passer par d'autres formes, plus sournoises, comme en Russie où j'ai vécu : le discours consistait à dire : *"Peu importe que tu sois gay, on ne veut simplement rien en savoir."* Pourquoi ? *"Parce que ce sont des horreurs, donc il faut les taire."* C'est une autre forme de violence, tu es nié par le silence qui t'est imposé et dois te comporter en conformité avec ce discours. Or, le dire, c'est rappeler que je suis avant tout un être humain et que personne n'a à me dicter mon orientation sexuelle, ce que j'ai le droit de dire ou de ne pas dire. La sexualité ne regarde personne, c'est une affaire privée. Donc, le dire, c'est assumer une contradiction, oui, mais afin de rappeler ce principe fondamental.

C'est plus qu'un clin d'œil

R&F : Pour revenir à votre dernier album, comment cette double situation d'extériorité a-t-elle déterminé le type de son que vous vouliez ?
John Grant : C'est une question. Tu sais à quel point j'aime les synthétiseurs. Ces sons synthétiques très particuliers que l'on peut entendre par exemple chez Vangelis — je pense notamment à la bande originale de "Blade Runner" — ou à Jean-Michel Jarre. Il a publié "Zoolook", en 1984, où figure "Ethnicolor" en ouverture. Je n'ai pas les mots pour dire à quel point j'aime ce morceau, ce son. Et comme chez Vangelis, il y a une grande mélancolie, une tristesse, que j'essaye de rendre, moi aussi, dans ma musique. Cela va de pair avec le sentiment de mort, de ténèbres, sans pour autant perdre de vue la beauté, une beauté salutaire.

R&F : Pourquoi avoir choisi le mélancolique "Boy From Michigan" comme premier single ?
John Grant : C'est le premier acte d'un film. Cet album est pensé de manière cinématographique. C'est d'ailleurs ainsi que je conçois ma musique : en termes d'images. Parfois, je trouve que le monde est lui-même un film dramatique dont je fais la chronique à partir d'une multitude de petits moments, de scènes, parfois infimes, qui donnent naissance à des idées sonores. Il arrive qu'une chanson surgisse d'une seule seconde vécue — c'est le cas de "County Fair". Pour revenir à "Boy From Michigan", ce n'est pas une chanson triste, il me semble même que c'est l'une des plus belles chansons qu'il me soit jamais arrivé d'écrire, avec ce son des synthétiseurs, et ces saxophones qui sonnent comme des voix. Il est mélancolique, mais pas triste. Ce n'est pas la même chose.

Ligne de basse à la Devo

R&F : De ce point de vue, la guitare cristalline sur "County Fair", justement, rappelle vraiment celle de Robin Guthrie des Cocteau Twins.
John Grant : Oui, c'est délibéré, et nous en avions parlé avec Robin. J'adore les Cocteau Twins, je ne m'en lasse jamais. Simon *(Raymonde, ex-bassiste des Cocteau Twins et fondateur du label Bella Union qui publie John Grant – ndt)* l'a d'ailleurs immédiatement reconnu. C'est plus qu'un clin d'œil, c'est une référence explicite dont je suis fier.

R&F : Quelle a été exactement la contribution de Cate Le Bon ?
John Grant : Avec Cate, nous avons *"collaboré ensemble"*, littéralement. Elle apportait beaucoup d'idées, comme le saxophone sur "Boy From Michigan", et évidemment son magnifique jeu de guitare. Elle m'a aidé en particulier sur deux ou trois chansons que j'avais du mal à enregistrer, mais surtout elle m'a aidé à me concentrer sur la création d'un son d'ensemble pour l'album. Comme quelqu'un qui t'aide à rester sur la bonne voie.

R&F : Quelle était l'idée derrière un titre comme "Rhetorical Figure", dont le sens manifeste concerne les potentialités de la langue ?
John Grant : J'avais l'idée de ce titre et ses premiers vers depuis plusieurs années : *"Some people like alliteration/ But I've always been an assonance man"*. J'ai toujours voulu écrire une chanson qui exprime mon amour du langage, des langues et de la grammaire. Si tu t'intéresses à fond à la grammaire, tu peux être capable de comprendre la plupart des langues, de passer de l'une à l'autre, de jouer avec. C'est aussi une grande source d'émerveillement pour moi de lire tous ces mots magnifiques qui permettent de dire différemment les choses qui nous entourent. Je voulais en faire une chanson, car je voulais chanter sur les choses que j'aime. Et j'avais ce beat précis en tête, avec cette ligne de basse à la Devo, un groupe que j'adore. Mais longtemps je n'ai pas réussi à aller au-delà de ces premiers vers, jusqu'à cet album qui fut l'occasion d'en écrire la suite. Ce titre me rend très heureux !

R&F : Pour revenir à l'écriture, vos paroles sont celles d'un écrivain et peuvent se lire et s'apprécier indépendamment de la musique.
John Grant : Je suis un lecteur, et suis très sensible à l'écriture des livres que je lis. Mais il me semble que les chansons sont un art humble par rapport à l'écriture d'un livre, qui implique une autre temporalité. C'est comme comparer un sprint à la marche d'un éléphant.

R&F : Pour finir, à part Jean-Michel Jarre, quel est le disque électro que vous chérissez par-dessus tout ?
John Grant : Sans hésiter, Areski Belkacem Brigitte Fontaine, l'album "Vous Et Nous" sorti chez Saravah en 1977 ! Parce que "Patriarcat" est peut-être la plus belle chanson électro de tous les temps ! Je n'arrête pas de l'écouter ! J'avais écrit une chanson pour elle, intitulée "Je Te Pisse A La Raie" (*rires*). Elle m'a répondu qu'elle était très flattée, mais n'avait pas le temps ! Ça aurait été tellement bien ! ★

Album *"Boy From Michigan" (Bella Union/ Pias)*

"Dans l'esprit de notre producteur les Black Crowes devaient être les nouveaux Rolling Stones et nous, les nouveaux Byrds"

GARY LOURIS

Etre un **Jayhawks**, c'est beaucoup. Etre les Jayhawks à soi tout seul, comme Gary Louris depuis vingt-cinq ans, c'est presque trop. Sur son disque solo "Jump For Joy" il souffle un peu et soulève au passage une question historique : **et si l'americana n'avait (presque) rien à voir avec la country, et (presque) tout avec la pop anglaise ?**

PAR LÉONARD HADDAD

Photo Ge Kraegen/ Getty images

"Je peux imaginer notre monde sans les Stones, pas sans les Beatles"

EN POP, QUAND IL Y A UN MALENTENDU, C'EST FORCÉMENT QU'ON A MAL ÉCOUTÉ. Depuis plus de trente ans, Gary Louris est un songwriter admiré, vanté, repris, respecté, reconnu par ses pairs, par la critique, par une *fan base* inconditionnelle, mais méconnu, voire inconnu, de tous les autres, le grand public, les vraies gens. Sur Google, il apparaît à la lettre J, comme Jayhawks, mais seulement une fois passées les entrées concernant une équipe universitaire de basket du Kansas. Dans l'Histoire récente de la pop, on le trouve plutôt à la lettre A, comme Americana. Dans la même notule, sont généralement cités tous les membres de l'arbre généalogique Uncle Tupelo (Wilco, Tweedy, Son Volt, Farrar), Ryan Adams et les pionniers Gram, Byrds ou Band. *"Ça a été comme ça dès le début. Les Jayhawks ont été signés sur le label American au tournant des années 1990. Dans l'esprit de notre producteur George Drakoulias, qui était à la manœuvre, les Black Crowes devaient être les nouveaux Rolling Stones et nous, les nouveaux Byrds — sans doute même que Rick Rubin espérait qu'on devienne les Eagles… C'est en tout cas ce qu'ils avaient en tête."*

Power pop anglophile

Dès l'origine, donc, l'étiquette est trompeuse. American Recordings (anciennement Def American, la branche "rock" du label rap Def Jam) repose par son nom même sur une fausse piste, sous haut patronage de la série — alors commençante — de disques terminaux produits par Rubin pour Johnny Cash. Il faut dire que ces albums acoustiques du Man in Black ont fait l'effet d'une bombe esthétique, ou d'une sonnerie de réveil général, comparable aux "Basement Tapes" vingt-cinq ans auparavant. Après les années punk, les années synthé et les années grunge, la guitare sèche redevient l'instrument de base de l'attirail indé-cool, un doudou esthétique et une arme de revendication massive : un rocker n'est plus forcément un (guitar) hero mais un troubadour, un chansonnier, un folkloriste. On réécoute des anthologies de chansons roots américaines. La fameuse "Anthology Of American Folk Music", compilée dans les années 1950 par Harry Smith, rejoint les "Nuggets" garage de Lenny Kaye pour toute une génération de petits punks yankees en manque de sensations fortes, qui constatent qu'en country aussi, on meurt jeune et destroy (Hank Williams), on passe du temps en taule (Merle Haggard, Johnny Paycheck), à moins d'y enregistrer des concerts mythiques, en faisant des doigts à la caméra (Cash).
Mais tout cela, Gary Louris s'en fout royalement. Frisettes hard rock, lunettes Buddy Holly, il est né dans l'Ohio et a grandi dans le respect des tables de la loi pop. Stones ou Beatles ? *"Je peux imaginer notre monde sans les Stones, pas sans les Beatles"*, dira-t-il bien avant que Danny Boyle ne se risque à tenter un film sur le sujet. Relocalisé dans le Minnesota, Louris commence à écumer les clubs locaux, guitare en main. *"A Minneapolis, vers 1984, il y avait Hüsker Dü, les Replacements, Soul Asylum d'un côté, et la figure monumentale de Prince de l'autre. Inutile de vous dire que la dernière chose à laquelle on croyait, c'était l'émergence d'une scène country."* Il rencontre pourtant Mark Olson, sept ans de moins que lui mais sans âge, un de ces hobos musiciens qui transcendent les époques, sans avoir besoin d'étudier quoi que ce soit, ni d'imiter personne. Chez Olson, la dérive Grande Dépression et l'existentialisme sans domicile fixe ne sont ni un choix ni un exercice de style, mais une façon de survivre, la seule qu'il connaisse. Dans leur partenariat, c'est lui qui a la vision, lui qui récupère le flambeau Gram Parsons comme s'il brûlait au fond de son âme. De son côté, Louris vient de découvrir que les Louvin Brothers écrivent de belles chansons. Alors, il suit le mouvement, sans savoir ni prévoir que c'en est effectivement un, de mouvement, qui s'apprête à déferler sur le rock mondial.
Lorsque le Jayhawks en chef raconte *(lire l'interview ci-contre)* qu'adolescent, il était fan de Black Sabbath ou Roxy Music, après avoir été biberonné aux Beatles, ça n'a rien à voir avec la même phrase dans la bouche de Lana Del Rey, Dave Grohl ou Niki Demiller. Né en 1955, il a effectivement pris la british invasion de plein fouet à l'âge de huit ou neuf ans. Il n'a pas eu besoin d'aller à la médiathèque municipale pour emprunter "Aftermath", "A Quick One" ou "SF Sorrow", il ne les a pas non plus eus pour Noël en rééditions CD mais achetés le jour de leur sortie en cassant le cochon rose en porcelaine. Les révélations hard, glam, prog ? Il a quinze ou seize ans au moment où ça (se) passe (à la radio). En revanche — et c'est un élément clef —, le retour aux sources, aux racines, est pour lui une démarche, une découverte, une curiosité. Au moment où les Jayhawks percent avec "Hollywood Town Hall" (1992), puis "Tomorrow The Green Grass" (1995), deux albums qui assoient leur culte pour l'éternité à grands coups de neilyoungismes bien sentis, d'envolées Byrds (et d'harmonies Beatles), tout est déjà scellé. Ils sont classés pionniers de la country alternative sans qu'on leur demande leur avis. Peu de temps après, l'étiquette changera mais ce ne sera pas parce qu'ils auront sorti un disque d'art rock lennono-velvetien à la suite du départ d'Olson (le somptueux "Sound Of Lies", 1997), mais parce que la critique rock aura changé de terminologie, décrétant qu'on dirait désormais "Americana" plutôt que "Alt. Country". Après tout pourquoi pas, aux Etats-Unis, on commande bien un "americano" quand on a envie d'un café allongé… Bref, une histoire similaire à celle des faux frères Uncle Tupelo, avec une différence de taille : au moins, Tweedy & (wil)co ont effectivement chanté la Carter Family ("No Depression") ou Woody Guthrie (le projet "Mermaid Avenue"), là où Louris s'amusait surtout à reprendre la power pop de Grand Funk Railroad ("Bad Time", sur "Tomorrow The Green Grass") voire carrément les Faces, les Kinks ou David Bowie avec Golden Smog.

Enregistrer aux studios Konk

Louris a déjà trente-un ans quand les Jayhawks sortent leur tout premier disque en 1986, le "Bunkhouse Album", plein de bière et de fureur. A l'instant pivot de "Tomorrow The Green Grass" (1995), lorsqu'il devient le leader incontesté du groupe, grâce à "Blue", "I'd Run Away", "Two Hearts" et quelques autres, il en a quarante-

"J'AI TOUJOURS RÊVÉ D'ÊTRE ANGLAIS"

Les Jayhawks, l'americana, Jeff Tweedy, Ray Davies, les Monty Python… **Interview.**

RECUEILLI PAR LEONARD HADDAD

ROCK&FOLK : Après "XOXO" avec les Jayhawks l'an dernier, on vous sent libéré sur "Jump For Joy", votre second album solo.
Gary Louris : Franchement, oui. Avec les Jayhawks, tout s'articule autour d'un certain style, à l'intersection de nos goûts et de nos influences communes. En solo, je peux plus facilement bricoler hors de ce cadre. Je ne dis pas qu'ils sont un frein à l'expérimentation mais, oui, ça me libère d'une responsabilité.

R&F : A certains moments, on pense carrément aux Moody Blues.
Gary Louris : Qu'est-ce que j'ai aimé ce groupe ! Je les préférais mille fois à Pink Floyd… Mais oui, il y a pas mal d'influences souterraines sur ce disque. Par moments, des accents Steely Dan, des doubles solos à la Thin Lizzy, des synthés, des touches prog… Ça reste des chansonnettes folk ou pop, mais l'assaisonnement est différent.

R&F : Vous êtes classé "americana" mais il y a toujours eu un fond très anglais dans tout ce que vous enregistrez. C'est un malentendu ?
Gary Louris : Une sorte d'angle mort, en tout cas. Clairement, le rock anglais est au cœur de ce que je suis, comme personne et comme musicien. Quand j'étais gamin, j'étais un anglophile patenté, je rêvais d'être anglais, je me prenais pour un mod ! Et je peux vous dire que je ne connaissais rien, mais alors rien, à la musique traditionnelle américaine. Adolescent, mon truc c'était les premiers Genesis, Yes, Roxy Music, King Crimson — et puis David Bowie. Plus jeune encore, c'était les Kinks, les Who, les Beatles, ensuite Led Zeppelin, Black Sabbath… J'étais un dingue de Sabbath, et je le suis toujours. Aujourd'hui encore, vous avez plus de chance de me surprendre en train d'écouter "Paranoïd" que Gram Parsons.

R&F : Surtout que votre Byrds favori a toujours été Gene Clark.
Gary Louris : Oui, et de loin ! Un jour le chanteur de mon premier groupe m'a fait écouter les "Sun Sessions" d'Elvis Presley et ça a ouvert une voie dans mon cerveau, dans laquelle ont déferlé la country, le blues, le bluegrass, la soul, le folk, toutes ces formes qui sont venues s'ajouter à mes fondations anglaises. Ce que j'y trouvais ? Une forme de profondeur mélancolique, un truc habité qui manque parfois à la pop bubblegum. Mais bon, les Rolling Stones, les Kinks, les Beatles avaient pigé ça avant moi.

R&F : L'americana des années 1990 n'était-elle pas justement une manière de rapatrier la musique britannique et de se la réapproprier ?
Gary Louris : Sans aucun doute, oui. Ça tient à la nature cyclique des influences, un effet de balancier. Quand on réfléchit aux gens qui ont constitué ce mouvement, on réalise qu'il s'agissait surtout de mecs venus du rock, comme moi, et presque jamais d'une démarche de puristes. D'ailleurs, ça s'entend ! L'americana des années 1990 était très approximative comparée à du Buck Owens ou à du Merle Haggard. Ces gars-là étaient des tueurs. Jouer de la country ou du bluegrass, ça a l'air simple, mais ça demande une virtuosité dont aucun d'entre nous n'était capable.

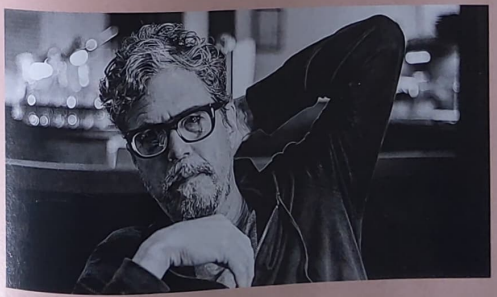


Photo : Jorge Gallego - DR

R&F : Lorsque, au départ de Mark Olson, vous sortez "Sound Of Lies" (1997), presque débarrassé de toute influence country, c'est un flop terrible.
Gary Louris : Il y avait le départ d'Olson, oui, mais pas seulement. Le label s'effondrait, on sentait qu'on allait être lâchés et on en a tiré une forme d'énergie, un côté seuls contre tous, à prendre ou à laisser. Le changement de son était si radical qu'on se doutait que beaucoup de fans ne nous suivraient pas, mais on était prêts à dire à la terre entière d'aller se faire foutre. J'essaie de toujours garder un peu de cette attitude, dans tout ce que je fais depuis.

R&F : On est forcé de remarquer que le dernier Wilco s'appelait "Ode To Joy". Avec Jeff Tweedy, l'autre grand nom de l'americana des années 1990 et votre partenaire au sein de Golden Smog, le dialogue n'est donc pas rompu ?
Gary Louris : D'abord, je vous jure que le lien entre les deux titres ne m'a pas traversé l'esprit ! Maintenant, si on me dit : "Avec qui as-tu envie d'écrire une chanson ?", Jeff est le premier nom qui me vient à l'esprit. Personne d'autre dans mon entourage n'a une palette d'influences aussi étendue. Il aime le folk, le Kraut bizarre, Television, Ralph Stanley… Beck est un peu comme ça lui aussi, il peut passer d'un album de ballades à du funk crasseux. Et je me mets avec eux dans cette catégorie, même si ce que j'écris finit toujours par avoir les atours d'une chanson folk pop.

R&F : George Harrison disait, presque en s'excusant : *"J'y peux rien, j'ai tendance à écrire des mélodies."*
Gary Louris : Ha, ha, exactement ! Des fois, on aimerait être capable d'écrire un riff monstrueux plutôt qu'une jolie chanson. Mais on n'échappe pas à ce que l'on est…

R&F : Finalement, que Ray Davies ait utilisé les Jayhawks pour son projet "Americana", c'était moins paradoxal que ça n'en avait l'air ?
Gary Louris : Oui. Entre nous, il y avait une fascination réciproque. Il racontait son enfance passée à fantasmer sur les films hollywoodiens et la musique US, et je repensais à la mienne, fou de sa musique et obsédé par les Monty Python ! On était comme des miroirs inversés. Vous savez, je rêve toujours de vivre à Londres. Et mon artiste folk préféré est Roy Harper.
Pas non plus très américain… ❑

Tout sauf les Jayhawks

En parallèle de son groupe, Gary Louris mène une carrière personnelle moins solo qu'hyper-collaborative.

En solo

En trois décennies, "Jump For Joy" n'est que le second disque solo de Gary Louris, trèfre ans après "Vagabonds", son quasi-contraire : il y était produit (par Chris Robinson), très accompagné (un all star Laurel Canyon des années 2000, avec Jonathan Wilson, Jenny Lewis, Susanna Hoffs) et presque monumental par son ambition "All Things Must Pass", là où "Jump For Joy" est insulaire et sciemment "mineur". Il jure qu'on attendra le prochain moins longtemps.

En duo(s)

Fâché puis re-fâché avec Mark Olson, Louris s'est réconcilié avec lui le temps d'un retour aux Jayhawks canal historique ("Mockingbird Time" en 2011) et d'un merveilleux album à deux voix "Ready For The Flood" (2008), qui contient certaines de ses plus grandes chansons (la paire fingerpickée "Saturday Morning On Sunday Street"/ "Black Eyes"). Quand il fait équipe avec Django Haskins (le projet Au Pair) ou Scott Thomas (un album sous le nom de Matson Tweed), le résultat est plus anecdotique mais prouve que, malgré les rancunes, l'absence d'Olson reste pour lui une blessure et un vide à combler.

En (super) groupes

Surnommés "Les Travelling Wilburys de l'Americana", le point de rencontre de Golden Smog est en réalité plutôt power pop, notamment Big Star, une influence signalée par la présence du batteur Jody Stephens au sein du groupe. Trois albums, quelques EP, Louris y trouve deux alter ego supplémentaires (Jeff Tweedy et Kraig Johnson) et y livre plusieurs chefs-d'œuvre certifiés ("Y", "Until You Came Along", "Listen Joe"). Autre supergroupe sous la tutelle de Peter Buck, Tuatara est plus obscur, mais parfois lumineux ("The Spaniard", "Madrigal").

Comme coauteur et/ ou producteur

L'aura de Louris en a fait un coauteur et un producteur recherchés. Des dizaines de pépites sont à trouver sur des disques de Kelly Willis ("Take Me Down"), Nickel Creek ("Jealous Of The Moon"), Caitlin Rose ("Only A Clown"), Everest ("Raking Me Over The Coals"), en plus de celles qu'il a rapatriées ensuite chez les Jayhawks (comme "Everybody Knows"). D'abord offerte aux Dixie Chicks). Dans la chaise du producteur, il a aussi plusieurs sommets à son actif, dont le ravissant "Exploration" de Sarah Lee Guthrie et Johnny Irion en 2005 et le meilleur disque des Sadies, "Darker Circles", en 2010.
LH

Sans renier les Byrds, mais davantage ceux de Gene Clark que ceux de Gram Parsons

Manière de dire qu'il a toujours été le grand frère. Sur le dernier quart de siècle, il a été la caution d'authenticité de douzaines d'artistes, cosignant ou produisant des disques de chanteuses de Nashville ou d'ailleurs (Kelly Willis, Dar Williams), collaborant avec des musiciens de blues rock (Tedeschi Blues Band), de bluegrass (Nickel Creek) ou de country mainstream (quatre chansons remarquables pour les Dixie Chicks, sur l'album du scandale "Taking The Long Way", conspué pour ses positions anti-Bush), accompagnant des figures de l'americana chic, comme Maria McKee, Joe Henry ou Wesley Stace, menant toujours en parallèle les Jayhawks, de cathédrales pop bancales ("Smile", 2000) en scintillements folk rock ("Rainy Day Music", 2003) et tout ce qu'il y a entre les deux ("Mockingbird Time" et "Paging Mr Proust", en 2011 et 2016).

Enregistrer aux studios Konk

Alors, lorsqu'il y a quatre ans, Ray Davies des Kinks, icône anglaise entre toutes, demande aux Jayhawks de l'accompagner dans un projet intitulé "Americana", on se dit qu'il est décidément difficile d'échapper à sa fiche Wikipedia. Davies y utilise le gang de Minneapolis pour raconter ses fantasmes de cow-boys, d'Indiens, de road-movies et de grands espaces, sans mesurer que Louris est surtout là pour assouvir les siens en contrebande : enregistrer aux studios Konk, au nord de Londres, avec ses Beatle boots aux pieds et ses rêves de gosse à jamais gravés sur le manche de sa guitare.

Sur son nouvel album solo, "Jump For Joy", c'est la première chose qui saute aux oreilles, l'impression que l'expérience Ray Davies a tout simplifié, tout éclairci. Louris y clame son hybridation transatlantique, marquée par des synthés new wave, des petits bouts de Squeeze, des durées prog' (le morceau final, près de neuf minutes) sans pour autant renier les Byrds, bien au contraire, mais davantage ceux de Gene Clark (country boy beatlemaniaque) que ceux de Gram Parsons (petit Lord Fauntleroy sudiste). Est-il moins authentique quand il s'éloigne du genre qui l'a révélé ? Ou plus lui-même quand il se rapproche de ses passions d'adolescence ? On se gardera de trancher, tout en rappelant que la british invasion ne fut rien d'autre qu'une contrefaçon de musique US par des gamins anglais élevés au skiffle. Que l'americana ait pu être une leçon d'anglophilie maquillée à la pedal steel n'est au final ni un malentendu ni même un paradoxe, mais un juste retour des choses.

Lancé il y a six mois par le single "Living In The Bubble", un pastiche kinksien assumé, le plus récent album des Jayhawks arborait sur sa pochette un tableau signé de l'artiste américain Duncan Hannah, montrant une blonde en mini-jupe coiffée à l'anglaise, qui écoute un disque des Zombies, assise devant sa platine vinyle. Le nom de la toile ? "The British Invasion…" Plus qu'un indice : un aveu. ★

Album *"Jump For Joy" (Sham)*

Photo Discomfortable Uni, Getty Images

DUSTY SPRINGFIELD

"J'ai utilisé tant de laque que je me sens personnellement responsable du trou dans la couche d'ozone"

Une compilation réunissant tous les singles de la chanteuse britannique pour Atlantic vient de sortir. Mais il y a eu beaucoup de grandes choses avant. Retour sur une carrière jalonnée de trésors.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

En Afrique du Sud, elle exige de jouer devant des salles mixtes. Les autorités refusent, elle rentre chez elle

ELLE EST, ÉVIDEMMENT L'IMPÉRATRICE ABSOLUE DE LA BLUE EYED SOUL. Mais l'appellation est trop réductrice. Elle a été, tout simplement, l'une des plus grandes chanteuses de son temps et, pour beaucoup, elle est la plus grande. Inégalable, insurpassable. Dusty avait tout pour elle. Les chansons, qu'elle choisissait avec un goût exquis, de grands producteurs, arrangeurs, musiciens et choristes (dont la grande Madeline Bell, qui a sorti en solo dans les sixties des albums très impressionnants), ce look avec cette houcroute blonde et beaucoup de mascara — "*J'ai utilisé tant de laque que je me sens personnellement responsable du trou dans la couche d'ozone*", — dira-t-elle plus tard — et puis, il y a cette voix. Le timbre, le phrasé, ce chant hyper sensuel mais très expressif, aussi génial lorsqu'elle susurre que lorsqu'elle ouvre le coffre. Jeff Barry, cador du Brill Building, auteur de dizaines de tubes avec sa femme Ellie Greenwich, a dit d'elle : "*Elle ne chante pas les notes : elle chante les mots. Elle est très émotive, et il faut l'être pour chanter comme ça*". Il suffit de comparer ses interprétations des merveilles de Burt Bacharach et Hal David avec celles de Dionne Warwick. Dionne est impeccable, chic mais lisse, parfaitement juste, mais on a l'impression qu'elle est en pilotage automatique sur une autoroute spécialement construite pour elle. Lorsque Dusty s'y met, c'est tout autre chose : chaque phrase gagne en profondeur, le chant est tout en nuances. Sa version de "The Look Of Love" écrase toutes les autres. Idem pour "This Girl's In Love With You", qui hérisse les poils. "Wishin' And Hopin' ", l'un de ses premiers tubes, également signé Bacharach et David, est du même niveau. La Warwick, qui se sentait attaquée sur son propre terrain, la détestait. Nina Simone — notoirement cintrée — lui a un soir lancé un verre alors que Dusty était sur scène. Cliff Richard, indélicat, la traitait de "*négresse blanche*". Nous y sommes : Dusty adorait la musique noire, a fait venir en Angleterre les groupes de Tamla Motown qu'elle aimait tant (et repris certains de leurs titres comme "Needle In A Haystack"), et Berry Gordy l'a publiquement remerciée pour avoir plus que contribué au succès des artistes de sa maison en Angleterre.

Une star

Mary O'Brien, de son vrai nom, née en 1939, a pourtant commencé dans un groupe folk pop très sage, les Springfields, un trio qui a même enregistré un album à Nashville. Et c'est là, aux Etats-Unis, durant ce voyage, que la jeune femme a découvert la musique noire américaine, et le R&B, puisqu'on ne parlait pas encore de soul. Il y avait aussi, en ce début des années soixante, l'explosion des enregistrements de Phil Spector. Elle quitte le groupe en 1963 (son frère Tom écrira plus tard plusieurs tubes pour les Seekers, dont le sublime "The Carnival Is Over", repris plus tard par Nick Cave et ses Bad Seeds), et prend son envol en solo chez Philips, en compagnie du grand producteur Johnny Franz et du grand arrangeur et compositeur Ivor Raymonde, dont le fils jouera des années plus tard chez les Cocteau Twins. Le premier single, "I Only Want To Be With You", écrit par Raymonde, atteint directement la quatrième place des charts en 1964. L'album qui suivra, "A Girl Called Dusty", donne le ton : l'ambiance est très girl group ("Will You Love Me Tomorrow", "Mama Said"), mais pas seulement. Avec "Twenty-Four Hours From Tulsa", de Bacharach, elle s'inscrit dans la grande tradition pop orchestrale anglaise sixties aux côtés des Walker Brothers. Dusty enchaîne les tubes, au Royaume-Uni mais aussi aux USA. C'est une star qui dépasse de loin Lulu, Cilla Black ou Sandie Shaw. Elle n'en perd pas ses convictions pour autant : lorsqu'elle part en tournée en Afrique du Sud, elle exige de jouer devant des salles mixtes : pas de ségrégation pour son public. Les autorités refusent, elle rentre chez elle. Elle continue de puiser dans le répertoire de Bacharach et David, et du Brill Building ("Goin' Back", de Carole King et Jerry Goffin, à pleurer, "It Was Easier To Hurt Him"), chante des ballades à tomber par terre ("Don't Say It Baby") et de la soul vingt-quatre carats ("Oh No, Not My Baby", le classique de Maxine Brown) et s'intéresse à un nouveau songwriter, Randy Newman, dont elle sera l'une des plus grandes interprètes. Sa version de "I Think It's Going To Rain Today" est peut-être la plus grande de tout ce que Newman a pu écrire, et pourtant, il en a aligné quelques-unes. En 1965, l'album "Ev'rythings Coming Up Dusty" se place à la quatrième place en Angleterre. Tout lui réussit, comme l'indique le titre. Les tubes continuent de pleuvoir : "You Don't Have To Say You Love Me" (une chanson italienne qu'elle avait repérée), "Goin'Back", et "All I See Is You", écrite par un certain Clive Westlake qui lui offrira plus tard l'infernal "I Close My Eyes And Count To Ten". Elle a sa propre série d'émissions de télévision pour la BBC, reçoit du NME le prix "Top Female World Singer", enregistre "The Look Of Love" qui est un tube en Amérique puis sort, en 1967, "Where Am I Going".

Voix hallucinante

La pop a beaucoup changé depuis ses débuts quatre ans plus tôt et même si, quelques mois auparavant, une compilation de ses plus grands succès a atteint la deuxième place du hit-parade, "Where Am I Going" fonctionne moins bien. C'est le temps du psychédélisme et de "Sgt. Pepper's". "Where Am I Going" est pourtant un grand album qui bénéficie une nouvelle fois de la production de Johnny Franz, et des arrangements divins d'Ivor Raymonde, Arthur Greenslade ou Wally Slotts, avec les chœurs de Madeline Bell et Lesley Duncan. Et les chansons sont encore au rendez-vous : "Chained To A Memory", "(They Long To Be) Close To You", "Don't Let Me Lose This Dream", "Don't Forget About Me" (en bonus sur la réédition CD de 1998), ce dernier étant l'un des rares titres up tempo sur un album principalement composé de ballades ("If You Go Away" qui rivalise avec la version de Scott Walker) grandioses portées par sa voix hallucinante. Mais pour la première fois depuis ses débuts, l'album se vend moyennement. Le monde change, Dusty pas vraiment. Elle réitère avec le grandiose "Dusty… Definitely…" qui sort en 1968. Le dernier réalisé avec Franz. C'est encore un festival de titres superbes valsant entre pure northern soul up tempo ("Ain't No Sun Since You've Been Gone"), soul (sa version de "Take Another Piece Of My Heart" d'Erma Franklin) et ballades déchirantes "This Girl's In Love With You", "I Think It's Going To Rain" ou le phénoménal "Mr Dream Merchant". C'est

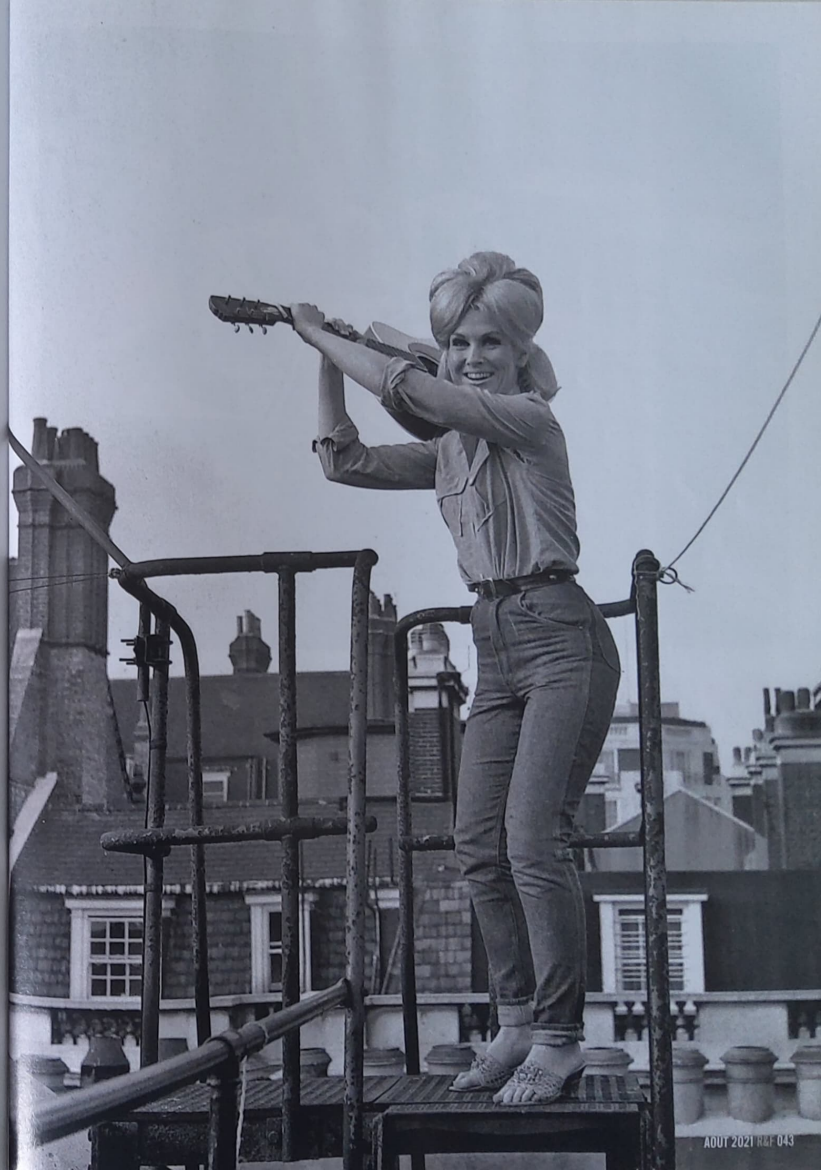


Photo Properties via Getty Images

Photo Popperfoto via Getty Images

Wexler propose plus de soixante-dix chansons à Dusty, qui les refuse toutes

aussi à ce moment qu'elle enregistre le très culte "Spooky", qui ne sortira en face B de single qu'en 1970, avant de devenir, des années plus tard, un classique des soirées mod et d'être utilisé dans l'un des premiers films (les seuls regardables) de Guy Ritchie.

Un peu désuet

Au même moment, un homme qui l'admire depuis qu'il a entendu "Some Of Your Lovin' " à la radio dans sa voiture va voir son rêve se réaliser. C'est Jerry Wexler, la légende d'Atlantic, et Dusty sera signée sur son label aux Etats-Unis (elle reste chez Philips en Angleterre). La chanteuse souhaite enregistrer un album produit par lui et Tom Dowd. Wexler a l'idée géniale de faire le disque à Memphis, aux studios American de Chips Moman, avec la bande de musiciens mythiques qui ont joué sur tant de chefs-d'œuvre : Bobby Wood et Bobby Emmons aux claviers, Gene Chrisman et Tommy Cogbill à la batterie, et le grand Reggie Young à la guitare. Un groupe qui jouait *"comme une seule personne"*, a dit Dowd avant sa mort. Wexler propose plus de soixante-dix chansons à Dusty, qui les refuse toutes. Avant de choisir ou accepter les onze qui composeront l'album. Il n'y a rien à jeter, toutes sont extraordinaires. On y trouve encore des choses signées par les géants du Brill Building ("Just A Little Lovin' " de Barry Mann et Cynthia Weil, "So Much Love", "No Easy Way Down", "So Alone" et l'immense "I Can't Make It Alone", toutes de Gerry Goffin et Carole King) par Bacharach et David, ou Randy Newman ("Just One Smile" et "I Don't Want To Hear It Anymore"). Enfin, il y a deux bombes. "Breakfast In Bed", l'une des chansons les plus sensuelles du monde, composée par les Sudistes Donnie Fritts et Eddie Hinton, des habitués de Muscle Shoals, et un titre écrit pour Aretha Franklin, mais refusé par la légende soul (elle le reprendra finalement un peu plus tard après avoir entendu la version de Dusty) : "Son Of A Preacher Man". Avec un tracklisting pareil, tout devait rouler. Mais il y a un problème : Dusty est terrorisée à l'idée de chanter devant ces musiciens qui ont joué avec tant de ses héros. C'est donc à New York qu'elle enregistrera ses prises. L'album "Dusty In Memphis", considéré comme l'un des plus grands de tous les temps est… un four. Les critiques l'adorent mais personne ne l'achète. Dusty est aussi désolée que furieuse, et fera désormais équipe avec Kenneth Gamble et Leon A Huff, maîtres du Philly Sound, le temps d'un album funky au titre explicite, "A Brand New Me". Mais les chansons sont moins bonnes qu'avant, et beaucoup plus simples. *"Je suis une chanteuse de mélodies"*, déplorera-t-elle, en regrettant son partenariat avec Gamble et Huff. L'album en question ne fait pas beaucoup de bruit. A l'époque de Carly Simon, Joni Mitchell et Led Zeppelin, l'art de Dusty Springfield semble un peu désuet, et désormais, à l'exception de David Bowie, ce sont surtout les Noirs qui écoutent de la musique noire, et ils la préfèrent chantée par des gens de leur couleur que par une Blanche venue d'Angleterre.

C'est le début de sa chute, d'une longue traversée du désert, et la fin des grands albums — elle n'en sortira presque plus —, avant d'être invitée par les Pet Shop Boys des années plus tard et d'avoir, en 1987, un dernier tube au titre poignant, "What Have I Done To Deserve This?" Elle est morte d'un cancer le 2 mars 1999, à cinquante-neuf ans. On peut dire qu'une voix sacrée s'est éteinte. ★

Coffret *"The Complete Atlantic Singles 1968-1971"*
(Warner/ Import Gibert Joseph)

Une fille appelée Dusty

Il y a les classiques, mais aussi les raretés.
Et au bout du compte, pas grand-chose à jeter. PAR NICOLAS UNGEMUTH

"Mama Said"
Influence girl group à mort pour ce titre ouvrant le bal de son premier album, le plus rentre-dedans, "A Girl Called Dusty", où l'on retrouve par ailleurs beaucoup d'influences très spectoriennes.

"The Look Of Love"
Dusty a repris de nombreuses fois les chansons de Bacharach et David. Aucune n'est aussi belle que celle-ci, écrite pour le James Bond décalé "Casino Royale". On a du mal à comprendre comment les ligues de vertu si nombreuses à l'époque ont pu tolérer une chanson aux paroles aussi ouvertement érotiques.

"The Magic Garden"
Une rareté écrite par le grand Jimmy Webb, initialement pour The Association. La mélodie, complexe, est infernale, les arrangements extraordinaires et, pour beaucoup, c'est le plus beau tour de chant de la diva (en particulier lorsqu'elle prononce les mots "summer sky"). Dommage que Dusty ne se soit pas plus intéressée aux chansons du génie, mais il est vrai que celles-ci ("Witchita Lineman", "Hey, Little Girl", "By The Time I Get To Phoenix") sont difficilement transposables au féminin.

"Spooky"
A l'origine une face B sortie des années après son enregistrement, "Spooky" est un enchantement soul jazz ultra sexy. Difficile de faire plus cool.

"Goin' Back"
Le classique de Gerry Goffin et Carole King, repris par les Byrds, bénéficie ici du traitement le plus somptueux qu'on puisse imaginer. On peut trouver sur YouTube une sorte de scopitone en noir et blanc très émouvant. La production et la voix de la chanteuse font tout décoller.

"I Think It's Going To Rain Today"
Randy Newman a écrit une impressionnante série de chefs-d'œuvre interprétés par une armée d'épées. Aucune version n'arrive à la cheville de celle-là. Ici, Dusty rend fou.

"Breakfast In Bed"
Pépite sudiste d'une sensualité insensée, coécrite par les grands Eddie Hinton et Donnie Fritts. L'un des sommets de "Dusty In Memphis" sur lequel la Britannique montre une fois de plus sa supériorité incontestable.

Le reste est assuré par l'équipe des studios American de Chips Moman (là où ont été enregistrés les deux grands albums du come-back d'Elvis, "Elvis In Memphis" et "Back In Memphis"). Les musiciens sont hallucinants, même si le chant a été capté plus tard à New York, la chanteuse s'étant retrouvée tétanisée dans le mythique studio.

"I Close My Eyes And Count To Ten"
Démence mélodramatique hyper orchestrée, le temps d'une composition magistrale que personne, absolument personne, n'aurait pu chanter de pareille manière.

"Don't Forget About Me"
Soul up tempo, paroles éternelles, interprétation inhumaine. Faut-il en dire plus ?

"Take Another Little Piece Of My Heart"
Dusty, pour une fois, ne parvient pas à effacer la version originale de la sœur d'Aretha, Erma Franklin, mais écrase toutes les autres, en particulier celle de Janis Joplin.

"Don't Say It Baby"
Ballade tueuse durant laquelle la blonde montre toute l'expressivité de son chant.

"Mr Dream Merchant"
Les cordes sont à pleurer, le texte aussi, la voix donne envie de réécouter le morceau cent fois de suite. Enregistrée pour l'album "Dusty… Definitely…", injustement sous-estimé car enregistré en Angleterre et sorti juste avant "Dusty In Memphis".

Difficile de faire plus cool

"The Windmills Of Your Mind"
Michel Legrand, qui a écrit ce classique pour le film culte "L'Affaire Thomas Crown", pouvait-il rêver d'une aussi grande interprétation ? Sans aucun doute, non.

"Son-Of-A Preacher Man"
Aretha, pour qui cela avait été composé, l'a refusé, elle s'en est mordu les doigts avant d'en rendre sa propre version en 1970. Jerry Wexler, d'Atlantic, a eu l'idée grandiose de la proposer à Dusty, qui en a fait le classique que tout le monde connaît.

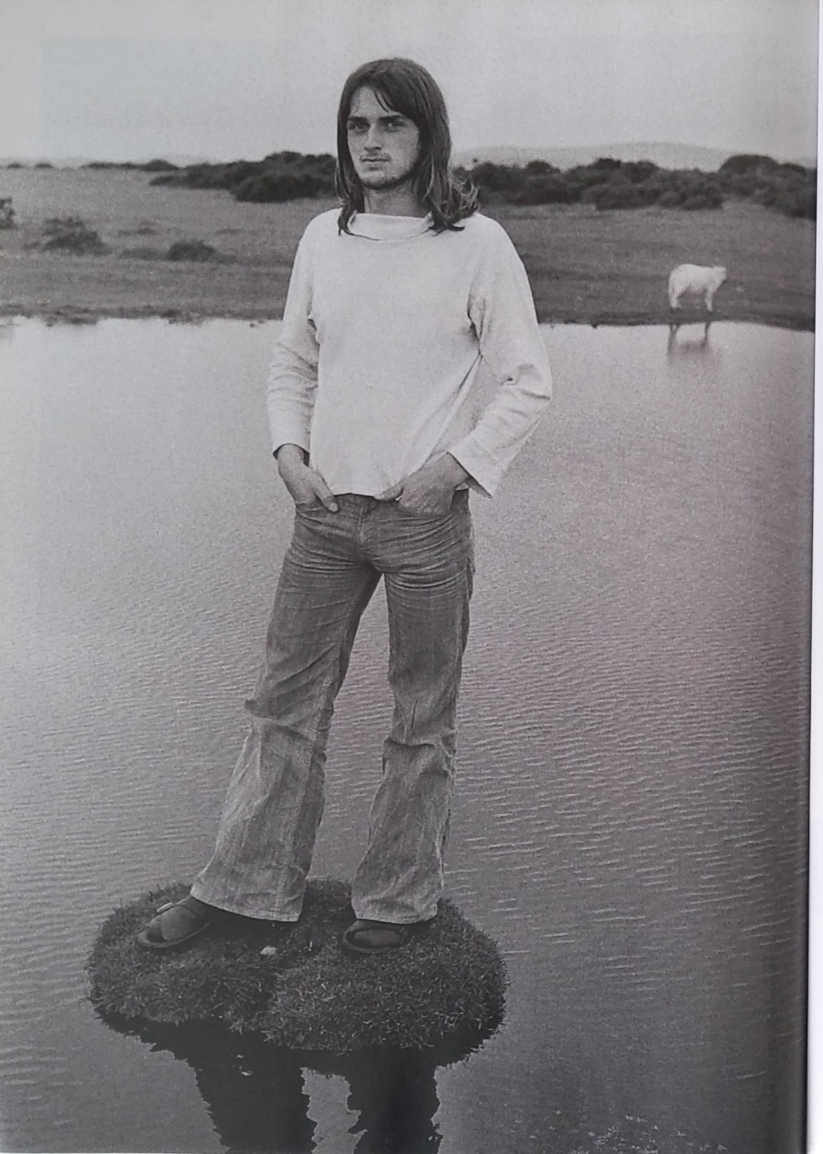


Photo: Michael Putland/ Getty Images

"Mes journées étaient pleines de terreur"

MIKE OLDFIELD

Grâce à **"L'Exorciste"**, l'Anglais devient à vingt-deux ans une star planétaire. C'est lui qui aurait eu besoin d'un exorcisme : histoire d'un prodige guidé par une terrible panique intérieure.

PAR BENOIT SABATIER

1977, MIKE OLDFIELD FÊTE SES VINGT-QUATRE ANS. Seul, reclus, suicidaire. Il a enregistré trois albums qui l'ont hissé au niveau de Pink Floyd, mais le nouveau phénomène du rock ne supporte pas le succès. Il ne supporte rien. C'est plus fort que lui : il hait le business, fuit les humains, n'a aucune idée de comment se comporter en société, est incapable de s'installer avec une copine. L'asocial s'est payé une bicoque à la frontière du Pays de Galles, au milieu de nulle part, y a installé un studio, il compose. Seule la musique lui permet de vivre. Et l'alcool. Clyde lui tient lieu de compagnie. Clyde ? Un petit lion qu'il tente d'élever. Son seul lien avec le monde, c'est Richard Branson, patron de Virgin, qui passe régulièrement un coup de fil à sa poule aux œufs d'or, s'enquérant d'une prochaine livraison. Mais Mike est à sec. Et plus flippé que jamais : il pense être l'objet d'une fatwa. Il le raconte dans sa biographie, "Changeling" : *"Il n'était plus question que de ça : le punk par-ci, les Sex Pistols par-là. Nos discussions avec Richard n'étaient plus les mêmes. Je peux comprendre pourquoi le mouvement punk s'en est pris aux musiciens établis. Détruire le glam rock, si ridicule et pathétique, OK, ou toutes ces stars pompeuses qui voulaient se produire avec le Royal Philharmonic… Mais moi, pourquoi ? On m'a appelé 'Mike Oldfart', Mike Vieux-Prout ! J'avais à peine vingt-quatre ans, pour l'amour du ciel !"* Non seulement Oldfield est plus jeune que Joe Strummer, Stranglers et Ramones, et en plus, il abhorre beaucoup plus qu'eux le star system. Claquemuré dans son antre, il ressasse. *"Je me suis mis à boire encore plus, agressif, renfermé, parano. La vie semblait juste s'effondrer, j'étais au plus bas. Je cherchais quelque chose, mais quoi ? La solitude maintenant me terrifiait. Pour m'endormir, il me fallait boire jusqu'à m'écrouler, alors que mes journées étaient vides, pleines de terreur."* Le punk l'a-t-il détruit ? Non : torturé, Mike Oldfield l'a toujours été.

La panique s'installe

Il a huit ans en 1961, quand sa mère accouche d'un enfant handicapé, qui meurt au bout de plusieurs mois. Elle devient folle — médocs, alcool, hôpital psychiatrique. Mike se rabat sur la guitare. Un surdoué. A onze ans, il écume les tripots, accompagne des vieux musiciens, obtient une résidence au Reading Folk Club. Le galopin fume, boit, joue les traditionnels irlandais de ses ancêtres maternels.

La musique calme ses angoisses, l'alcool aussi

Quand débarquent "Sgt. Pepper" et Pink Floyd, Mike, quatorze ans, fume du hash, passe au LSD, continue de pratiquer la guitare nuit et jour. Il va voir sa grande sœur Sally à Londres, qui l'emmène chez sa copine Marianne Faithfull. *"Il y avait là Mick Jagger et Keith Richards. J'ai pris la Gibson J-200 de Keith et leur ai fait une démonstration. Ils étaient consternés, je suis allé bouder derrière un coussin afghan."* Jagger propose quand même à Sally et au gamin d'enregistrer une démo avec Gus Dudgeon, qui produira "Space Oddity". *"Sally est venue avec un joueur indien, Mick était dans la salle de contrôle, il n'arrêtait pas de demander au tabla de la fermer. Je n'ai aucune idée de ce que sont devenues ces bandes."* Sans Mick, tout un album est enregistré sous le nom de The Sallyangie, Mike a quinze ans et ne doit pas seulement supporter le chant à la Joan Baez de sa sœur : *"Elle m'obligeait à porter d'horribles fringues hippies, à la place de mon jean et mon cuir."* Il fuit, va passer une audition chez EMI. *"Où débarque cette espèce de cow-boy baroque aux longs cheveux blonds : Kevin Ayers. J'ai immédiatement été sous le charme."* Le jeune ado est embauché comme bassiste par l'ex-Soft Machine, dans un groupe appelé The Whole World, avec David Bedford et Lol Coxhill. *"Kevin avait un tel charisme, une façon d'être fascinante, j'étais si fier qu'il me prenne sous son aile : je suis devenu le Robin de cet étrange Batman."* Durant deux ans, Mike écume l'Europe avec son mentor, participant également à l'enregistrement de deux chefs-d'œuvre, "Shooting At The Moon" et "Whatevershebringswesing". Comment, à dix-sept ans, imaginer apprentissage aussi merveilleux ? Voilà même Robert Wyatt qui rejoint le Whole Band. *"C'était fantastique de tenir la basse à côté de ce héros, un batteur sidérant, si créatif. Il possède en plus la plus magnifique des voix. Par contre, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi malheureux — plein d'angoisse et de détresse."* Mike vit un rêve, mais lui aussi sent le malheur le ronger. Trop d'alcool, de drogues, jusqu'au bad trip de trop. *"Une panique indescriptible : j'étais une machine organique sans nom, perdue dans un monde incompréhensible, vivant dans un univers inaccessible. Mon dernier LSD."* Le mal est fait, la panique s'installe.

Un concert contre une Bentley

En Hollande, incapable de manger, perdu, halluciné, il s'effondre. *"J'avais l'impression d'être possédé."* Plutôt que de faire appel à un exorciste, il s'enferme à Tottenham, dans la maison-communauté du groupe, écoute en boucle Sibelius, "All Things Must Pass" et Terry Riley, et puisqu'il a récupéré le magnéto deux-pistes Bang & Olufsen de Kevin Ayers et le Farfisa de David Bedford, il compose sa propre pièce musicale. Il a à sa disposition plusieurs instruments, et surtout un élément essentiel : un tournevis. Il démonte le Bang & Olufsen, se lance dans des tripatouillages, parvenant à façonner une démo de vingt minutes avec sept overdubs empilés en son stéréo. Il fait écouter à ses copains du Kevin Ayers Band. Consternation générale.
Il retourne chez sa mère, qui vit seule — son mari l'a quittée. Elle bosse comme infirmière, mais se fait virer, ivresse sur la voie professionnelle. Ils restent ensemble dans leur cuisine, se plaignant de la vie, éclusant toute la journée du vin et de la vodka. *"Nous n'avons jamais été aussi proches."* A l'occasion, Mike, dix-neuf ans et déjà au bout du rouleau, se vend comme musicien de session pour Alex Harvey, la comédie musicale "Hair", Lol Coxhill, The Edgar Broughton Band, David Bedford. Pour Arthur Louis également, *"un type qui se décrivait comme le croisement entre Bob Dylan et Jimi Hendrix — totalement dépourvu de talent."* Le studio où ils bossent, The Manor, est détenu par un jeune entrepreneur, Richard Branson, vingt-deux ans, qui, s'il ne pige rien à la musique, crée un label : banco, le gamin taiseux sera la première signature de Virgin Records : *"Fais la liste de tous les instruments que tu veux, je te file une semaine au Manor."*
Novembre 1972, des techniciens déblayent le matos de John Cale, qui vient de finir "The Academy In Peril", remballant des cloches tubulaires alors que Mike investit les lieux. Il leur demande de laisser les cloches. Et se met au boulot, tente de recréer et perfectionner sa démo, passe d'un instrument à un autre, invente différents effets, syncopes, boucles, mélodies, fréquences, ajoute glockenspiel, orgues, fuzz, flageolet, mandoline… C'est une course contre la montre : une semaine, pas plus — après, le Bonzo Dog Doo-Dah Band prend la place. L'ultime nuit, Mike a une dernière idée. Les cloches tubulaires de John Cale, pas utilisées, vont résonner sur la fin, dans un climax étourdissant. Le Bonzo Dog Band s'est installé au Manor, Vivian Stanshall ouvre déjà des bouteilles, demain c'est leur tour, le timing a été respecté. Mike a alors cette fulgurance finale : demandons à ce cinglé de Stanshall de présenter les instruments comme des musiciens : quand entre le piano, il déclame "Grand Piano", etc., jusqu'à "Tubular Bells". Et pendant qu'on y est : l'album s'intitulera "Tubular Bells". Trevor Key conçoit une pochette aussi étrange que celles d'Hipgnosis. Pour la sortie, Branson réclame un concert. Mike lui doit bien ça — le musicien a invité Ayers au Manor, Kevin est reparti avec la femme du boss de Virgin. Oldfield refusant, Richard

Photo Peter Stone/ Mirrorpix/ Getty Images

Photo: GAB Archive/Redferns/Getty Images

A côté de lui, Captain Beefheart c'est Eddie Barclay

promet en échange sa Bentley. Il a perdu une femme et une voiture mais gagné un live au Queen Elizabeth Hall, retransmis sur la BBC, avec des musiciens de premier choix, Steve Hillage, John Greaves, Fred Frith, Mick Taylor — Mick Jagger vient personnellement encourager Oldfield. Malgré de nombreux couacs, c'est un triomphe. Mike repart en Bentley.

Une Ferrari et un lionceau

Les critiques de "Tubular Bells" sont dithyrambiques. John Peel, super fan, diffuse les quarante-neuf minutes dans leur ensemble. Le seul problème, c'est que l'artiste refuse toute promo. Il a juste donné une interview au Melody Maker, une torture, incapable de décrocher plus de deux mots. Il préfère aller jouer avec des copains, participant à plusieurs chefs-d'œuvre, "Rock Bottom" (Robert Wyatt) et "The Confessions Of Dr Dream And Other Stories" (Kevin Ayers) — sans compter "June 1, 1974" signé Cale-Ayers-Eno-Nico, et l'excellent "Fine Old Tom" de Tom Newman. Guest de luxe, ce n'est pas son ambition : il disparaît, trouve sa bicoque adossée au pays de Galles, à côté d'un bled qui *"ne possède même pas de restaurant"*. C'est là, en pleine cambrousse, qu'il comprend que "Tubular Bells" devient un phénomène, le téléphone sonnant de plus en plus. On le réclame aux États-Unis ? Il préfère confectionner des modèles d'avions miniatures, faire des balades avec ses lévriers afghans et boire. Richard Branson lui apprend que "Tubular Bells" va être utilisé par William Friedkin dans "L'Exorciste". Mike s'en tape, il n'y a pas de cinéma à moins de cent bornes. Grâce au succès du film, les ventes de son disque s'envolent encore plus. L'ermite doit ouvrir un compte en banque. Et met un oreiller sur son téléphone : il ne répondra plus. Il pond un deuxième album, "Hergest Ridge", *plus celtique*, un morceau sur deux faces. Il a vingt et un ans, ses deux albums se disputent à tour de rôle la première place des charts UK. Et il reste calfeutré dans sa cahute sans chauffage, sortant seulement pour faire du cheval — il en a acheté deux, qu'il revend illico. Une petite copine était venue vivre avec lui, elle a décampé. Son Saint-Bernard est resté. Dès le réveil, il voit son maître boire du cognac. Et enregistrer "Ommadawn", *"plus africain"*, un morceau sur deux faces — participation de Bridget St John, plus David Bailey pour la photo. Encore un succès. La musique calme ses angoisses, l'alcool aussi, mais ça ne suffit pas. Mike déménage, s'achète une maison plus confortable, dans le Gloucestershire. *"Au village, la nouvelle s'était répandue que j'habitais là, mais on ne connaissait pas ma tête. Je suis entré dans un magasin pour acheter un appareil photo. Le vendeur a été infect, me traitant comme un imbécile. Quand il a vu ma signature sur le chèque, son attitude a complètement changé : le roi des flagorneurs."* On le repère aussi à sa voiture : il s'est payé une Ferrari. Steve Winwood, qui possède une propriété pas loin, veut le convertir aux joies de la chasse. Le gamin aimerait bien, mais non, ce n'est pas son truc. Comme vivre en couple. *"J'aurais aimé avoir une relation, mais ne savais pas comment."* A défaut de copine, il s'amourache d'un lionceau, Clyde. *"Pour le nourrir, c'était simple, je lui donnais un poulet, entier, il l'avalait, os compris. Le problème, c'était son odeur — il puait"*. Autre inconvénient : quand Mike va s'enfiler des pintes au pub du coin, il embarque Clyde — la clientèle prend ses jambes à son cou.

Changement total de personnalité

Paranoïa ? Au téléphone, Branson semble différent. Virgin vient de signer la nouvelle sensation, les Sex Pistols, et rapidement, Richard n'en a plus que pour eux. Grand bien lui fasse, sauf que ces Pistols n'arrêtent pas de glaviotter sur Mike. Parce qu'il est trop vieux ? Vingt-quatre ans. Parce que c'est une rock star du showbiz ? A côté de lui, Captain Beefheart, c'est Eddie Barclay. Mortifié par les attaques, l'asocial décide de changer. Il lui faut de l'aide. Il s'inscrit anonymement à un séminaire, Exegesis, dirigé par une sorte de gourou, Robert D'Aubigny. Trois jours de thérapie de groupe : il écoute, hurle, se roule par terre, pratique le cri primal, travaille sur son subconscient. Un véritable exorcisme. Vu de l'extérieur : flippant. De l'intérieur : *"Ma vie a changé. Les énormes démons sanguinaires qui me traquaient ont soudainement disparu."* Le lendemain du stage, il prend un avion pour les Baléares, où Branson l'a invité. *"Tout le monde s'est demandé :* 'Qu'est-ce qu'il lui est arrivé, il est devenu fou ?' *J'étais amical, sociable, relax, je faisais même rire les gens !"* Prochaine étape : passer chez le coupe-tif ; puis parler aux médias. *"Deux semaines d'interviews, au rythme de huit par jour."* Il se fait percer les oreilles. Pendant qu'il y est, pose nu dans Sounds. Et il se marie ! Avec la sœur de Robert D'Aubigny. *"Notre union a duré trois mois."* Il a déménagé pas loin de Londres, donne des coups de main à des artistes new wave, Bram Tchaikovsky, Skids, tout en se lançant dans de grandes tournées. *"Je devais apprendre à parler un langage plus populaire, changer complètement ma façon de penser la musique, la mettre à jour."* Il va enregistrer à New York, au studio Electric Ladyland, en rapporte un single dingo, "Guilty", coupable de virage space disco. *"Steve Winwood est venu ajouter du synthé, et je me suis retrouvé à Top of the Pops."* Oldfield reprend aussi un morceau d'Abba, "Arrival". Ses albums, enregistrés avec des musiciens issus de The Adverts et Original Mirrors, contiennent toujours des suites progressives, qui côtoient désormais des chansons carrément pop, gorgées de Fairlight. Il teste plusieurs chanteuses pour une super mélodie qu'il vient de produire, se rabat finalement sur sa choriste habituelle, Maggie Reilly. "Moonlight Shadow", formidable tube planétaire, suivi de "To France" : non, Mike Oldfield n'est pas scotché aux seventies planantes. Il s'embarque en 1984 dans une tournée monstrueuse, plus de cinquante dates européennes, devant trois cent cinquante mille personnes. Vers la fin, malaise. *"Dépression nerveuse. Les crises de panique reprenaient. Un choc terrible : l'exorcisme du séminaire n'avait pas tout réglé."* Mais pourquoi un tel mal-être ? Parce qu'il ira jouer pour Michel Polnareff dans quelques années ? Parce que Danny Boyle lui demandera d'ouvrir les Jeux olympiques de Londres ? Parce que l'astéroïde 5656 portera son nom ? Une chose est sûre : le punk n'est pas responsable de ses paniques métaphysiques. Pas plus que Johnny Rotten, Mike Oldfield n'est un vieux prout. ★

Métaphysique des tubes

Jamais vraiment new age, pop, celte, prog ou kitch, dix albums qui planent.

01 "Tubular Bells" *(1973)*
Gamin, Mike écoute du folk, Bob Dylan, Bert Jansch, John Renbourn. Puis du psyché, "Sgt. Pepper", Pink Floyd. La découverte de la musique classique, Beethoven, Stravinsky, Fauré, Bartok, est un choc. Et le déclencheur : "A Rainbow In Curved Air" de Terry Riley. "Tubular Bells" digère tout ça en imaginant l'avenir. Historique.

02 "Ommadawn" *(1975)*
Progressif ? Rien à voir avec Yes et Genesis ; Oldfield fait du krautrock — Can romantique, Neu! pastoral, Ash Ra Tempel et Popol Vuh façon british.

03 "Five Miles Out" *(1982)*
Chez Mary Shelley, le savant Victor Frankenstein, en assemblant des cadavres, donne vie à un monstre. Ici, c'est ce fou d'Oldfield qui, à partir de codes seventies, assemble un album eighties, avec vocoder et synthé. Contre-nature, fascinant.

04 "Crises" *(1983)*
"Five Miles Out" bis, avec des chansons encore plus pop, dont "Moonlight Shadow", grand classique.

05 "Platinum" *(1979)*
L'album post-séminaire thérapeutique : Mike Oldfield a changé, son style doit suivre. Philip Glass et George Gershwin en mode électro, disco gorgée de guitares. L'ancêtre débousole de Daft Punk.

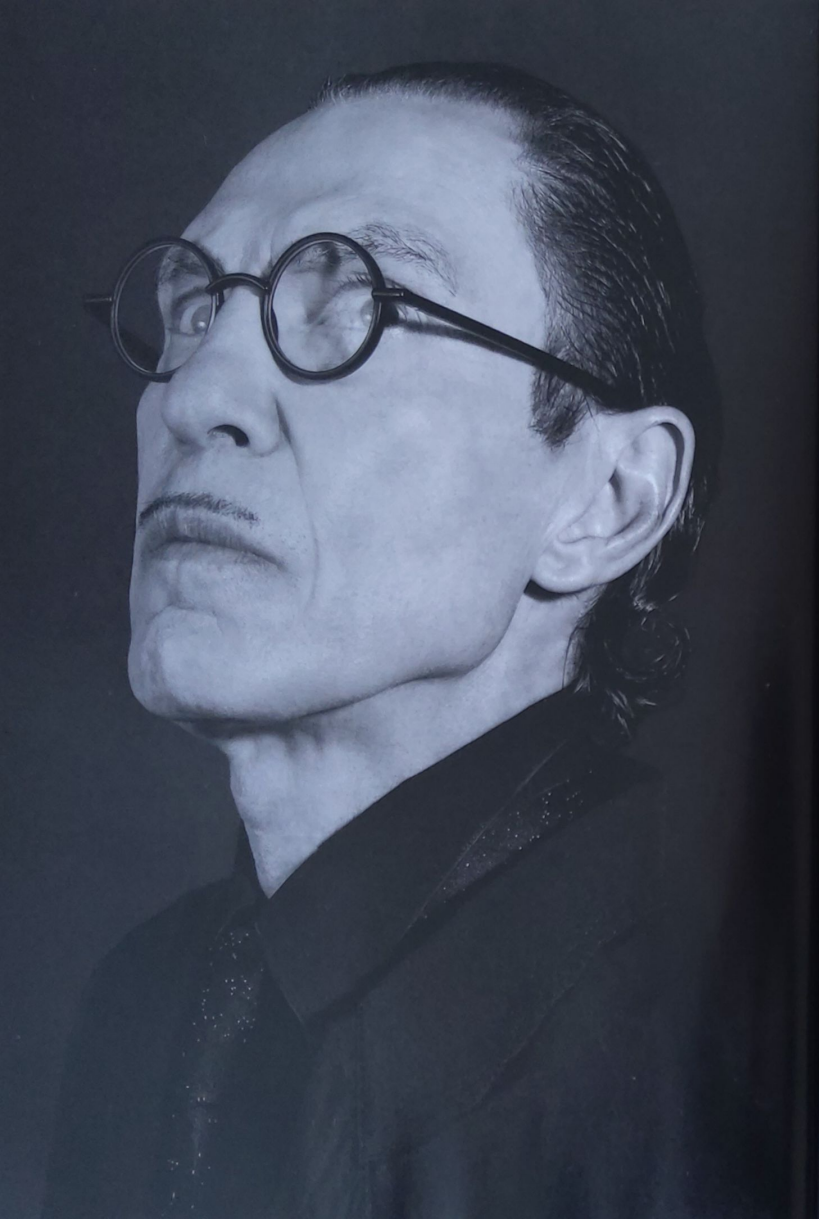
06 "QE2" *(1980)*
Deux excellentes reprises (Abba et The Shadows), des morceaux plus courts, des claviers inédits, une transition, deux pics — "Sheba" et "Celt".

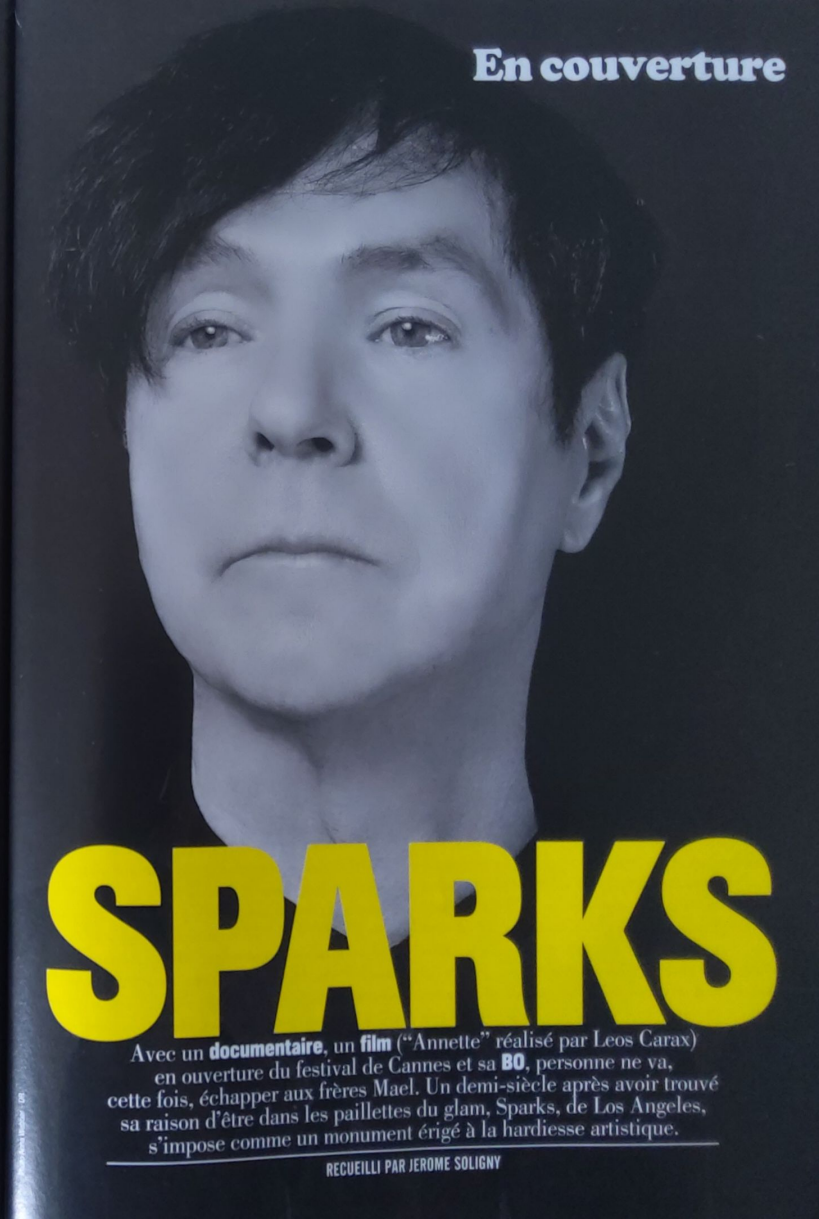
07 "Hergest Ridge" *(1974)*
Où le gamin confirme : le petit frère prodige de Pink Floyd, c'est lui — à la sauce celtique.

08 "Incantations" *(1978)*
Mike veut connecter sa musique au paganisme, aux shamans et aux druides ; il finit l'album en sachant que les punks ont rendu ringarde sa crise mystique. "Diana" reste un sommet. Bad trip, bon disque.

09 "The Comprehensive Collection Of Singles And Rarities" *(1982)*
Bootleg regroupant "Froggy Went A-Courting", "Don Alfonso", "Salty", "To France", instrumentaux baroques, flûteaux, valses éthyliques, chansons folk, mélodies envoûtantes et songwriting de haut vol.

10 "Collaborations" *(1978)*
Sur la face A, trois grands morceaux pour David Bedford ; face B, cinq robots cavagibrés entre 1974 et 1976. La fin d'une époque, où hippie pouvait encore rimer avec magie.
BS





SPARKS

Avec un **documentaire**, un **film** ("Annette" réalisé par Leos Carax) en ouverture du festival de Cannes et sa **BO**, personne ne va, cette fois, échapper aux frères Mael. Un demi-siècle après avoir trouvé sa raison d'être dans les paillettes du glam, Sparks, de Los Angeles, s'impose comme un monument érigé à la hardiesse artistique.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

PAS VRAIMENT ÉTONNANT QUE "THE SPARKS BROTHERS", le film de deux heures trente sur le duo de musiciens américains qui, à la fin des années soixante, a tenté sa chance à domicile avant de tout plaquer et de survoler l'Atlantique, soit signé Edgar Wright. Car, et ça ne trompe pas, ce réalisateur de films de genre anglais ("Shaun Of The Dead" est celui qui vient aussitôt à l'esprit) a vu le jour en 1974, l'année où Sparks a décroché son premier croissant de lune avec l'immarcescible loufoquerie glam "This Town Ain't Big Enough For Both Of Us", face A d'un single dont l'écoute des cinq premières secondes, aujourd'hui, suffit à remonter le temps. La chanson ouvrait "Kimono My House", un troisième album tellement bon et populaire (sauf aux USA…) qu'il a manqué faire de Sparks un one-hit wonder. Certes, c'est toujours mieux que rien, mais Ron et Russell Mael avaient l'ambition de marquer durablement, en butinant les genres musicaux (parfois malgré eux — "Terminal Jive" de 1980, container disco-pop du tube "When I'm With You", a été maraudé par Giorgio Moroder), de pousser les bouchons de textes intelligents et de mélodies acrobatiques par le goulot de bouteilles sans fond. Histoire de dépasser les limites, les leurs et celles de la pop arty dont, obstinés, ils sont devenus les garants. Fan, Wright a retourné tous les rochers du parcours de Sparks, des débuts à cette apothéose estivale. Pacific Palisades, un père artiste, le film déclencheur "Blackboard Jungle", les Beatles à Las Vegas en 1964 et le surf sur la première british wave, la déterminante. Une chanson avec le mot computer dans le titre dès 1967, le quasi expérimental Halfnelson (le premier groupe avec Earle Mankey et Todd Rundgren dans l'équation), le grand saut vers le vieux continent, le look dangereux de Ron (moustache Chaplin qui en rappelait une autre), les adolescentes cramponnées à Russell la belle gueule, dès la première tournée british, et l'après "Kimono My House", compliqué malgré l'insolence des talents. "Indiscreet", écrin irisé formé par Tony Visconti, puis plusieurs albums léchés tomberont moins bien ou en plein punk. Les Mael vont finir par quitter leurs musiciens anglais et l'herbe verte sous leurs pieds ; leurs années 1980, démarrées sur les chapeaux de roues, mais synonymes de valse de studios, de producteurs et de labels, seront en partie boudées par le public. Pourtant, la presse va les soutenir, et on se souvient que sur "Interior Design", de 1988, flashait la magistrale "You Got A Hold Of My Heart". Les années 1990, comme décrites par Edgar Wright, vont leur être plus favorables : "When Do I Get To Sing 'My Way'", extraite de l'épatant "Gratuitous Sax & Senseless Violins", puis "Plagiarism" (leurs chansons connues réenregistrées, avec les cerises de Faith No More et Jimmy Sommerville posées sur le gâteau) vont raccrocher Sparks à ses propres wagons. Ou le contraire. "Lil' Beethoven" avec ses fausses cordes (et ses paroles malicieuses : "I Married Myself", "What Are All These Bands So Angry About?", l'entêtante "My Baby's Taking Me Home" dont le titre est répété tout du long…), ainsi que ses successeurs, à défaut de conquérir des parts de marché, vont permettre à Ron et Russell de séduire de nouveaux fans alertés par leur excentricité (visuelle également), saillante dans la morne plaine du début des années 2000. Evidemment, en 2009, "The Seduction Of Ingmar Bergman", à l'opacité perverse, ne déclenchera que ridule à la surface de charts dominés par "Viva La Vida" de Coldplay, mais la presse anglo-saxonne, à genoux et consciente de ne plus pouvoir faire vendre, créera au moins le buzz. Les concerts de la tournée en duo qui suivra (voix et piano seulement) en 2012 et 2013 — immortalisée par "Two Hands, One Mouth: Live In Europe" —, bien que donnés dans des salles de capacité moyenne, auront tous un caractère événementiel. Et puis une collaboration avec Alex Kapranos et Franz Ferdinand, amateurs respectueux du duo assez gonflé pour oser s'acoquiner avec lui ("FFS") — et transformer l'essai le temps d'une tournée —, va précéder "Hippopotamus" et "A Steady Drip, Drip, Drip", deux excellents crus. Le second, la faute au Covid qui a bon dos, n'arrivera pas à la rédaction, mais, par des biais détournés et l'opération d'esprits sains, cela n'a jamais empêché les chroniques favorables d'être rédigées. De tout ça et des étoiles qui, parfois et même quand les cieux sont incertains, s'alignent comme par magie, les frères ont accepté de parler. Deux Mael pour un bien.

"Tels que nous sommes"

Photo Michael Putland/Getty Images

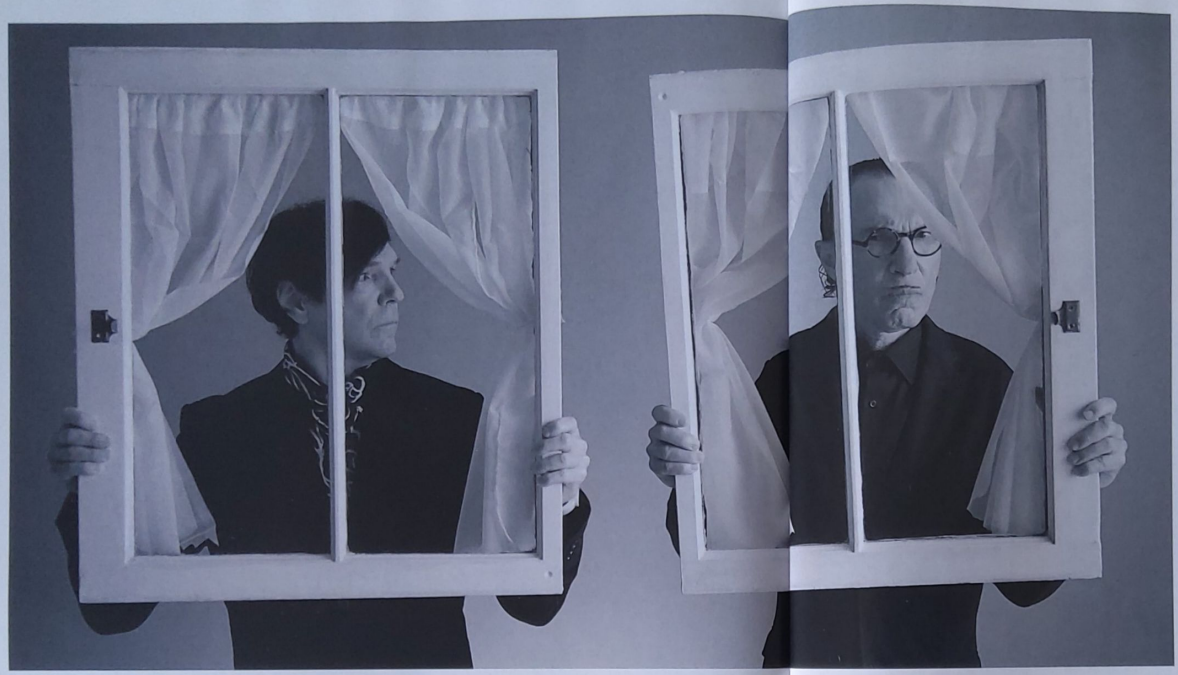


Photo : DR

ROCK&FOLK : Cette sortie de Covid, Sparks la vit donc avec plusieurs fers au feu…
Ron Mael : Sincèrement, on n'est pas les plus à plaindre, nos différents projets vont voir le jour au moment où tout repart. Mais c'est vrai, il y a un an, pendant quarante-huit heures, nous avons été tétanisés par la situation. Et puis, j'ai commencé à écrire dans mon coin, Russell dans le sien et, au bout du compte, on se retrouve aujourd'hui avec de quoi remplir un nouvel album ; on sera certainement en mesure de le publier au printemps prochain.

R&F : Que les gens aient été privés de cinéma pendant si longtemps pourrait bien profiter au documentaire, qui sort en salle, et à "Annette"…
Ron Mael : Oui, de manière un peu perverse, on s'est dit ça aussi…

R&F : Pourquoi avoir choisi Edgar Wright pour "The Sparks Brothers" ?
Russell Mael : Il y a trois ans, il est venu nous voir en concert à Los Angeles et, après nous avoir avoué qu'il était très fan de Sparks, c'est lui qui a proposé ses services. Au départ, on était réticents car ce type de film peut avoir un côté nécrologie, mais il nous a convaincus en insistant sur le fait que, pour lui, il n'y avait pas eu un âge d'or de Sparks, mais que, au contraire, les différentes périodes, ce que nous faisons aujourd'hui inclus, étaient intéressantes. Il comptait traiter nos vingt-cinq albums en les mettant sur un pied d'égalité. Dans son esprit, il était hors de question de négliger des disques qui avaient moins bien fonctionné ou que le public connaissait mal.

R&F : Sparks a toujours donné l'impression d'alimenter les hauts avec l'expérience acquise durant les bas. Deux frères qui sautent sur un trampoline et repartent de plus belle à la moindre éclaircie.
Russell Mael : D'autant plus que Sparks a pris son envol en occasionnant quelques dommages collatéraux. Nous avons laissé nos amis de Halfnelson à Los Angeles pour tenter le tout pour le tout en Angleterre… Mais on savait que pour avoir des chances de concrétiser ce rêve, il fallait être sur place.
Ron Mael : On n'avait même pas de chansons ; Sparks a été signé sur une idée, un concept, un potentiel, mais ça aurait pu louper, être l'histoire la plus triste du monde. On serait retournés à Los Angeles la queue basse et "Kimono My House" n'aurait jamais existé.

R&F : Les rockumentaires sont parfois teintés d'amertume, mais pas celui-là. Vos ex-musiciens américains actent le fait que vous soyez partis, mais le comprennent au lieu de le déplorer.
Russell Mael : Et nous avons été les premiers surpris ! Bien sûr, la manière dont Earle Mankey ou Todd Rundgren parlent de tout ça nous a aussi beaucoup touchés… Des gens ont été déçus, mais reconnaissent que nous avons pris la bonne décision.
Ron Mael : Dans les bonus, il y a cette scène dans laquelle nous retrouvons Todd après des dizaines d'années ; c'est à la fois drôle et émouvant.

R&F : Est-ce que Edgar Wright a pris les choses en mains, ou êtes-vous intervenu dans les décisions ?
Ron Mael : Non, après avoir donné notre accord, on l'a laissé faire, en croisant les doigts pour que ça soit du niveau de ses films, et pas un banal documentaire. Mais il était hors de question que nous supervisions quoi que ce soit…

R&F : Il y a, dans "The Sparks Brothers", un nombre considérable d'interviewés…
Russell Mael : Oui, à peu près quatre-vingts, et ce ne sont pas que des musiciens… Certes, on passe de Steve Jones, des Sex Pistols, aux membres de Duran Duran, il y a des gens comme Beck et Thurston Moore… Mais c'est chouette qu'il y ait aussi des acteurs comme Mike Myers, des auteurs comme Neil Gaiman… Certains s'expriment aussi à propos des pochettes de disques… En fait, ce ne sont pas des gens que nous fréquentons et nous avons découvert qu'ils étaient fans.
Ron Mael : Je crois qu'Edgar en a approché certains en leur demandant : *"Vous adorez Sparks, non ?"*

> "Sparks échappe à tous les clichés du rock : pas de drogue destructrice, pas de grand retour, on ne s'est pas séparés, il n'y a jamais rien eu de dramatique"

R&F : Bon, en tant que Français, ça ne vous étonnera pas qu'on déplore l'absence de Catherine Ringer avec qui vous avez travaillé…
Ron Mael : Ah, nous tenions à sa présence et nous regrettons sincèrement que ça ne se soit pas fait. Vous savez ce que Rita Mitsouko et elle représentent pour nous, sur le plan musical et humain. D'ailleurs, je lui ai écrit et on se rattrapera en l'invitant à monter sur scène avec nous. Heureusement, il y a deux ou trois photos avec Catherine à la fin du documentaire, mais oui, on aurait dû la voir plus.

La résilience

R&F : Ce qui a frappé au début de votre carrière, c'est que vous étiez anglais à votre façon : vous vous êtes construits à partir de cette fascination pour un pays qui n'était pas le vôtre. Ray Davies ou David Bowie, eux, n'ont pas eu cette difficulté… Vous avez élevé l'anglophilie au rang d'art, et peut-être auriez-vous été moins british si vous étiez nés en Angleterre !
Ron Mael : Absolument, nous avons essayé de reproduire quelque chose de naturel pour les musiciens issus de cette culture qui nous faisait fantasmer, tout en développant une sensibilité propre.

R&F : Et en faisant preuve, dès le début, de sophistication : vous étiez plus proche de Roxy Music que d'un groupe venu de l'Arkansas
Russell Mael : Ça, c'est certain !

R&F : Qu'avez-vous pensé en visionnant "The Sparks Brothers" la première fois ?
Russell Mael : On a été très touchés car au départ, on s'était posé la question, avec Edgar, de savoir si notre histoire allait être assez intéressante. Sparks échappe à tous les clichés du rock : il n'y a pas eu de drogue destructrice, pas de grand retour après des années d'absence, on ne s'est pas séparés, il n'y a jamais rien eu de dramatique ! Et selon Edgar, le thème sous-jacent du film, c'est la persévérance. La notion d'effort constant pour continuer d'exister artistiquement est, en quelque sorte, l'armature du documentaire. Dans les festivals où il a déjà été montré, nous avons eu la surprise de constater que beaucoup de jeunes étaient bluffés par ça ; on leur a donné l'envie et le courage de persévérer dans ce qu'ils entreprennent, de développer leur propre vision.

R&F : Un modèle de réussite, sans rechercher le succès désespérément et sans suivre les conseils qui éloignent du but fixé ?
Russell Mael : Exactement. Et nous ne sommes pas enferrés dans le passé, nos tournées ne sont pas prétextes à jouer notre best of et pas grand-chose d'autre. Bien sûr, nous adorons les Rolling Stones, mais quand on va les voir, on sait ce qui nous attend. Ils n'ont pas faim de nouveauté comme nous. Et le documentaire met l'accent là-dessus…

R&F : … Et sur la musique, alors que beaucoup de films sur des groupes farfouillent dans leur vie privée. C'est aussi un aspect de votre personnalité qui n'est pas du tout américain : on ignore tout de vous, de vos familles…
Ron Mael : On en a discuté mais, effectivement, tout ceci n'est pas intéressant comparé à la résilience de Sparks, le vrai sujet. C'est tout de même formidable de penser que, alors que nos projets non aboutis au cinéma, avec Jacques Tati ou Tim Burton, sont mentionnés dans le film, "Annette" a été projeté à Cannes cette année. Nous-mêmes avons du mal à y croire.
Russell Mael : Pour Edgar c'est une manière de dire : *"De belles choses peuvent arriver en restant fidèle à ses principes"*. Le futur est prometteur.

> "Je ne pense pas que notre père et notre mère nous aient trouvé si bizarres"

R&F : Le plus dingue, c'est qu'au moment où l'industrie discographique a complètement changé, votre parcours est un modèle de ténacité, de longévité, et aussi d'intérêt artistique. On en veut pour preuve que dans le documentaire, les passages où vous jouez devant des foules véritablement importantes sont récents. La nostalgie ne prend jamais le dessus et le groupe est bien vivant.
Russell Mael : Oui, et je pense qu'en ça aussi, le film nous ressemble…

R&F : Il n'est pas exempt d'humour et l'esthétique est très importante… Vos interventions, cadrés comme vous l'êtes, un à droite, l'autre à gauche en plan fixe, on ne fait pas plus sobre et efficace.
Ron Mael : Nous avons tenu à nous montrer tels que nous sommes : des types simples *(rires)*. Généralement, je me rends chez Russell à la même heure, je gare ma voiture au même endroit…

R&F : Russell, vous avez aussi vos habitudes sauf que, maintenant, tout le monde va savoir où et à quelle heure vous prenez votre café du matin à Los Angeles.
Russell Mael : Oui, je sais, c'est nul *(rires)*. Je vais devoir trouver un autre endroit ou changer d'horaire…

R&F : Dans "The Sparks Brothers", on vous voit donc travailler dans votre home studio, chez Russell, et on se demande si votre fonctionnement a évolué avec le temps. A l'origine, vous étiez un peu comme les Who : Ron qui écrit les chansons et Russell qui chante…
Russell Mael : Disons que, pour la majorité d'entre elles, c'est encore le cas. Ce qui a changé, depuis une dizaine de disques, c'est que nous travaillons dans ce home studio. Ayant énormément appris au contact des maîtres, Muff Winwood, Tony Visconti ou Giorgio Moroder, je suis à même de jouer un rôle d'ingénieur du son. On a de plus en plus de matériel et je sais comment l'utiliser sans avoir systématiquement besoin d'un technicien. Nous sommes plus autonomes que jamais.

R&F : Deux mots au sujet de "Annette"…
Russell Mael : C'est un projet dont nous avons finalisé l'écriture il y a huit ans, nous nous étions d'ailleurs croisés à Cannes et, au départ, nous pensions que ce serait notre prochain album, les chansons d'une comédie musicale… "Annette" est une histoire avec tellement peu de protagonistes qu'on avait même imaginé tourner avec ; Ron aurait pu être le chef d'orchestre, moi le personnage incarné par Adam Driver… Et on aurait pris une chanteuse d'opéra pour le rôle qui a été attribué à Marion Cotillard. Nous étions dans les starting-blocks, mais nous avons rencontré Leos Carax cette année-là. Il nous a confié être très fan de Sparks ; il nous a vus à l'Olympia dans les années soixante-dix et, juste pour avoir son avis, nous lui avons envoyé le texte de "Annette". Deux semaines plus tard, il revenait vers nous en disant qu'il aimerait que ce soit son prochain film. Les années qui ont suivi, nous avons travaillé avec Leos pour peaufiner l'histoire et donner davantage de relief à certains personnages…

Marcel Duchamp

R&F : Dans "Annette", il est question de parents qui mettent au monde une enfant mystérieuse… Vous-mêmes avez toujours été assez énigmatiques…
Russell Mael : Ah, je ne pense pas que notre père et notre mère nous aient trouvé si bizarres *(rires)*… Mais, après tout, pourquoi ne pas faire ce rapprochement ? Libre à chacun de percevoir une histoire comme il l'entend…
Ron Mael : Il est fréquent que des amateurs de notre travail y voient des éléments autobiographiques que nous n'y avons pas mis ou peut-être à notre insu, ce qui est forcément intéressant… Et c'est peut-être bien le cas dans "Annette".

R&F : Quoi qu'il en soit, comme tout ce qui est marqué de votre sceau, le film de Carax, sa BO et le documentaire ont un côté surréaliste qui vous est propre ; c'est, en plus de sa richesse, l'autre grande constante de votre œuvre. Sparks est libre comme l'air, c'est du rock à la Marcel Duchamp. Sauf que Marcel ne chantait pas si haut…
Russell Mael : Ah bon ? Quelqu'un l'a entendu chanter *(rires)* ? ★

Leurs films (français) à eux

Les trois films français préférés des frères Mael. Décidément, des hommes de goût.

Russell :
"Les Parapluies De Cherbourg" de Jacques Demy
"Playtime" de Jacques Tati
"Pépé Le Moko" de Julien Duvivier

Ron :
"La Jetée" de Chris Maker
"L'Atalante" de Jean Vigo
"Bande A Part" de Jean-Luc Godard

Documentaire *"The Sparks Brothers" d'Edgar Wright, en salles à partir du 28 juillet*
Album *"Annette" (Milan)*
Film *"Annette" de Leos Carax, en salles depuis le 6 juillet*

Du point de vue d'un spermatozoïde

Dans la boîte Mael

Un Top 10 des chansons signées Sparks ? Donc même pas une chanson par album (il y en a 25) ? Voilà qui relève du défi. PAR OLIVIER CACHIN

"Tryouts For The Human Race"
Album "N°1 In Heaven" *(1979)*
"Nous sommes une lueur dans les yeux des amants, la vapeur sur les corps qui luisent dans la nuit (…) L'un d'entre nous réussira peut-être à passer, le reste disparaîtra comme la rosée". Rien que pour ces vers introductifs, et pour la folle séquence speed disco de Giorgio Moroder, cette chanson marathon écrite du point de vue d'un spermatozoïde touche au sublime. Et ce n'est que l'ouverture d'un album inespéré, énième réinvention du fraternel duo.

"This Town Ain't Big Enough For Both Of Us"
Album "Kimono My House" *(1974)*
Privé d'un numéro un anglais à cause des Rubettes et de leur gluant "Sugar Baby Love", ce morceau délirant aux giclées de guitare glam est le plus connu du duo, à l'exception de "Young Girls", tube surprise sur le territoire français. On était en 1974, et le monde découvrait Sparks avec ce titre à rallonge. La chanson parle d'un bombardier couleur kaki s'approchant d'Hiroshima, de vingt cannibales en carence de protéines et d'un recensement prouvant que la ville est en manque de filles. Un pop hit aussi improbable que "O Superman" de Laurie Anderson.

"Suburban Homeboy"
Album "Lil' Beethoven" *(2002)*
Album favori de nombreux fans, "Lil' Beethoven" est aussi séduisant que déroutant. "Suburban Homeboy" conclut la face B avec le mini récit d'un apprenti gangsta rapper installé en banlieue riche. Ce *homeboy suburbain* parle des HLM de Saint-Tropez, de tirer une balle sur un crétin chez Gap et de sa *freak bitch*, sans pour autant oublier de dire *yo yo* à sa voisine. Choc des mondes, distanciation sociale, humour noir qui confine à l'absurde : vous avez demandé Sparks, ne quittez pas.

"BC"
Album "Propaganda" *(1974)*
"Les rumeurs se répandent comme des tumeurs". Toujours plus loin, toujours plus dingue. Cette fois, Russell chante les premières lettres de l'alphabet. Aaron, Betty et Charlie, la famille nucléaire (*"Mon nom est Aaron, le sien est Betty, notre gosse est un Charlie donc les voisins crient hourra pour ABC"*) mais aussi BC (Before Christ), le tout sur un rythme sautillant entre nursery rime et pop schlager produit par Muff Winwood.

Photo Anna Webber - DR

"Change"
Compilation "Music That You Can Dance To" *(1986)*
Un single ? Un hymne, plutôt. Ce classique oublié, planqué sur une compilation à la pochette hideuse, est du pur Sparks en cinémascope stéréo, avec quelques rimes d'anthologie qui permettent de s'assurer que le premier degré n'est pas l'unique façon d'appréhender cette ode au changement et aux jours meilleurs. *"Je me sens comme un chien qu'on jette à la rue/ Je sais bien que les chiens ne conduisent pas de voitures, mais désormais c'est la seule différence entre eux et moi"*.

"Forever Young"
Album "Introducing" *(1977)*
Un album méprisé, négligé et des ventes inversement proportionnelles à la qualité des morceaux : "Ladies" est grandiose, "Goofing Off" est fou, mais "Forever Young" domine. Sur le thème de la vie éternelle, Russell chante ces lignes : *"Je vais m'asseoir et regarder grossir les livres d'Histoire"*. Sparks, jeunes pour l'éternité.

"Happy Hunting Ground"
Album "Indiscreet" *(1975)*
Magnifié par une production luxueuse de Tony Visconti, ce second titre du cinquième album évoque de mystérieux terrains de chasse remplis de gibier et offre à Russell une nouvelle opportunité pour mettre en valeur ses capacités vocales sans limites, chevauchant bravement la mélodie qui accélère et ralentit au gré des synthés de Ron et des guitares de Trevor White.

"Stravinsky's Only Hit"
Album "A Steady Drip, Drip, Drip" *(2020)*
48 ans après leur premier album, les Mael persistent et signent un album riche contenant cette fiction où Stravinsky devient une pop star qui gagne un Grammy, arrête la coke, donne ses royalties aux SDF et déteste les tierces mineures, que Russell recommande *"pour faire pleurer les filles"*.

"When Do I Get To Sing My Way?"
Album "Gratuitous Sax & Senseless Violins" *(1994)*
Sid Vicious et Frank Sinatra en guest stars d'une chanson épique dont le clip met en scène la rivalité des deux frères sous forme de bande-annonce noir et blanc d'un vieux polar hollywoodien. Refrain en or, mélodie triste et hantée (en tierce mineure ?), encore une réussite signée R&R.

"So May We Start?"
BO "Annette" *(2021)*
Il y avait eu Jacques Tati ("Mr Hulot"), Tsui Hark (chanson éponyme sur l'album "Gratuitous Sax & Senseless Violins") et Leos Carax ("When You're A French Director"). Sparks et le cinéma, une histoire d'amour longue durée qui culmine donc avec ce titre annonçant la sortie d'"Annette", leur scénario mis en images par Carax, dont ils signent aussi la BO, comme une revanche après le projet avorté avec Tati ("Confusion" en 1974) et l'échec de l'adaptation du disque "The Seduction Of Ingmar Bergman".

Que s'est-il passé, alors ?

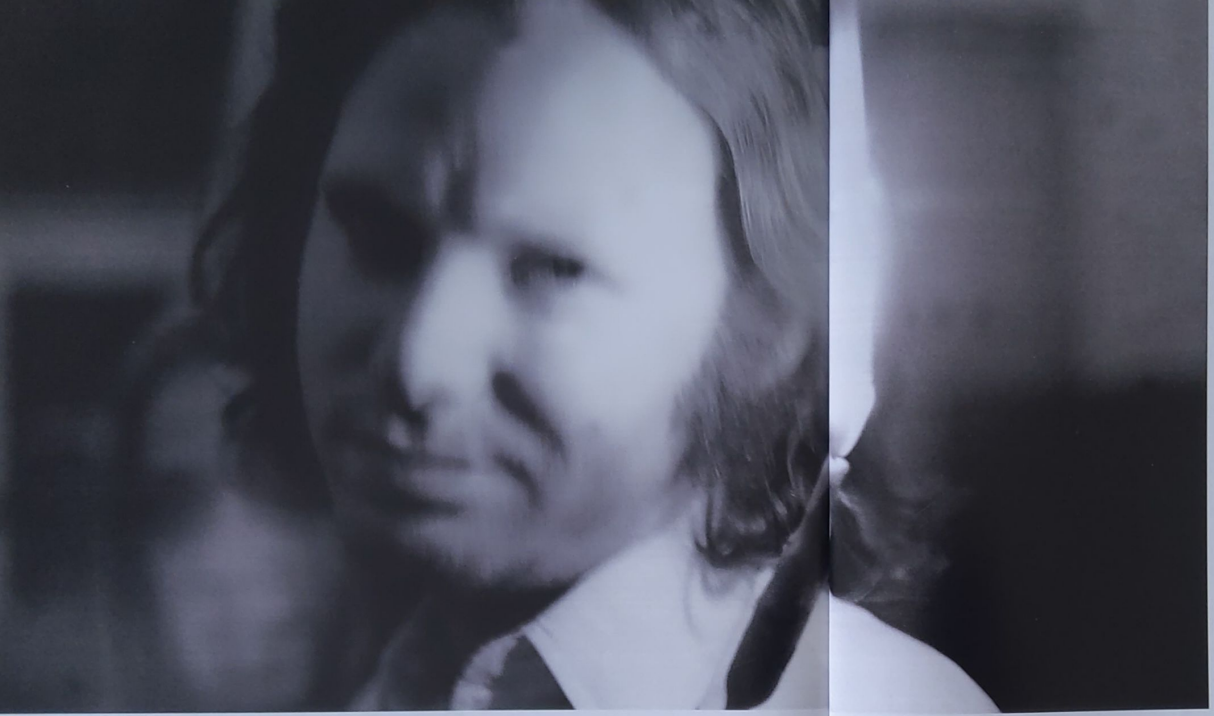
JIM MORRISON

Un demi-siècle après, les derniers jours du Lizard King à Paris.

PAR PATRICK EUDELINE

IL A ASSISTÉ AU TOURNAGE DE "PEAU D'ÂNE". Et fait, peut-être, le figurant en costume. Mais jamais personne n'a vu la scène. N'existent que des photos et de brefs instantanés de sa visite amicale à Agnès Varda et Jacques Demy sur le tournage du film mythique. On le voit ainsi allongé sur l'herbe, barbu évidemment, encore un peu lourd, mais moins que lors de son arrivée à Paris, ou que lors de ses affreuses photos *en hippie* avec Pamela et d'autres, prises pour illustrer les tentatives de styliste de la jeune femme. "*Comment se passent les ventes de 'LA Woman' ? - Très bien, Jim. Ne t'inquiète pas.*" On a trop dit que Morrison voulait abandonner la musique, se consacrer à la poésie. La poésie, cela faisait déjà un siècle que ce n'était plus un métier, ni même une occupation possible. Poète après Dylan ? Allons ! Les poètes modernes écrivaient des chansons. Malgré son côté étudiant attardé, Jim le savait bien. Comme les autres. Donc, quitter cette culture rock qui s'imposait alors et devenait le média absolu ? Non.

Photos Estate Of Edward Tanner Wilkinson Colin Jackson/ Getty Images



Non. Même s'il l'avait annoncé aux autres Doors pendant le mixage de "Riders On The Storm". C'était juste l'idée idiote de Pamela Courson, sa compagne junkie. Bien heureuse, pourtant, de profiter des royalties des Doors pour s'acheter une boutique de fringues, Themis, et qui le trompait avec Jean de Breteuil, le dealer tragique qui fournit Jim et se partageait entre elle et Marianne Faithfull. Pamela Courson qui, à la suite d'un testament signé par Morrison en 1968 devait toucher toutes les royalties des Doors... avant son overdose en 1974. Elle avait quand même eu le temps, avant sa mort, de chercher des poux dans la tête de Ray Manzarek et Robby Krieger : ils touchaient trop selon elle, *son* Jim — donc elle — méritait une part supplémentaire de compositeur. OK. Elle aimait aussi peu les Doors que Yoko ne supportait les Beatles, mais devant les notaires, c'était une autre chanson. Pourquoi, selon Pamela, a-t-il vomi du sang le 3 juillet ? On ne vomit pas de sang en cas d'overdose... Mais on sait à peu près tout, désormais. Cela fait cinquante ans que Jim est mort à Paris. Un 3 juillet.

Le 11 mars, Morrison quitte Los Angeles. Pour Paris. Il ne parle pas la langue, bien sûr... Mais on connaît l'attachement un peu puéril des Américains cultivés envers le cliché d'une France poète et bohème. De Woody Allen à Tom Verlaine en passant par Patti Smith. Paris, donc. Où il rejoint Pamela. Il s'installe à l'Hôtel, rue des Beaux-Arts. Où réside déjà Pamela. Comme Marianne Faithfull et... de Breteuil. La Louisiane en pèlerinage, l'Hôtel, sanctifié par Oscar Wilde, pour les rock stars. Et le Flore pour tout le monde. Ainsi se déroulent les premiers jours de Jim, qui découvre les bouquinistes, les cavistes, la librairie Shakespeare And Company et... le Rock And Roll Circus, tout proche. Mais bientôt, ils déménagent pour le Marais et la rue Beautreillis. Sous-loué à un jeune mannequin, amie de Pam, Elizabeth Larivière. Un bel appartement. Mais le Morrison est sombre. Il boit trop et le sait. Et depuis qu'il a troqué l'acide pour le vin rouge, il ne ressemble plus à rien. Cela, il le sait aussi. Pour l'instant, il écrit. Tout le temps. Dans de grands cahiers jaunes. Et se promène dans Paris, les poches remplies de feuilles froissées. Un peu comme un Daniel Darc. Autre chose l'attendait à Paris : il doit rencontrer Agnès Varda et Jacques Demy. Depuis 1966, Morrison filme. D'ailleurs, sont restés de lui deux courts-métrages, tournés à l'épaule avec sa Beaulieu ou son Arriflex, dont le *fameux* "HWY: An American Pastoral" qu'il voulait montrer à Varda, espérant peut-être qu'elle l'aide à le finir. Ils devinrent amis... mais jamais Agnès Varda ou Jacques Demy ne firent allusion aux talents cinématographiques du Lizard King. Jean-Luc Godard plutôt que Mick Jagger, Paul Verlaine (on ne peut citer de poètes plus récents, cela n'existe pas...) plutôt qu'Iggy Pop. Oui, certainement, le Jim a fantasmé tout cela. Mais il était probablement trop intelligent pour croire en une possible reconversion. Peut-être rêvassait-il à une carrière solo. Peut-être se rendait-il à cette évidence : il était las des Doors, mais pourquoi quitter un groupe si versatile, si complet ? Capable de passer de "The Soft Parade", surproduit, à "LA Woman" via "Morrison Hotel", bluesy et économe, du son de l'orgue Vox au Fender Rhodes. Paris, au fond, n'était peut-être pour lui qu'une pause. Histoire de se ressourcer, d'oublier le procès difficile (deux ans sur cette histoire de

Photos Estate of Edmund Teske/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Cinq personnes assistent à l'enterrement

masturbation, les concerts annulés), de jouer un peu au cinéaste et de retrouver, en un anonymat de touriste, une silhouette plus présentable. Au fond d'eux, les Doors en étaient sûrs : *"Il va nous revenir"*.

En avril 1971, Morrison rechute. Il recommence à boire et traîne dans tous les troquets du Marais, comme un Doherty, se liant avec n'importe qui. Comme ces deux musiciens américains avec qui il jamme furtivement. Deux guitares acoustiques, un blues... Mais un des guitaristes, Philip Steele, est formel : *"Il a dû arrêter. Même un simple blues. On a essayé de faire 'Back Door Man', mais il n'arrivait plus à chanter. Vraiment. Je crois qu'il avait des problèmes respiratoires"*. Qu'en est-il vraiment ? Même les plus grands sont parfois aphones. Et l'alcool n'aide à rien. Un an après le si puissant "LA Woman", il ne restait donc rien de la voix du grand Jim ? Une seule chose paraît sûre : ses problèmes d'asthme revenaient parfois, empirés par un tabagisme chronique. Et une nuit, il dut aller à l'Hôpital Américain de Neuilly parce qu'il crachait du sang. Un moment, Pam et lui quittent Paris pour l'Espagne, la Corse, puis le Maroc. Fasciné, à la Brian Jones, cette excursion l'apaise. Il va mieux et — même — rase son imposante barbe. Il est de retour le 3 mai. Ils réinvestissent l'Hôtel, rue des Beaux-Arts, pour quelque temps, avant de retourner, fin mai, rue Beautreillis. Il rencontre Zouzou au Flore début juin. *"En fait, Pamela s'occupait de tout, dirigeait tout, allait chercher la dope... Morrison lui filait l'argent. Elle était dans l'héroïne et très autoritaire."* Il commence à traîner fréquemment au Rock And Roll Circus. Un jour que les videurs l'ont viré parce que trop bourré (et non point défoncé), il est récupéré par Gilles Yepremian, alors manager de Lard Free et d'Urban Sax, tout étonné de reconnaître Jim Morrison en ce poivrot titubant. Morrison est trop ivre pour lui communiquer son adresse. Gilles Yepremian l'emmène donc chez Hervé Muller. Alors critique à Best. Le lendemain, dessaoulé, Morrison emmène Hervé (qui nous a quittés récemment) prendre un breakfast. Les deux hommes se verront quasi jusqu'à la fin. Enfin, jusqu'au 11 juin, où ils assistent ensemble à une représentation d'une pièce de Bob Wilson. Le 14 juin, le Jim appelle John Densmore. Pour cette question récurrente qui, quand même, semble le tarauder : *"Comment se passent les ventes de 'LA Woman' ? - Très bien, Jim. Ne t'inquiète pas"*. Densmore en est persuadé : Morrison pense alors à un prochain disque des Doors. Ou, éventuellement, à un disque solo. Avec eux. Pourtant (mais était-ce pour se tester ? Par désœuvrement ?), le 16 juin, Morrison embarque deux musiciens, des *buskers* rencontrés quasi par hasard dans un studio de fortune. Il est ivre. Le résultat est quelque peu pathétique. Le 28 sont prises les dernières photos du couple. Dans un restaurant à Chantilly et au bord de l'eau... Alain Ronay, l'ami photographe qui captura ces moments, passera avec Jim la journée du 2 juillet. Ils déjeunent place des Vosges. Alain Ronay en témoigne : Morrison va mal, tousse et est déprimé.

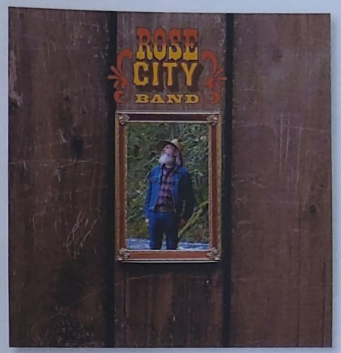
Que s'est-il passé, alors ? Pendant des années, n'exista que le témoignage de Pamela Courson. *"A vingt et une heures, il est allé dîner dans un petit café rue Beautreillis. Une heure plus tard, il revient me chercher. On va au cinéma. Un film de Raoul Walsh. On rentre vers une heure du matin et on écoute de la musique. On s'endort comme ça... Vers trois heures, je suis réveillée... par sa respiration bruyante. Je le secoue, m'inquiète. Il se réveille. Je veux appeler un médecin. Il refuse. Il va s'enfermer dans la salle de bains. J'entends la baignoire qui se remplit. Puis il m'appelle. Il se sent mal. Il vomit du sang. Mais il me rassure... à tel point que je retourne me coucher. Je me réveille à six heures. Jim n'est pas à côté de moi. Je cours vers la salle de bains et le découvre inanimé... J'appelle Alain Ronay, qui est chez Agnès Varda. Celle-ci prévient les pompiers. Bientôt, ceux-ci arrivent au 17 rue Beautreillis. Ni eux, ni le médecin convoqué, ni la police, ne pensent à l'overdose. C'est un arrêt cardiaque."* Voilà. Il y aura des rumeurs... Le manager des Doors, Bill Siddons, arrivé en urgence, n'a pas fait ouvrir le cercueil : et s'il n'était pas mort ? Si Jim avait monté un fake pour disparaître afin de mieux renaître ? Il faudra attendre longtemps, le livre (fort imprécis) de Sam Bernett, patron en 1971 du Rock And Roll Circus et le témoignage de Marianne Faithfull, comme celui d'une cliente, Nicole Gosselin, qui a croisé le Roi déchu dans le couloir des toilettes, livide et en malaise, pour savoir la vérité. Overdose dans les toilettes, puis transport via "L'Alcazar" jusqu'à la rue de Seine où attendait une voiture... qui a transporté le corps rue Beautreillis. Jim Morrison est enterré le 7 juillet. Grâce aux bons soins d'Agnès Varda. Juste cinq personnes assistent à l'enterrement, sixième division, chemin Lesseps. Pas de prêtre. Dès le 4 juillet, Jean de Breteuil fuit la France. Il s'envole pour le Maroc avec Marianne Faithfull. Mais il parle trop. Il avoue que c'est lui qui a vendu la dope à Pamela, accompagné de Marianne... Que Pamela, paniquée, l'a appelé au milieu de la nuit. Elle aurait poussé Morrison vers l'héroïne. Cela était tout récent. Pour l'aider à décrocher de l'alcool. Mais les junkies novices et alcooliques font facilement des overdoses. Surtout quand il s'agit de blanche issue de la French Connection. Exactement ce que Jean de Breteuil venait de toucher. Personne n'était dupe et les rumeurs circulaient. Mais, à cette époque encore, on savait se taire. En fait, il n'y avait pas grand monde rue Beautreillis. Ni même au Père-Lachaise. ★

COLLECTION rock&folk

COLLECTION rock&folk #19
THE ROLLING STONES
INTERVIEWS EXCLUSIVES
NOUVELLES CHRONIQUES DE CHAQUE ALBUM
PHOTOS RARES
L'HISTOIRE COMPLETE
EN COLLABORATION AVEC UNCUT

EN KIOSQUE A PARTIR DU 27 JUILLET
ET SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

Le lapin d' "Alice Au Pays Des Merveilles" version cowboy



Rose City Band

"EARTH TRIP"

THRILL JOCKEY

Portland symbolise la ville la plus bobo des Etats-Unis avec tous les excès woke que cela comporte. Basé dans cette ville numéro un en matière de recyclage de déchets, Rose City Band est le fruit de Ripley Johnson connu pour ses groupes Wooden Shjips et Moon Duo — deux belles références en matière de néo-psychédélisme. Hyper créatif, le guitariste à la longue barbe poivre et sel façon Warren Ellis avait besoin d'un véhicule détaché des contraintes du calendrier ; ainsi que du fonctionnement collégial inhérent à ses autres projets. Enregistré à la maison et mixé par Cooper Crain, "Earth Trip" est un album de retour aux joies simples de la vie pastorale dans un monde devenu cinglé. Bien que néo country, Monsieur Ripley n'en reste pas moins un brin allumé. C'est ainsi qu'il affirme : *"J'essayais de capturer ce que l'on ressent lorsque l'on prend des drogues psychédéliques et qu'elles commencent juste à monter — les objets commencent à bourdonner à la limite de votre champ de vision, vous commencez à voir de légères traînées, peut-être même que la nature du son change subtilement. Mais vous n'êtes pas encore complètement parti"*. A l'écoute de "Silver Rises" qui ouvre l'album, on se sent entouré de sonorités ouatées qui évoquent la rosée du matin. "In The Rain" contient les paroles suivantes : *"Je suis innocent comme les fleurs. La lune est dans sa maison. Cette lumière va te suivre partout. Mais c'est OK, parce que je peux respirer"*. Voilà qui, en quelque sorte, annonce la couleur, entre bleu ciel et gris clair, d'un opus qui passe du spleen à l'espoir d'un jour où tout est à reconstruire. La chanson "World Is Turning" remonte le moral avec son rythme bonhomme et sa steel-guitar jouée sur un synthé vintage. Ici il est question, non sans dérision, d'un doux sauveur du rock'n'roll qui va libérer les âmes. "Feel Of Love" est moins joyeux, mais très beau dans sa tendance ballade élégiaque hantée par la figure de Gram Parsons. "Lonely Places" est un titre évanescent comme une descente d'acide ; "Ramblin' With The Day", lui, exhale des vibrations plus optimistes et n'hésite pas à mettre en avant des influences bluegrass. Quant à "Rabbit", il est digne des plus grandes pages de l'americana alternatif. La chanson dépeint la dure condition de l'artiste caché dans un terrier tel le lapin d' "Alice Au Pays Des Merveilles" version cowboy. Le trip musical s'achève avec "Dawn Patrol" qui ouvre de nouvelle perspective selon le vieux credo hippie : *"Demain sera le premier jour du reste de ta vie"*. Sans ambiguïté, les paroles suivantes, prouvent que la messe est dite : *"Il est dimanche matin. L'aube commence à s'éveiller. Le ciel brûle. Un nouveau jour se lève à l'ouest"*. Au temps de la contre-culture, les Freak Brothers des comics de Gilbert Shelton prônaient le "Grass Roots", jeu de mots intraduisible entre le retour à la terre et l'herbe qui fait rire. Ripley Johnson redonne une place au rêve. Son "Earth Trip" rappelle le slogan de Timoty Leary *"Turn On, Tune In, Drop Out"*. Des laboratoires de Sandoz à Bâle, en Suisse, à la campagne portlandienne, il n'y a qu'un pas. ✪✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

King Gizzard And The Lizard Wizard

"Butterfly 3000"

KGLW/ BOOGIE DRUGSTORE

En 2017, les Australiens de King Gizzard avaient trouvé le moyen de publier cinq albums tout en étant sur la route la moitié du temps. Imaginez que ces gars-là viennent de passer l'année 2020 à ne rien pouvoir faire d'autre que de rester chez eux et écrire de la musique. Résultat : trois albums publiés en moins de six mois, avec le diptyque "KG" et "LW" sorti entre novembre et février, dans lequel le groupe mené par Stuart Mackenzie reprenait ses expérimentations autour de la microtonalité, puis ce "Butterfly 3000" totalement différent. On le sait, les membres de King Gizzard possèdent une culture musicale à la hauteur de leur insatiable curiosité. Jazz, metal, rock

progressif, garage... le groupe adore se frotter aux genres les plus variés et tenter de nouvelles approches. "Butterfly 3000" est un disque construit autour de boucles de synthétiseurs analogiques, et conçu comme une longue suite électronique. Les guitares électriques y sont quasiment absentes, mais la patte King Gizzard reste identifiable. Dès l'ouverture "Yours", portée par une rythmique motorik, les arpèges électroniques nourrissent l'écriture des morceaux. On se croirait parfois dans des génériques radiophoniques des années soixante du BBC Radiophonic Orchestra ("Shangai") ou dans une comptine électronique de Bruce Haack ("Dreams"). Quand le tempo retombe pour devenir planant, le groupe se rapproche étonnamment du Tame Impala de "The Slow Rush" ("Blue Morpho"), mais l'élément le plus étonnant de ce trip rétro-futuriste est son aspect éhontément pop. De ce "Ya Love" digne de MGMT à la funky "Interior People" ou ce "Catching Smoke" au refrain hymnique, le groupe n'a jamais été aussi accessible au grand public, et rarement aussi mélodique et efficace. ○○○○

ERIC DELSART

The Lords Of Altamont

"Tune In Turn On Electrify"

HEAVY PSYCHE SOUNDS

A la fois référentiels et irrespectueux, les Lords Of Altamont violentent le slogan hippie "Turn On Tune In Drop Out", popularisé par Timothy Leary en 1966. Pour la pochette, ils ne se gênent pas, pillant sans vergogne "Vincebus Eruptum" de Blue Cheer ! Formé trente ans après le concert des Rolling Stones qui mit un point final aux années 1960, le groupe de Los Angeles livre un septième album. Autour du fondateur, Jake Cavaliere (chant, orgue), officient toujours Dani Sindaco (guitare Guild) et Rob Zimmermann (basse), rejoints par Barry Van Esbroek, batteur des groupes néerlandais Flying Tigers et Vanderbuyst. L'album a d'ailleurs principalement été réalisé aux Pays-Bas par Silvia Vermeulen du studio Moskou, à Utrecht. Avec les guitares en avant, toujours tordues, submergeant la voix, les Lords optent de manière univoque pour une approche lourde, électrique, très rock, où les allusions au garage sixties (donc influencé par les grands groupes anglais) et seventies (tendance Detroit) percent de manière rassurante. Roulements de batterie ("Blast For Kicksville"), chœurs et pont ("Burn Me Out") pimentent un permanent déferlement sonique. Les références à la culture custom/ biker ("Movin") ou psyché ("Levitation Mind",

"Mud") abondent, ce qui n'exclut pas les déclarations d'amour ("I Just Want"). Pour modifier un tant soit peu le climat, "Soul In Flames" se déroule sur un tempo à la Troggs qui auraient été durcis par les Cramps ! Tous les morceaux sont des originaux excepté "Lost In The Future" des Stooges (dans "1970: The Complete Fun House Session"), tremplin pour une méchante partie de wah-wah et d'héroïques envolées de claviers. ○○○

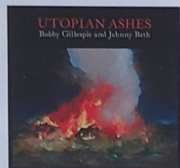
JEAN-WILLIAM THOURY

Bobby Gillespie And Jehnny Beth

"Utopian Ashes"

SILVERTONE/ SONY MUSIC

C'est à travers les différentes incarnations de Primal Scream que les fans d'indie pop ont découvert Bobbie Gillespie, le leader de cette hydre à tête multiple qui a longtemps œuvré pour la gloire du label Creation. Un biopic et une autobiographie au compteur, l'idée de concevoir un disque en phase avec la crise du milieu de vie — à presque soixante ans... — s'est pourtant imposée naturellement. Réalisé en compagnie de la Française Jehnny Beth "Utopian Ashes" est une autopsie des relations de couple. Musicalement, l'album emprunte aussi bien à la southern soul avec "Chase It Down", qu'au Scott Walker période crooner existentialiste avec "English



Town". Chantée en duo, "Your Heart Will Always Be Broken" évoque une certaine country à la Lee Hazelwood et Nancy Sinatra revisitée par la FM californienne. "Remember We Were Lovers" est une ballade tire-larmes et "Stones Of Silence", elle, évoque le Paisley Underground et les grands espaces. "You Don't Know What Love Is" oscille entre l'intime et l'épique. Avec ses paroles rédemptrices, "You Can Trust Me Now", et son introduction parlée, pourrait servir de musique pour un remake dans le Grand Canyon de "Un Homme Et Une Femme". "Living A Lie" possède également une ampleur cinématographique. Le voyage du couple en chansons s'achève avec un "Sunk In Reverie" presque apaisé, mais pas sans malice. Le chant affirme avec une ironie douce-amère qu'il y a un prix à payer pour vivre : *"Quand tu prends mais ne donne pas"*. A méditer en savourant ce bel ouvrage. ○○○○

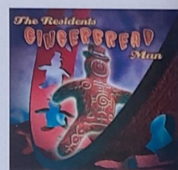
JEAN-EMMANUEL DELUXE

The Residents

"Gingerbread Man: pREServed Edition"

NEW RALPH/ CHERRY RED

Inclassables et insaisissables, les Residents opèrent depuis près d'un demi-siècle (leur premier album "Meet The Residents" est sorti en 1974) et ont sorti des centaines de morceaux, allant du plus doux (les quarante snippets de "The Commercial Album") au plus abrasif (leur reprise explosive du "Satisfaction" des Rolling Stones). Ici, les mystérieux Franciscanais proposent un triple CD contenant plus de deux tiers d'inédits. En plus de l'album "Gingerbread Man", dont une première version parut en 1994, on trouvera ici trente-trois titres sortis du chapeau (haut-de-forme) des Residents, ainsi qu'une superbe version instrumentale de l'album qui devient, sans les vocaux trafiqués, une suite élégiaque proche du easy listening (bon, du easy listening façon Residents quand même). On notera la présence de Todd Rundgren (oui, le producteur des New York Dolls et du premier album des Sparks), mais on ne saura pas quel a été son rôle, dans la grande tradition des Residents qui gardent toujours leur part de mystère quant à leurs invités discographiques. Musiques répétitives et envoûtantes ("Snots", "Little Thoughts"), parfois, voire souvent, angoissantes ("Black Forest"), les créations des Residents



sont des curiosités, parmi les plus fascinantes de la musique contemporaine américaine. Selon leur biographie officielle accompagnant cette sortie d'une rare munificence, les Residents reprendront leur Dog Stab World Tour *"dès que l'on opèrera un retour à la normalité"*. En attendant, mieux vaut se délecter de ces soixante-six titres comme on le ferait avec un bonhomme en pain d'épices, car la normalité reste une lointaine chimère dans le monde tordu de ces étranges artistes devenus une institution de l'avant-garde pop rock électronique. ○○○

OLIVIER CACHIN

Colin Hay

"I Just Don't Know What To Do With Myself"

COMPASS

Morose parce qu'il vient d'apprendre le décès de Gerry Marsden, Colin Hay plaque quelques accords en septième majeur et chante "Don't Let The Sun Catch You Crying" *("Ne laisse pas le soleil te voir pleurer")*, succès de Gerry And The Pacemakers en 1964. Il enregistre cette ébauche et l'envoie à son ami californien, le producteur Chad Fischer, leader de Lazlo Bane, qui l'encourage à persister dans cette voie. Il renouvelle donc l'exercice, au point de se trouver avec suffisamment de reprises pour un album, son quatorzième en solo. Né en Écosse en 1953, Colin Hay fut auteur-chanteur du groupe australien Men At Work. On l'a aussi vu dans le All-Starr Band de Ringo Starr. Comme ses parents tenaient

un magasin de disques, sa culture pop est vaste ! Outre la chanson de Gerry, l'album propose un assortiment éclectique où les évidences — Beatles ("Across The Universe", "Norwegian Wood"), Kinks ("Waterloo Sunset") — côtoient des choix plus personnels, peut-être plus générationnels, "Ooh La La" (Faces), "Can't Find My Way Home" (Blind Faith), "Wichita Lineman" (Jimmy Webb pour Glen Campbell), "Many Rivers To Cross" (Jimmy Cliff). "Driving With The Brakes On" de Del Amitri (des Écossais) constitue la référence la plus récente (1995). La chanson qui donne son titre au recueil, signée Burt Bacharach et Hal David pour Chuck Jackson, magnifiquement reprise par Dusty Springfield, a déjà connu maintes interprétations, par Big Maybelle, Chris Farlowe, Isaac Hayes, Elvis Costello, les White Stripes, etc. Celle de Colin Hay, orchestrée avec soin (dans l'esprit d'Ivor Raymonde, arrangeur de Dusty Springfield), bénéficie de sa voix élégante, à peine éraillée, capable d'attraper les notes les plus difficiles. ○○○

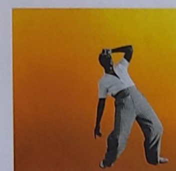
JEAN-WILLIAM THOURY

Leon Bridges

"Gold-Diggers Sound"

COLUMBIA RECORDS/ SONY MUSIC

Un vrai travail d'amour comme disent les Anglo-Saxons. L'histoire de Leon Bridges tient du miracle ordinaire, mais aussi du dur labeur, et pas mal du talent. Sa chanson "Coming Home" est devenue virale sur Spotify, ce qui ne l'a sans doute guère enrichi, mais lui aura au moins permis d'accéder à la lumière. Plongeur dans un tex-mex à Austin, c'est en 2015 que Leon Bridges sort un premier album aussi remarquable que remarqué. Composé dès le départ de deux membres du groupe indie White Denim, Leon Bridges et son équipe se définissent aujourd'hui comme des chercheurs d'or du son. Enregistré au studio du même nom à East Hollywood, l'ensemble résonne longtemps après la première écoute. Avec une production vibrante et une approche contemporaine fluide qui rappelle celle d'Arlo Parks, "Gold-Diggers Sound" sonne moins rétro que ses deux prédécesseurs, et comme un gentil avertissement : cette musique intelligente et simple, entre soul et rhythm and blues, s'adresse directement au cœur. Avec un sens inné du timing, le troisième album de Leon Bridges propose une expérience stimulante. Un message universel porté par une belle voix et un flow facile, mais sur le fil du rasoir. Bridges n'abuse pas des invités (le pianiste Robert Glasper, le producteur Terrace Martin



et la chanteuse Ink), ni des cuivres, qu'il utilise à bon escient comme sur "Born Again" ou "Don't Worry". Des chansons comme "Why Don't You Touch Me (Part 2)" ou "Sweeter" voient sa musique flotter dans l'air ambient, tranquillement. Pas que de l'espoir, mais bien du changement à venir. ○○○1/2

VINCENT HANON

Disques pop rock

Dylan LeBlanc

"Pastimes"

ATO RECORDS

Ce LeBlanc-là ne s'appelle pas Juste mais Dylan, auteur en 2019 d'un "Renegade" qu'il est difficile de ne pas considérer comme un classique moderne à la réécoute ("Renegade", "Born Again", "Domino" ou "Honor Among Thieves"). Avec cet EP nommé "Pastimes", LeBlanc s'essaie à l'album de reprises, rituel moins vain qu'il n'y paraît, pouvant être beaucoup de choses : une fontaine de jouvence, une cure de nostalgie, un manifeste, voire un testament (les "American Recordings"). Le titre et le format (six chansons) suggèrent qu'en se pliant à l'exercice, LeBlanc s'est surtout octroyé une récréation personnelle. Il est nécessaire de faire vivre la tradition, mais de la pochette façon "Déjà Vu" à la sélection, tout ici hurle quand même

un peu trop que *"c'était mieux avant"*. On peut y voir une fierté hautaine de porteur de flambeau, mais aussi s'agacer de l'excès de bon goût d'un casting très classic rock (Bob Dylan, Rolling Stones, Buffalo Springfield, Led Zeppelin, Glen Campbell, JJ Cale), impression renforcée par le traitement parfois déférent (versions valables mais superflues de "Gentle On My Mind" et "Expecting To Fly"). Reste que le chant fervent et extraterrestre de LeBlanc l'autorise à s'attaquer à un monument que peu pourraient envisager : "Blind Willie McTell" — dans sa mouture "Bootleg Series" —, l'un des plus grands titres de Bob Dylan (il n'a jamais aussi bien chanté, ni avant, ni après). Tout au long de ces six minutes, le musicien de Muscle Shoals n'est pas loin de talonner le Zim. Trop sage pour concurrencer les fleurons contemporains du genre — "The Silence Of Love" des Headless Heroes d'Alela Diane —, suffisant pour patienter en attendant la suite. ✪✪✪1/2

VIANNEY G.

Piroshka

"Love Drips And Gathers"

BELLA UNION/ PIAS

Piroshka, (le petit chaperon rouge hongrois), a été fondé par d'anciens membres de Lush, Moose, Elastica et Modern English. Après un premier album paru en 2018 sous influence britpop, "Love Drips And Gathers" est davantage porté par une dynamique shoegaze selon Miki (Lush), Justin (Elastica), Mick (Modern English) et KJ (Moose). Plutôt que d'essayer de rejouer leurs vingt ans de jeunes gens pop modernes, les membres du groupe se sont inspiré de leur vécu d'amis de longue date et de couple et l'album a donc plus à voir avec une mise au point de la "crise du milieu de vie" façon "Husbands" de John Cassavetes. Musicalement, ici, on évolue sans tenter de reproduire le passé. "Love Drips And Gathers" s'envole dans une stratosphère où lévite une cathédrale sonore composée de mellotrons, de samples et de rythmes électroniques. Le tout puisant à la fois chez John Barry, les Associates et même la pop française. Le LP démarre avec l'élégiaque "Hastings", tout en guitare et voix cristalline. Puis passe de la ballade folky d'un autre monde avec "The Knife Thrower's Daughter" à la merveille noisy pop revisitée version 2021 qu'est "Scratching At The Lid". Mention spéciale à la chanson "Wanderlust" qui fait penser à du Lush qui aurait intégré du Stereolab

et du Broadcast à son équation. Aucune baisse de régime sur les neuf titres de ce disque qui seront adaptés en autant de courts-métrages formant un tout. C'est aussi pour leur créativité qu'on aime ces membres d'une famille pop recomposée. ✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Acid Dad

"Take It From The Dead"

GREENWAY/ REVERBERATION APPRECIATION SOCIETY

Certes, la pochette n'est pas des plus réussies, mais il ne faut pas juger un livre à sa couverture, comme chacun sait… Qui se cache derrière ce visuel chamarré ? Un trio garage rock de Brooklyn organisé autour de Vaughn Hunt et Sean Fahey, qui s'est ensuite tourné vers une musique plus lancinante avant d'être repéré par Greenway Records. Un gage de qualité : l'écurie new-yorkaise héberge nombre de fringants espoirs comme Frankie And The Witch Fingers, Triptides ou Levitation Room. Comme la plupart de ses confrères, Acid Dad a mis à profit le confinement pour bricoler, avec au programme l'aménagement de son propre studio d'enregistrement dans le Queens, la conception d'un light show mais aussi l'assemblage

de ses propres guitares. Il s'est également penché sur l'œuvre de Grateful Dead, dont on peut percevoir la planante influence sur l'ouverture "Searchin' ". L'atmosphère se fait plus tendue avec "BBQ" et ses relents grunge, inspirée par un fait divers qui a vu un quidam alerter la maréchaussée pour un simple barbecue chez ses voisins afro-américains. "RC Driver", dans laquelle Hunt se rêve en pilote de course, est le prétexte à une joute nerveuse entre six-cordes espègles. La virée nocturne de "Good Time" serpente sur fond d'une power pop un peu rêveuse, envapée, tandis que l'entêtante "Smile You're On Camera" arbore des reflets post-punk, sa mélodie oblique faisant songer à celle de "ABC City", tube définitif (et oublié) des Suédois de Holograms. Cette sympathique galette s'embrase une ultime fois lors des sept minutes de l'hypnotique "Djembe", qui devrait permettre à nos gandins de percer un peu plus sur le créneau surchargé du néo-psychédélisme. ✪✪✪

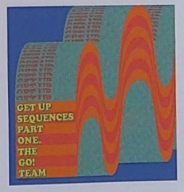
JONATHAN WITT

The Go! Team

"Get Up Sequences Part One"

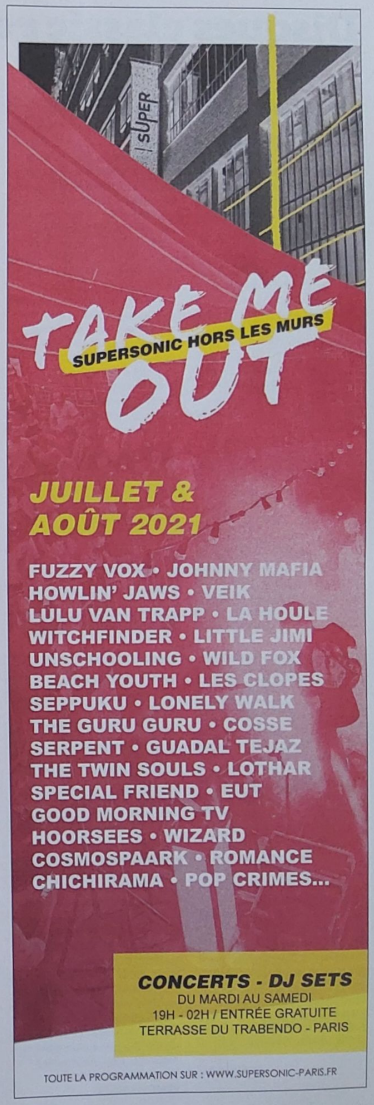
MEMPHIS INDUSTRIES/ BERTUS

Trop pop pour les rockers pur jus, manquant de subtilité quant aux fans de Felt, The Go! Team trouvait en 2004 — "Thunder, Lightning, Strike" —, son auditoire auprès des curieux. Mais quid des funkateers échoués sur les rivages du premier album de The Avalanches, des fans de Sukia, du Rocksteady Crew, Dust Brothers ou des collages parfaitement rares de DJ Me DJ You ? Qu'ils sortent de leur grotte, de leur igloo, l'averse s'étiole au loin, c'est l'heure de chausser les patins. Car, oui, c'est bel et bien d'un album de danse dont il s'agit. Un disque pour se mesurer aux pirouettes d'un gang adverse, comme si Bernard Giraudeau et Bernard-Pierre Donnadieu dans "Rue Barbare" lâchaient les poings américains pour un ultime défi, n'ayant pour seule arme que la frime d'un corps qui se tord. Que les rentiers de la trap toute puissante en prennent note : ce bruit de taser permanent devra désormais faire place nette à la légèreté, à cette recherche du temps perdu que le Go! Team essaie en vain de retrouver. Ce n'est pas un disque qui crie au génie, non ; juste une faille spatiotemporelle d'un groupe que Don Letts a défini comme majeure, et que le jeune lectorat (futur producteur ?) devrait prendre pour exemple. Faire un effort et se rappeler les heures d'avant Dre et Booba,



des voltiges de Prince Paul et se mettre à redécouvrir fissa le Pizzicato Five, le "Simon Says" des Sequences (lorsque Grandmaster Flash et Bambaataa jetaient un pont entre Kraftwerk et Hamilton Bohannon), Gershon Kingsley et Salt 'N' Peppa. Quand l'heure est grave, restons légers. Sampling ? Dancing ? Producing ? Sans aucun doute, mais exigeons dès maintenant des mélodies, si puériles soient-elles, et, comme disent les vrais, laissons la musique triste aux gens heureux. ✪✪✪✪

SAMUEL RAMON



Disques classic rock

Monster Magnet

"A Better Dystopia"

NAPALM RECORDS

L'institution stoner cornaquée par Dave Wyndorf demeure, malgré les années qui passent, une très fréquentable et revigorante enseigne. Ses dernières livraisons, comme "Last Patrol" ou "Mindfucker", l'ont amplement prouvé par leur jubilatoire férocité. C'est en revenant d'une longue expédition européenne que notre lourde légion, trois guitares au clair, s'est retrouvée, comme une bonne partie de l'humanité, cloîtrée chez elle. Pour se changer les idées, Dave a convié ses hommes dans le bunker de répétition, mais l'inspiration semblait tarie. Pour y remédier, notre patriarche à moustache a dégainé sa playlist fétiche, faite d'obscurités datant majoritairement des rugissantes seventies, et opté pour un roboratif

album de reprises. Le gang cosmique du New Jersey donne d'emblée le ton avec le space rock hirsute de "Born To Go" (Hawkwind), dopé aux stéroïdes. Le même traitement musclé est appliqué à la pépite punk "It's Thrash" des Cave Men ou à l'extraordinaire "Solid Gold Hell" des Scientists : il faut imaginer les Stooges qui auraient branché leurs amplificateurs quelque part dans le désert de Palm Springs. Idem pour le terrifiant brûlot "Mr Destroyer" de Poobah, crépitant d'électricité vengeresse, et l'un des points d'orgue ici, ainsi que pour d'autres diamants noirs : le rock caverneux et halluciné de "When The Wolf Sits" (Jerusalem), la frénétique "Situation" (Josefus) et son harmonica western, la tempétueuse "Learning To Die" (Dust) et la flippante "Welcome To The Void" (Morgen). Un chef-d'œuvre de heavy psych dérangé qui clôt à merveille cet exaltant périple dans les recoins les plus tortueux, donc forcément passionnants, de notre art tant aimé. Un sans-faute. ✪✪✪✪

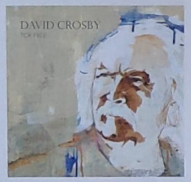
JONATHAN WITT

David Crosby

"For Free"

BMG

On n'arrête plus David Crosby qui n'a jamais été aussi prolifique depuis ses retrouvailles avec son fils, James Raymond. Celui-ci a encore endossé le rôle de producteur. Crosby, dont le passé avec ses camarades musiciens reste plutôt complexe, pour parler poliment, semble avoir trouvé dans cette entente musicale père-fils un véhicule motivant. Dans le documentaire sur sa carrière, sorti en 2019, "Remember My Name", le moustachu à la voix d'ange avoue avec une honnêteté douloureuse que plus aucun de ses anciens camarades de groupe ne lui parle encore. Il admet aussi n'avoir jamais été capable d'écrire de hits, ce qui le pousse à sortir des disques et tourner pour subvenir aux besoins de sa famille, malgré une santé déclinante. Ces raisons font de lui l'un des artistes de sa génération les plus touchants. Il semble avoir encore beaucoup de choses à dire, mais plus beaucoup de temps. Cet album est à ranger dans la famille des disques californiens chiadés des seventies. Donald Fagen est d'ailleurs l'auteur de l'excellent titre "Rodriguez For A Night", du Steely Dan pur jus au groove qui tue. L'ancien choriste du groupe, Michael McDonald, a coécrit et prêté sa voix au single très ensoleillé "River Rise". Ces légendes du rock de la côte Ouest auraient dû faire un super groupe ensemble, le seul à pouvoir atteindre les sommets de CS&N.



On aimerait entendre ce qu'un titre comme "Boxes" donnerait avec Stephen Stills à la guitare. "Secret Dancer", sur une femme-robot qui s'humanise en dansant à l'abri des regards, prend aux tripes par la beauté de ses arrangements et la voix sublime du Croz. La reprise de Joni Mitchell qui donne son titre à l'album est chantée avec Sarah Jarosz. Tout en restant proche de l'originale cette version dépouillée apporte une nouvelle émotion. Les derniers mots du titre "I Won't Stay For Long", écrit par James Raymond, résonnent encore quand le disque s'arrête: *"Si je pouvais m'accrocher à l'odeur de ta peau/ Je pourrais vivre/ Je pourrais respirer."* ✪✪✪✪

BRIAG MARUANI

Jackson Browne

"Downhill From Everywhere"

INSIDE RECORDINGS/ ADA/ WARNER

Le précédent album de Jackson Browne s'intitulait "Standing In The Breech" ("Debout Dans La Brèche") et représentait un paysage de désolation. Celui-ci s'appelle "Downhill From Everywhere" ("La Débandade De Partout") et représente un paysage à peine plus engageant, où d'épaisses murailles d'acier surplombent des silhouettes sur une plage. Faut-il craindre, derrière cette volonté de frapper les esprits, une œuvre pontifiante sur les affres de ce monde ? La réponse est non. Jackson Browne, soixante-douze ans, a quelques références en matière de songwriting subtil, tel "Late For The Sky", sur le grand désenchantement américain des seventies. Son intelligence consiste,

plutôt qu'à donner des leçons, à écrire du point de vue des individus. Cet homme hésitant à saisir les promesses d'un amour tardif ("Minutes To Downtown"), cette femme venue du Mexique des rêves plein la tête qui apprend sa notification d'expulsion ("The Dreamer"). Les paroles sont fines, suggèrent les choses sans les dire. Extrêmement directes lorsque Browne dépeint la déliquescence de son pays ("Downhill From Everywhere", "Until Justice Is Real"). Sur le plan musical, l'auteur de "These Days" offre ses constructions les plus abouties de longue date. Mélodies douces-amères, voix enveloppante et tempo medium ou rapide ("Still Looking For Something", "My Cleveland Heart"), jolies ballades ("A Little Too Soon To Say"). Il furète du côté d'Haïti ("Love Is Love"), du Mexique ("The Dreamer"), et surtout de l'Espagne sur "A Song From Barcelona", majesteux final résolu dans des torsades de guitares — celles de Greg Leisz et Val McCallum — à faire pâlir d'envie ses vieux camarades des Eagles. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Tedeschi Trucks Band

"Layla Revisited (Live At Lockn')"

FANTASY

Femme et mari, Susan Tedeschi (chant, guitare) et Derek Trucks (guitare) de Jacksonville, Floride, mènent un groupe de rock blues marqué par les années 1970. La faute aux parents : Derek Trucks porte ce prénom parce que les siens étaient fans de Derek And The Dominos. Ces derniers, formés par Eric Clapton avec Bobby Whitlock (claviers), Carl Radle (basse), Jim Gordon (batterie) et, en séance, Duane Allman (slide), ne laissent qu'un album en studio, "Layla And Other Assorted Love Songs", publié le 9 novembre 1970… jour où naissait Susan Tedeschi ! En 2015, Tedeschi Trucks Band surprend le public du Lockn' Festival d'Arington, Virginie, en interprétant le répertoire de Mad Dogs & Englishmen. Le 24 août 2019, sur cette même scène, il récidive en se consacrant à "Layla". Derek Trucks a joué avec les Allman Brothers et avec Eric Clapton. Ce choix ne doit décidément rien au hasard. Trey Anastasio (Phish) et Doyle Bramhall II (qu'on a vu avec Clapton) complètent la formation. Quatre guitares, deux batteries, cuivres, percussions, TTB ne prend pas le défi à la légère ! Même si les voix font bien l'affaire, c'est une orgie de guitares avec des pièces longues, "Keep On Growing" (12'02),

"Anyday" (13'16), "Why Does Love Got To Be So Sad" (08'28), etc. Sans connaître le succès à sa sortie, la chanson "Layla" (qui aurait été inspiré par "As Years Go Passing By" d'Albert King) a atteint le statut de classique, y compris sa partie de piano, ici reproduite. Souvent fidèle au modèle, l'interprétation peut aussi s'en éloigner ("Tell The Truth"). Unique titre écarté du concert, "Thorn Tree In The Garden" par Susan Tedeschi et Derek Trucks seuls en studio, clôt un vibrant hommage. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Marc Ribot's Ceramic Dog

"Hope"

SACRED BONES/ MODULOR

La hantise du critique : le musicien inclassable ! Que faire de Marc Ribot ? Dans quel tiroir le ranger ? On l'a connu accompagnateur de luxe avec Tom Waits, Elvis Costello et des dizaines d'autres. Le gars peut tout jouer, mais possède un style propre — façon de parler — totalement iconoclaste, fait de brisures et de dissonances. Pas étonnant, puisqu'il a émergé à la fin des seventies, en pleine no wave new-yorkaise, avec John Lurie et ses fabuleux Lounge Lizards. Le temps a passé mais le guitariste est toujours aussi furieux et aventureux. Ceramic Dog est un groupe, un vrai, un power trio comme on disait quand le rock était roi. Ribot y est épaulé par Shahzad Ismaily — bassiste et ingénieur du son —

et Ches Smith, fantastique batteur. Leur musique, évidemment indéfinissable, part dans tous les sens, expérimentale mais pas tant que ça, leurs textes sont politiques mais toujours pleins d'humour, à l'image du titre de leur premier album de 2008, "Party Intellectuals", qui s'ouvrait sur une cover apocalyptique du "Break On Through" des Doors. Celui-ci est déjà leur quatrième, enregistré ensemble mais sans se voir, pandémie oblige. Ils savent tout faire et ils le prouvent une fois de plus, du superbe blues lent déchiré de wah-wah "B-Flat Ontology" — dont le refrain, grande fierté de Ribot, cite les philosophes Zizek (Slavoj) et Latour (Bruno) — à l'excellent instrumental "The Long Goodbye", presque hendrixien. Il y a aussi un faux morceau lounge à la sublime guitare jazzy, un autre accompagné de saxo free à la Lounge Lizards, un reggae déjanté et une cover méconnaissable du "Wear Your Love Like Heaven" de Donovan ! Un album indescriptible — il faut l'entendre pour le croire — mais absolument roboratif. ✪✪✪

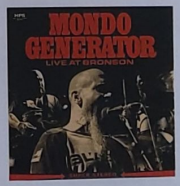
STAN CUESTA

Mondo Generator

"Live At Bronson"

HEAVY PSYCH SOUNDS

Du rock, en veux-tu en voilà. Actualité chargée pour Nick Oliveri, qui sort en plus de ce live énervé et urgent, du matériel solo sur des compilations et singles divers et variés. Héros maudit des temps modernes, Nick Oliveri est devenu une icône du hardcore. Torse poil, chauve et barbichu, biceps couverts de tatouages, il n'a pas encore de figurine à son effigie, mais ça ne saurait tarder. En attendant, il sait surtout hurler et jouer de la basse comme un diablotin sorti de sa boîte, utilisant la quatre-cordes comme elle doit l'être dans un trio aussi jouissif que Mondo Generator. Oliveri passe ici en revue les temps forts de son parcours desert punk. Enregistré en février 2020 au club Bronson, en Italie, soit l'un des derniers concerts avant que le monde ne mette la clé sous la porte, il revisite avec Mike Pygmie à la guitare et Michael Amster à la batterie quelques morceaux de Kyuss, Queens Of The Stone Age, des Dwarves, mais aussi, en solo, de "Cocaine Rodeo" à "Fuck It". Rien de tel pour se dépoussiérer les oreilles au soleil que de s'envoyer "Fuck Yeah I'm Free", puis "Dead Silence", chanson inédite enregistrée en 2010, qui justifie à elle seule l'achat du disque avec son riff qui explose tout variant sur son passage. Pas de ballade là-dedans,



et tant mieux si le monde n'est pas d'accord : ces dix-huit tires brutaux, entre Motörhead et Cro-Mags, ne sont pas pour les mauviettes. Le minimum que l'on attend d'un concert de punk rock, délibérément éreintant sur la longueur, et qui fait partie du charme revigorant de la petite entreprise de Nick Oliveri. Merci pour la dose. Patron, la même chose. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Rodney Crowell

"Triage"

THIRTY TIGERS

Avec Rodney Crowell, c'est toujours la même chanson, du moins quand il s'agit d'essayer de le présenter. On commence invariablement par citer Townes (Van Zandt) et Guy (Clark), ses mentors disparus, on glisse au passage quelques mots sur la scène "outlaw" du début des années soixante-dix qu'il fréquenta, on poursuit avec Rosanne (Cash), qu'il épousa — ce qui fit de lui le gendre d'un certain Johnny — et on termine avec les cheveux de renard blanc d'Emmylou (Harris) qu'il accompagna (et qui l'accompagna) longtemps. Ce pedigree-là, brillant comme des santiags cirées, relève d'un prestige country difficile à égaler. Et puis, il y a vingt ans, Crowell fait sa crise de la cinquantaine, s'achète

un costard gris et se réinvente. Les chansons se font plus personnelles, souvent autobiographiques. Surtout, elles semblent s'échapper du microcosme country pour se laisser contaminer par le présent, le réel, la (pop) culture ambiante et l'époque qui les entoure. Crowell devient alors un conteur du vingt-et-unième siècle, un miroir, un prêcheur, et sa musique y puise une énergie nouvelle, portée par l'affirmation de la légitimité de sa prise de parole. Il y a du Tom Petty là-dedans, et dans le son qui va avec, le scalpel des guitares, la rythmique au carré, les martèlements de pianos graves, les accroches mélodiques comme s'il en pleuvait, et cette façon de taper du poing sur la table parce qu'on ne va quand même pas s'excuser d'être là pour se faire entendre. "Triage" est le point culminant de cette approche, un disque presque forcené dans sa rage contemporaine, tranchant radicalement avec les songwriters qui, en prenant de l'âge, ont tendance à se recroqueviller sur leur univers et à ruminer dans leur coin. ✪✪✪✪

LÉONARD HADDAD

Descendents

"9th & Walnut"

EPITAPH RECORDS

Après les albums réenregistrés et ceux jamais sortis pour différentes raisons, le groupe punk américain Descendents — considéré par certains comme les inventeurs du hardcore mélodique, propose un concept totalement nouveau : l'album constitué uniquement de titres inédits datant des tout débuts du groupe entre 1977 et 1980. Autant le dire tout de suite, le contenu n'a absolument rien à voir avec les albums qui ont lancé les Californiens, même si de grosses similitudes apparaissent. Si les titres sont aussi courts que sur l'album "Milo Goes To College", ils sonnent comme du garage rock à la sauce Ramones. Pour comprendre la genèse de ce disque qui n'aurait jamais dû voir le jour, il faut revenir en 2002, quand le bassiste Tony Lombardo et le batteur Bill Stevenson contactent l'ancien guitariste et cofondateur du groupe Frank Navetta pour lui demander d'enregistrer pour la première fois le répertoire original. En tout, dix-sept titres et la reprise "Glad All Over" de Dave Clark Five. Une fois les instrumentaux en boîte, rien ne se passe, et Navetta meurt en 2008 après un coma diabétique. On pourrait penser l'histoire terminée quand la pandémie de Covid-19 donne l'idée au batteur d'envoyer les bandes

au chanteur Milo Aukerman. Courant 2020, le disque est définitivement achevé. A l'intérieur, c'est une belle succession de pépites emplies d'énergie communicative. A l'écoute de titres comme "Nightage", "It's A Hectic World", "Crepe Suzette", "Like The Way I Know" ou "Ride The Wild", Descendents reconnaît enfin officiellement toutes ces chansons abandonnées, car jugées trop immatures au moment de l'enregistrement du " 'Fat' EP" en 1981. C'est cool de redevenir jeune. ✪✪✪

GEANT VERT

Disques français

Dominic Sonic

"Acoustic"

IDO PRODUCTIONS/ PIAS

Dominic Sonic a sorti six albums sous son nom entre 1987 et 2015. Peu de temps avant son décès en 2020, il proposait sur scène un set acoustique revisitant des morceaux piochés dans sa discographie et enregistra dans la foulée ce qui allait devenir cet album posthume, en compagnie de quelques invités. Malgré son talent à déchaîner un rock électrique sous influence Stooges/ Velvet Underground/ Rolling Stones, rien d'étonnant à ce parti pris acoustique puisqu'il déclarait à Rock&Folk en 2015 : *"J'adore tout autant jouer en acoustique qu'avoir plein d'amplis qui envoient la sauce autour de moi, et je n'ai jamais réussi à trancher entre les deux."* La comparaison avec les originaux valide l'opportunité de ces nouvelles

versions : c'était un guitariste accompli et sa voix avait acquis une assurance accrue, même s'il se révèle, comme par le passé, beaucoup plus à l'aise et efficace en anglais qu'en français. Et ce n'est pas un hasard s'il a surtout mis à contribution ses disques les plus anciens, donnant ainsi une nouvelle dimension au trépidant "La Folle De St Lunaire", avec les envolées de saxophone de Daniel Paboeuf et le duo vocal en compagnie de Sanseverino, ou le lyrique "What I'm Waiting For", avec le renfort de la guitare d'Olivier Mellano et de la basse de Mike Watt (ex-Stooges). Mais, s'il se contente d'un seul morceau pour chacun de ses deux derniers albums, vocalement plus impressionnants, ces reprises enlevées prennent toute leur ampleur grâce à l'intervention à ses côtés d'une voix féminine pertinente : Laetitia Shériff pour l'entêtant "Fuel" et Mona Soyoc (ex-Kas Product) pour le lascif "Miracles". ○○○

H.M.

Jaromil Sabor

"Mount Vision"

SAFE IN THE RAIN/ HOWLIN' BANANA

Depuis près de dix ans, Loïk Maille, alias Jaromil Sabor, trace sa route dans la scène underground française. L'artiste bordelais, venu du rock garage tendance lo-fi (on se souvient des excellents Arthur Pym & The Gordons) produit avec une régularité métronomique (tous les deux ans) des albums folk psychédéliques plus ou moins acoustiques au gré des humeurs. Mais, ô surprise, après la publication de "The Sun Inside" en janvier dernier, disque essentiellement acoustique et introspectif, Jaromil Sabor revient déjà avec un nouvel opus aussi étonnant qu'enthousiasmant. Conçu et enregistré sur près de trois ans, "Mount Vision" est sans aucun doute l'album le plus ambitieux de son auteur. Un disque de pop psychédélique à la production léchée (piano, violons, guitares inversées, synthétiseurs sont au programme) et porté par des chansons mémorables. Quelques mélodies restent durablement en tête, comme la valse mélancolique "Ruins Of Waves" ou l'énergique "Lucky Stone", magnifiées par la richesse des instrumentations. Sous le vernis de ces chansons, on sent toutefois poindre quelques influences, comme "Fountain Heart", cousine de "A Whiter Shade Of Pale" de Procol Harum,

cette "On My Mind" décidément kinksienne, ou "Wizard Of Rain" et "Red Sun" qui semblent sorties d'un album de The Coral. Des références qui témoignent du classicisme de Jaromil Sabor et de la réussite éclatante de cet album qui devrait être un de nos compagnons préférés de l'été. ○○○○

ERIC DELSART

Gaspard Augé

"Escapades"

ED BANGER/ BECAUSE MUSIC

Premier solo de la moitié moustachue de Justice, ces "Escapades" 100% instrumentales débutent avec une pochette qui donne le ton, sous influence Hipgnosis, en mode kitsch assumé avec ce diapason qui semble poursuivre Gaspard en manteau noir à travers d'improbables montagnes photoshopées. Que les Justiciers soient rassurés : cette parenthèse n'empêchera pas le duo de produire un nouvel album. Et ceux qui craignaient — ou espéraient — un Justice bis en seront pour leurs frais. Ici, on entre dans le crâne de Gaspard Augé, avec ses obsessions cinématographiques et son goût pour le grandiose un peu retors. Avec en ouverture ce "Welcome" martial au tempo musclé, on croit avoir compris d'où viennent ses influences,

entre le prog rock torturé et le hard symphonique. Sauf qu'une fois arrivé à "Pentacle", on découvre une frénésie violonisée aux mille feux, hommage appuyé à l'âge d'or du disco dancefloor, une folie à la Michel Magne, mais avec une culture club (et des moustaches). Le terme "BO de film imaginaire" est devenu un cliché, pourtant rarement disque aura autant collé à cette définition, avec des arrangements qu'on imagine sortir tantôt d'un film de Dario Argento scoré par Goblin, tantôt d'un documentaire animalier illustré par de la Library Music. Partiellement enregistrée au studio Motorbass fondé par le regretté Philippe "Zdar" Cerboneschi, cette suite en douze mouvements fonctionne aussi bien en musique papier peint qu'en écoute attentive. Comme une BO, donc, on en revient toujours à ça quand la musique instrumentale est bonne. Ici, elle se termine en "Rêverie", le repos du guerrier bercé par un doux clavecin suivi d'une nappe synthétique effrayante. *Sweet Dreams*, Gaspard. ○○○1/2

OLIVIER CACHIN

Artistes divers

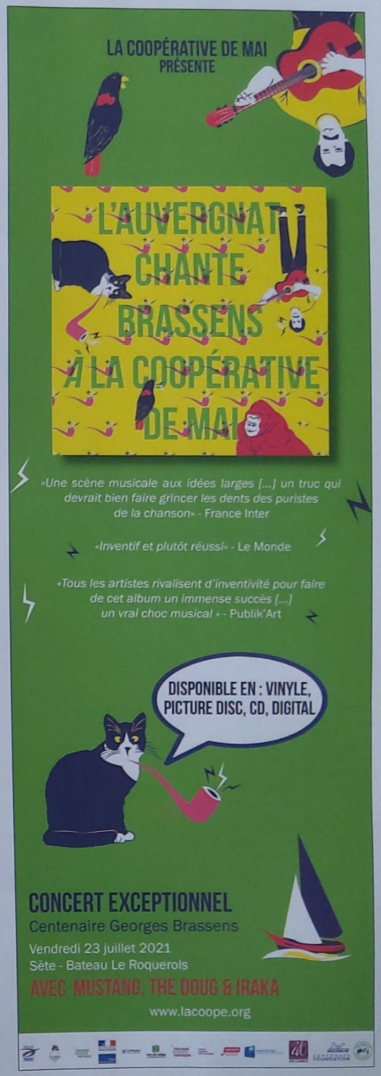
"L'Auvergnat Chante Brassens À La Coopérative De Mai"

FLOWER COAST

Pour fêter à sa manière le centenaire de Georges Brassens, la Coopérative De Mai, la salle rock de Clermont-Ferrand, a eu l'idée de proposer à divers artistes de la scène auvergnate de revisiter son œuvre. Si quelques-uns, tels le duo pop féminin Comme John (avec Albin de la Simone) ou le duo folk Pain-Noir & Balzane, jouent élégamment la carte de la fidélité mélodique et stylistique, la plupart n'hésitent pas à bousculer les chansons pour mieux se les approprier, témoignant ainsi d'une liberté qui n'aurait pas déplu à leur auteur, chez certains, c'est surtout l'intention qui est louable : le slameur Iraka déconcerte avec son traitement iconoclaste de "Hécatombe", le duo Belfour nappe "Heureux Qui Comme Ulysse" de son electro rock atmosphérique, Sourdure pare "Supplique Pour Etre Enterré Sur La Plage De Sète" des couleurs de son électro acoustique occitan, le quatuor rock Foxhole soumet "Les Copains D'Abord" à son énergie punk et à un parti pris anglophone discutable. Mais d'autres ont su façonner de véritables pépites qui rendent cette compilation indispensable : le jeune The Doug modernise "La Mauvaise Réputation" à la sauce electro en imposant avec un aplomb stupéfiant son phrasé déclamatoire très original, le groupe

féminin de Brazzaville, Les Mamans Du Congo, et le producteur hip-hop/ house Rrobin transcendent "Chanson Pour L'Auvergnat" en une superbe mélopée transculturelle, et le trio Mustang concocte avec "Le Petit Cheval" l'une de ses plus belles réussites, surfant sur un rythme chaloupé pour souligner la beauté éclatante de cette adaptation d'un poème de Paul Fort, tout en offrant un élégant final à la guitare et une démonstration vocale bouleversante. ○○○○

H.M.



The Beach Boys

"FEEL FLOWS – THE SUNFLOWER & SURF'S UP SESSIONS 1969-1971"
Universal

Après "Pet Sounds" et le projet avorté de "Smile", ça a été un peu le bazar dans la discographie des garçons plagistes. Il y a des bonnes choses sur les albums suivants, "Wild Honey", "Friends" et "20/20", mais les disques manquaient de cohérence, trop variés, trop éclatés, avec parfois du mauvais rock, tandis que Brian Wilson s'effaçait progressivement. En 1970, alors que tout le monde les croyait finis, ils ont sorti "Sunflower", album qui n'a pas fait beaucoup de bruit (ni réalisé beaucoup de ventes à sa sortie), mais qui est pourtant l'un de leurs meilleurs. Leur nouveau label, Reprise, avait refusé le disque que les garçons avaient proposé, ils sont donc retournés s'appliquer en studio. Et le résultat en fut plus que convaincant. Sans être du niveau de "Pet Sounds", "Sunflower" est un retour à ce qui a fait le succès et le charme du groupe : de la pop ambitieuse aux harmonies vocales grandioses. Sur quelle planète vivaient-ils pour faire cela en 1970, après "Let It Bleed" et "Abbey Road", alors que ce style était complètement passé de mode ? Personne ne le sait, mais les chansons sont bien là, et les fameux chœurs aussi. Bruce Johnston, membre du groupe officieux ou officiel, difficile à dire, signe de belles choses, le regretté Dennis déploie ses ailes avec les splendides "Got To Know The Woman", "Slip On Through", et "Forever" et Brian Wilson coécrit "All I Wanna Do", et surtout le grandiose "Cool Cool Water", fourrant son nez dans la production… L'ensemble est remarquable et inespéré. Un an après, le groupe est de retour avec "Surf's Up", sa pochette sombre et un contenu qui l'est aussi parfois. Dans son intégralité, "Surf's Up" est peut-être moins parfait que son prédécesseur, mais certaines chansons comptent parmi les plus belles de la carrière du groupe. Il y a "Don't Go Near The Water" (un titre prémonitoire lorsqu'on pense à la fin tragique de Dennis), le morceau qui donne son titre à l'album, écrit par Brian et son ami Van Dyke Parks, le curieux "A Day In The Life Of A Tree" et enfin, l'époustouflant " Till I Die", l'un des purs chefs-d'œuvre de Brian. Les deux albums sont sortis remasterisés sur un CD il y a quelques années ; cela devrait suffire au tout-venant. Mais les maniaques du groupe, et ils sont légion, vont se ruer lorsque sortira "Feel Flows – The Sunflower & Surf's Up Sessions 1969-1971". Un coffret gargantuesque de cinq CD réunissant pas moins de cent trente-cinq titres. Du live courant sur plusieurs périodes, une avalanche d'outtakes et les albums originaux (une version de deux CD comprenant également des inédits devrait satisfaire ceux qui ne souhaitent pas se lancer dans ce dédale impressionnant). Une chose est sûre : à l'époque, le groupe avait encore des choses à dire, et les disait bien.
NICOLAS UNGEMUTH

Sur quelle planète vivaient-ils pour faire cela en 1970 ?

Photo Brother Records, Inc - DR

Tous à genoux devant elle

Joni Mitchell

"THE REPRISE ALBUMS (1968-1971) "
Rhino/ Warner

Voici donc les quatre premiers albums de la déesse icône de nombreux fans et musiciens, extraordinairement remasterisés. Pas d'outtakes, de bonus, rien. Le contenu suffit. On y entend la Canadienne progresser à pas de géant, prendre son élan avec "Ladies Of The Canyon", puis décoller définitivement sur le classique "Blue". Lorsqu'elle est apparue en Californie, ils étaient tous à genoux devant elle, toute en dents, David Crosby, Stephen Sills, Graham Nash, Neil Young, Bob Dylan et les autres. Elle a d'ailleurs collectionné plus d'illustres amants que la femme d'un récent Président de la République. Pourquoi étaient-ils tous en transe ? Parce que Joni Mitchell a littéralement inventé sa propre musique. Avec ses open tunings inédits, sa guitare sèche et son dulcimer, ses chansons sans réelle mélodie mais virevoltant comme des papillons, tout était nouveau dans ses disques. Qu'on aime ou non sa voix aiguë et cette absence de couplets et de refrains, tout le monde se doit d'admettre que la Mitchell était une vraie styliste. Et par ailleurs, de Rickie Lee Jones à Maria McKee en passant par Paul Westerberg, son influence a traversé les décennies : aujourd'hui encore, des dizaines de chanteuses se réclament d'elle. Certains adorent cette première période, d'autres préfèrent la seconde, où elle flirte avec le jazz, notamment en recrutant le bassiste virtuose Jaco Pastorius, d'autres encore aiment tout en vrac, et certains ne supportent rien. Les fans, eux, peuvent se ruer sur ce coffret qui dépoussière sérieusement les anciennes versions (et qui, contrairement aux récentes rééditions de John Lennon et à la prochaine de "All Things Must Pass" de son collègue George Harrison, n'ont pas été remixées, ce sacrilège).

Les Fleur de Lys

"CIRCLES – THE ULTIMATE FLEUR DE LYS"
Acid Jazz (import Gibert Joseph)

Ils font partie de la légende mod. Groupe obscur aux changements de personnel incessants (pas moins de dix musiciens en quelques petites années), les Fleur (sans s) de Lys ont enregistré plusieurs titres devenus depuis des classiques pour les modernistes, comme cette reprise de "Circles" des Who, qui surpasse allègrement l'original, ou ces déflagrations que sont "Mud In Your Eye", "Hold On" ou "Gong With The Luminous Nose". Ils avaient commencé avec un guitariste extraordinaire, Phil Sawyer qui jouait — sans blague — comme Jeff Beck, puis sont devenus le groupe attitré de la grande Sharon Tandy, et ont accompagné, en Angleterre comme en Europe, des légendes de la soul américaine. Car, en bons mods, les Fleur de Lys avaient débuté en reprenant les classiques de Motown, Stax et Atlantic, avant de passer à un freakbeat dérangé, plein d'orgue (les Prisoners ont dû beaucoup les écouter), sans oublier de revenir à leurs premières amours, comme en atteste ici une reprise des Impressions. La valse des chanteurs perturbe un peu, mais l'ensemble est globalement brillant, avec des compositions du bassiste Gordon Haskell, qui allait plus tard brièvement rejoindre King Crimson *("des gens pompeux et arrogants"*, a-t-il dit), puis de se payer des années après un album platine ("Harry's Bar") en 2001 porté par un tube énorme, "How Wonderful You Are". Avant de mourir en 2020, il a déclaré que les plus belles années de sa vie étaient celles passées avec ce premier groupe qui n'a jamais connu le moindre succès ni même enregistré un album, mais qui laisse une série d'enregistrements très impressionnants.

Dusty Springfield

"THE COMPLETE ATLANTIC SINGLES 1968-1971"
Real Gone/ Atlantic (import Gibert Joseph)

Signée par Jerry Wexler aux Etats-Unis, Dusty Springfield aura sorti chez Atlantic douze singles qui sont ici réunis parfaitement remasterisés, avec leurs faces B. Il y a, évidemment, les classiques de "Dusty In Memphis" ("Son Of A Preacher Man", "Just A Little Lovin'", "Don't Forget About Me", "Breakfast In Bed", "The Windmills Of Your Mind", et le génialissime "I Don't Want To Hear It Anymore" de Randy Newman), mais également des choses moins connues, enregistrées plus tard, comme la reprise de Tony Joe White "Willie & Laura Mae Jones", "In The Land Of Make Believe", "Joe", "Never Love Again" ou "Nothing Is Forever", qui sont en réalité les derniers grands titres de la diva. Belle compilation pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'acheter les albums (sur lesquels ne figurent pas toujours certaines faces B).

Hurdy Gurdy Songs

"WORDS & MUSIC BY DONOVAN 1965-1971"
Ace (import Gibert Joseph)

Certains ont tendance à l'oublier mais Donovan, dans les sixties, a sorti quelques très grands albums et composé des chansons splendides. Il a également enseigné l'art du fingerpicking à John Lennon et Paul McCartney durant leur séjour commun en Inde, ce qui leur a permis de composer "Dear Prudence", "Julia" et "Blackbird", on ne le remerciera jamais assez pour ça. Les chansons de son époque sont ici reprises par une myriade d'interprètes. Les Herman's Hermits, Terry Reid, Marianne Faithfull, Bridget St John, les Sandpipers, Joan Baez avec Judy Collins et Mimi Farina, Gabor Szabo qui livre un instrumental jazz-psychédélique, le grand soulman Lou Rawls qui reprend "Season Of The Witch", Eartha Kitt, qui n'avait pas encore adopté sa voix de canard et qui donne une belle version de "Hurdy Gurdy Man" (moins drôle que celle des Butthole Surfers, évidemment absente de l'anthologie). Celui qui s'en tire le mieux est le génial chanteur de Manfred Mann, Paul Jones, qui s'attaque à l'un des plus beaux morceaux de l'artiste, "Celeste". Le problème reste que mélodiquement parlant, Donovan était moins doué que Ray Davies, Brian Wilson ou Paul McCartney, qui ont engendré des dizaines de reprises géniales, et par conséquent, les résultats sont moins spectaculaires ici. Et sa voix comptait beaucoup dans le charme de ses chansons. En fait, Donovan par Donovan, c'est mieux.

You Gave Me Reason To Live

"SOUTHERN AND DEEP SOUL FROM LOUISIANA"

Kent (import Gibert Joseph)

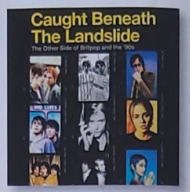
Après des décennies passées à exhumer des raretés soul, on pensait que la maison Kent aurait fait le tour du sujet et se retrouverait contrainte de sortir des fonds de tiroirs médiocres. Ce n'est pas le cas, et on se demande bien comment c'est possible. Ainsi cette grandiose découverte du mois : de la soul totalement inconnue enregistrée au pays de la musique cajun blanche et du zydeco noir. La soul n'avait pas exactement la cote en Louisiane, mais une poignée de petits labels ont su capter la grandeur de chanteurs inconnus (Terrie & Joy La Roy, Bobby Charles, Big Daddy Green... inutile de citer les autres, personne n'en a jamais entendu parler) qui, réunis ici, lâchent une deep soul qui compte parmi les plus belles, le tout avec des moyens très restreints. Un choc.

Noel Gallagher's High Flying Birds

"BACK THE WAY WE CAME VOL. 1"

Sour Mash Records

Comme il l'a dit dans ces pages le mois dernier, lorsqu'il a mis fin à Oasis, Noel Gallagher a voulu s'émanciper, comme son ami Paul Weller au moment où il a sabordé les Jam. Riche à millions, Gallagher a donc décidé de se libérer, de sortir d'un moule, d'un carcan : celui de ces hymnes pour stades et des chansons à boire dans les pubs, tous ces tubes mélodiquement très simples — loin de la complexité de ceux des Beatles, des Jam ou des Smiths dont il s'est tant réclamé, loin aussi de la violence rageuse des Sex Pistols qu'il adore —, mais accrocheuses et efficaces. En solo, Noel s'est donc extrait du classic rock pour avancer dans des territoires plus aventureux, plus expérimentaux, avec de nouveaux instruments (dont des cuivres) et une production parfois plus psychédélique, parfois plus mainstream. C'est courageux mais, à la différence de Weller qui a quitté les Jam à leur zénith, Oasis était artistiquement mort lorsqu'il a décidé d'y mettre un terme. Et on ne peut pas dire que sa carrière en solo ait donné les mêmes chefs-d'œuvre que les premiers Style Council. Il chante mieux qu'avant, sa voix est d'ailleurs baignée dans un gros écho, mais ne peut égaler son frère de ce côté-là. Paradoxalement, Liam, par-ci, par-là, a fait mieux avec ou sans Beady Eye. Et puis, certains se demandent si, dans le fond, ce que les frères Gallagher auraient fait de mieux, ce ne serait pas leurs interviews (voir le dernier numéro, hilarant, de "Collection Rock&Folk")...



Caught Beneath The Landslide

"THE OTHER SIDE OF BRITPOP AND THE '90S"

Edel (import Gibert Joseph)

A propos, que retiendra-t-on de la Britpop ? Pas grand-chose. Dans le désordre, Blur, Oasis, Elastica, Pulp, The Divine Comedy, éventuellement Ocean Colour Scene et le premier Cast. Ceux qui ont conçu cette compilation estiment qu'il y a plus à proposer, et son titre est d'ailleurs assez ambigu. Le problème de ce genre de coffret est que, pour des raisons contractuelles, on n'y trouve pas forcément les groupes les plus importants, et lorsqu'on les trouve, ce sont pour des morceaux mineurs ou des versions alternatives. Pourquoi pas, puisqu'on connaît déjà les tubes ? Mais sur ces quatre CD sont aussi réunis des gens, bons ou mauvais, qui n'ont strictement rien à voir avec la Britpop : Electrafixion de Will Sergeant et Ian McCulloch (Echo & The Bunnymen), The Fall, New Order, Primal Scream, Saint Etienne, les Manic Street Preachers, Ash, Electronic, James, These Animal Men, S*M*A*S*H, The Auteurs, Duffy, les Super Furry Animals, Ride, les Inspiral Carpets, Radiohead, les Longpigs (avec Richard Hawley) ou les Boo Radleys. Quant à ceux qui s'intéressent spécifiquement au genre, ils auront droit aux deuxièmes, troisièmes et quatrièmes couteaux. Sérieusement, quelqu'un a-t-il envie de réécouter Marion, Dodgy, Echobelly, Northern Uproar, Shed Seven, Gene, Menswear ou Kula Shaker ? Par sa diversité désarmante, "Caught Beneath The Landslide" s'apparente plus à un panorama de la scène anglaise des années 1990 qu'à un coffret définitif du genre Britpop. D'ailleurs, y avait-il assez de matière ? ❑

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Un classique seventies instantané, à la croisée de John Cale et Brian Eno

Anthony Moore

"OUT"

Virgin

IL A TRAVAILLÉ AVEC LENNON. Il a écrit les paroles de plusieurs chansons pour Pink Floyd. Il a embauché Andy Summers juste avant que le guitariste ne rallie Police. Il a côtoyé Mike Oldfield, Jools Holland, produit Kevin Ayers. Il a été repris par Mazzy Star, Pale Saints, Bongwater et The Fall. Il a livré des textes à Paul Young et au chanteur des Undertones. Et donc, aussi, à Lennon (précision : Julian). Malgré toutes ces collaborations, Anthony Moore n'a jamais accédé à la moindre reconnaissance mainstream. Logique : il reste surtout connu comme compositeur, clavier et guitariste de Slapp Happy — un groupe affilié à Faust et Henry Cow : du compliqué, de l'expérimental, pas populaire. Par rapport à une formation comme Abba ? Le contraire. Moore se voit donc étiqueté dans ce même registre : musicien compliqué, expérimental. Son collègue de Slapp Happy, Peter Blegvad, le claironnait : *"Nous étions trop snobs pour faire de la pop. Ce que voulait Anthony, c'était créer une musique classique moderne."* Moore fait-il partie de ces musiciens seventies citant Archie Shepp et Pierre Boulez à tout bout de champ, enregistrant des œuvres alambiquées, complexes, aux velléités symphoniques, fusion, jazz, progressives, un pédant incapable de pondre une bonne mélodie ? Pas du tout.

L'Anglais a vingt-deux ans quand il décide en 1970 de s'installer en Allemagne. Il a déjà composé quelques musiques de films expérimentaux, il aurait pu se tirer à New York rejoindre Steve Reich et Philip Glass, mais non, il préfère Hambourg, où il fraye avec toute une bande de chevelus avec qui il écoute Moondog et Terry Riley. Il enregistre pour Polydor deux albums dans cette veine (minimaliste), "Pieces From The Cloudland Ballroom" (1971) et "Secrets Of The Blue Bag" (1972), deux disques franchement pénibles conçus avec des musiciens qui, parallèlement, créent le groupe Faust. Moore rencontre alors sa future femme (Dagmar Krause), demande à son vieux copain Peter Blegvad de rappliquer, le trio formant Slapp Happy. Après trois albums, le groupe se fait vampiriser par Henry Cow, qui garde leur chanteuse. Tant mieux : Anthony Moore se relance en solo avec le single "Johnny's Dead/ Mr Rainbow". Époustouflant, étonnant. Plutôt que de faire dans le tarabiscoté, Moore choisit la limpidité. Écrire de jolies chansons qui ne payent pas de mine. Élégantes, saisissantes. Peter Jenner, l'homme qui a managé Pink Floyd et T. Rex, propose à Anthony de s'occuper de lui, le fait signer chez Virgin, produisant également l'album "Out", enregistré en 1976 au studio de Richard Branson, The Manor, plus à Abbey Road. Deux ingénieurs affiliés aux Beatles ont été recrutés (John Leckie et Phil MacDonald), Kevin Ayers tient la basse, Andy Summers et Blegvad les guitares, il y a aussi des cordes et des claviers, David Bedford participe aux arrangements : une réussite splendide et simple, un classique seventies instantané, à la croisée des "Paris 1919" (John Cale), "The Best Years Of Our Lives" (Steve Harley) et "Another Green World" (Brian Eno). Avec des chansons aussi exquises que "Lover Of Mine", "Please Go", "Stitch In Time", tout l'album prouve ce que Slapp Happy n'a jamais exhibé : Anthony Moore, comme Robert Wyatt, est un songwriter de premier ordre. En bonus, une étonnante reprise du hit de Perry Como, "Catch A Falling Star". Moore ne rejette plus la pop : il s'en sert pour inventer des formes aimables et ensorcelantes. Un concert de louanges accompagne-t-il la sortie de ce miracle ? Non : disco et punk, l'époque célèbre le jeunisme, et puisque Moore a frayé avec des babas poilus, "Out" n'est pas in — méprisé d'avance.

L'Anglais s'en va alors produire l'album "Rainbow Takeaway" de son ami Kevin Ayers, faisant preuve d'une schizophrénie légèrement effrayante, puisqu'il se retrouve dans la foulée aux manettes de deux groupes qui n'ont rien à voir : Manfred Mann's Earth Band et son rock boursouflé, et les cinglés de This Heat, héritiers anglais de Faust. Parallèlement, Moore sort un autre album solo, l'excellent "Flying Doesn't Help" (1979) — au niveau du son, on passe de John Cale à Magazine (ou Bill Nelson). Suivent "World Service" (1981), d'un bon niveau, surtout grâce au très beau "Lucia Still Alive", puis "The Only Choice" (1984), synthétique et funk, plus Talking Heads, plus inégal. Moore se consacre surtout aux autres, Dieter Meier (futur Yello), Joy Rider, The Christians, The Dream Academy et donc Pink Floyd — parolier sur "A Momentary Lapse Of Reason" et "The Division Bell". Il reforme ensuite Slapp Happy, joue avec Faust, enregistre un autre album, l'expérimental "Arithmetic In The Dark". Peut-être ne s'en est-il jamais rendu compte : c'est quand il compose des petites chansons pop, grandioses et bouleversantes, qu'il est tout sauf out. ★

Première parution : 1976

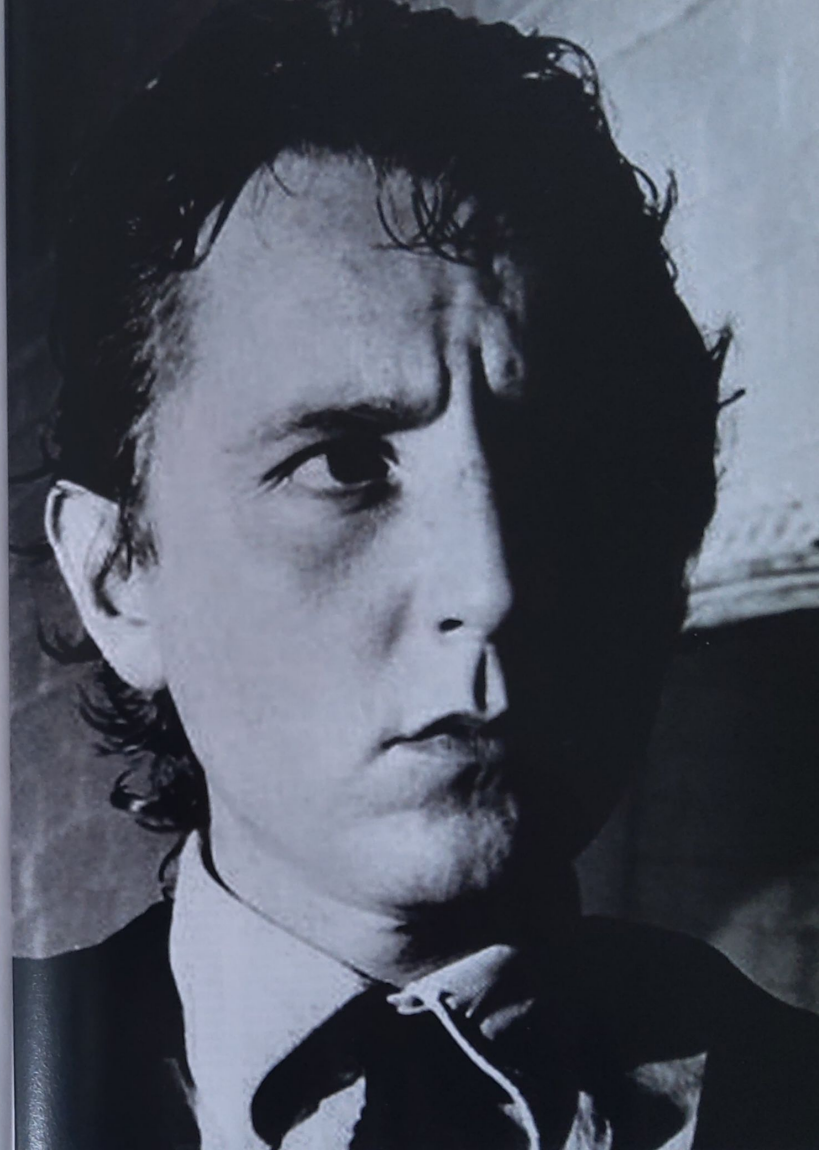


Photo archives RockRock : DR

Un disque idéal pour danser une bière à la main

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Photo Bruno Bachelouzi

Rééditions

Dr Feelgood
"Singles"
Parlophone

Quiconque n'ayant jamais posé l'oreille sur le rock'n'roll échevelé du groupe qui incarne mieux que personne ce genre musical explosif qu'est le pub rock ferait bien de se pencher sur cette compilation qui rassemble tous les singles emblématiques de Lee Brilleaux et sa clique. Vingt-quatre morceaux sur un double album vinyle pour près d'une heure et quart de musique : "Roxette", "She Does It Right", "Milk And Alcohol" sont évidemment présents (ainsi qu'une paire de trucs de la fin des années quatre-vingt un peu plus dispensables en fin de face D), pour un disque idéal pour découvrir Dr Feelgood et danser une bière à la main.

The Hot Rats
"Turn Ons"
Demon Music Group

C'était en 2008. Supergrass venait de se mettre en pause après un accident du bassiste Mickey Quinn, laissant en plan l'inachevé "Release The Drones" et les fans dans le désarroi. C'est ainsi qu'est né le projet Hot Rats, composé du chanteur/ guitariste Gaz Coombes et du batteur Danny Goffey avec lequel les compères ont rempli les salles d'Angleterre avec un répertoire uniquement empli de reprises. Un album est sorti, démontrant à la fois le talent de ces oiseaux et leur bon goût sans faille. Kinks, Cure, Pink Floyd version Barrett, Beastie Boys ou encore Gang Of Four sont au programme, dans des versions épurées, explosives et jubilatoires.

The Soundtrack Of Our Lives
"Extended Revelation"
Music On Vinyl

Le titre complet du deuxième album de The Soundtrack Of Our Lives est "Extended Revelation For The Psychic Weaklings Of The Western Civilization", ce qui donne déjà une idée du genre musical exploré par ces Suédois psychédéliques en 1998. Moins connu que les albums suivants du groupe, "Extended Revelation" demeure pourtant le sommet artistique de sa carrière avec ses envolées planantes aux confins du shoegaze ("Psychomantum X2000"), ses influences barrettiennes ("Let It Come Alive") et ses ballades acides ("Serpentine Age Queen"). L'album, pressé sur double vinyle gris, contient 18 pistes (contre 16 pour l'album original) et un tracklisting différent du CD, ce qui est toujours troublant.

The Fuzztones
"Lysergic Emanations"
Easy Action

En 1985, quand The Fuzztones ont publié leur premier album, ce fut à la fois le haut point et le chant du cygne du mouvement de revival garage du début des années quatre-vingt. Si Rudi Protrudi et sa clique revisitaient comme personne le son brut des Sonics ou de Kenny And The Kasuals, on peut toutefois se questionner en 2021 sur l'intérêt de ces reprises par rapport aux originaux. Ce qui rend les Fuzztones durables — et encore pertinents aujourd'hui — reste la qualité de leurs originaux : "She's Wicked", "Just Once" et surtout l'immense "Ward 81" font de ce disque un classique. Il revient avec sa pochette originale, et augmenté d'un deuxième disque live enregistré en 1985.

Big Boy Pete
"The Cosmic Genius Of Big Boy Pete 1965-1977"
Manor-Tone

On ne connaissait de Peter Miller, alias Big Boy Pete, que son "Baby I Got News For You", classique du freakbeat maintes fois compilé (notamment dans les "Perfumed Gardens") sorti en 1965. Cet excentrique musicien et producteur anglais officie dans l'underground depuis soixante ans. Cette compilation rassemble quelques-unes de ses productions sixties, souvent parfumées de sitar ("Paranoia", "Me"), sur une face, ainsi que des inédits des années soixante-dix sur l'autre, à la couleur plus rock'n'roll et aux textes provocateurs ("The Blowjob Song").

King Gizzard & The Lizard Wizard
"Teenage Gizzard"
Diggers Factory

En 2017, King Gizzard avait secoué le monde de la musique en offrant à quiconque le désirait la possibilité de publier son nouvel album "Polygondwanaland". Masters, visuels, tout était mis à disposition des labels intéressés, et des dizaines de versions de l'album ont vu le jour. Depuis, le groupe australien continue de proposer des "bootlegs officiels", pour la plupart des albums live, et des compilations de démos. "Teenage Gizzard" est une affaire sérieuse car il rassemble les tout premiers enregistrements du groupe conçus entre 2010 et 2011, avant son premier album. On y découvre une bande de punks versés dans le garage, avec option surf en LV1. Braillard, fun et annonciateur des belles choses à venir.

Nouveautés

Kcidy
"Les Gens Heureux"
Vietnam/ Because

On avait déjà apprécié son précédent album expérimental ("Kcidy A Dit"), mais avec "Les Gens Heureux", Pauline Le Caignec passe à la vitesse supérieure. Elle livre ici un album pop, mélancolique et aérien, traversé de fulgurances électroniques d'une élégance folle ("Les Rigolos"), quelque part entre Stereolab ("Les Gens Heureux") et Melody's Echo Chamber ("Couleurs Qui Pleuvent"). Impossible de ne pas tomber sous le charme d' "Avec Le Vent", sublime ouverture.

Juicebumps
Hello Pinky!
Time Room/ Le Cèpe

Sorti en autoproduction en 2020, le premier album des Californiens Juicebumps a droit à une édition européenne. Porté par des guitares baveuses et des synthétiseurs, le son du quatuor s'apparente à un Devo lo-fi ou à un groupe garage qui aurait troqué son Farfisa pour un Korg 770. Le post-punk du groupe est dégénéré à souhait ("Wet Leather") et flirte constamment avec le mauvais goût assumé ("Soggy Meow Meow"). On devrait entendre parler de ces gars-là dans le futur.

The Green Flamingos
"In The Witching Hour"
The Southern Oracle Records

Bonne nouvelle, un nouveau Green Flamingos ! Le groupe suisse revient avec un album dans lequel il creuse un peu plus son sillon pop et soul. Les lignes de basse claquent ("Give It A Chance", "In The Witching Hour") et les compositions restent en tête ("Will You Be My Friend ?"). Un disque superbement produit, pour un groupe qui constitue une adresse qu'on aime fréquenter.

X-Ray Pop
"Live Rockomotives Festival"
Figures Libres

En 2020, le cultissime groupe tourangeau X-Ray Pop s'est fendu d'un concert unique au milieu de la déprime pandémique afin de rendre hommage à son bassiste Patrick Gicquel, récemment décédé. Ce concert est immortalisé dans un album live sur lequel on retrouve le duo original qui officie ici dans un registre moins minimaliste et électronique qu'à ses débuts. Le post-punk du groupe flirte avec le son de la scène prog de Canterbury ("Mauve") et le dub ("Gloria Suckita"). Le concert s'achève sur une relecture magnifique de "La Machine A Rêver".

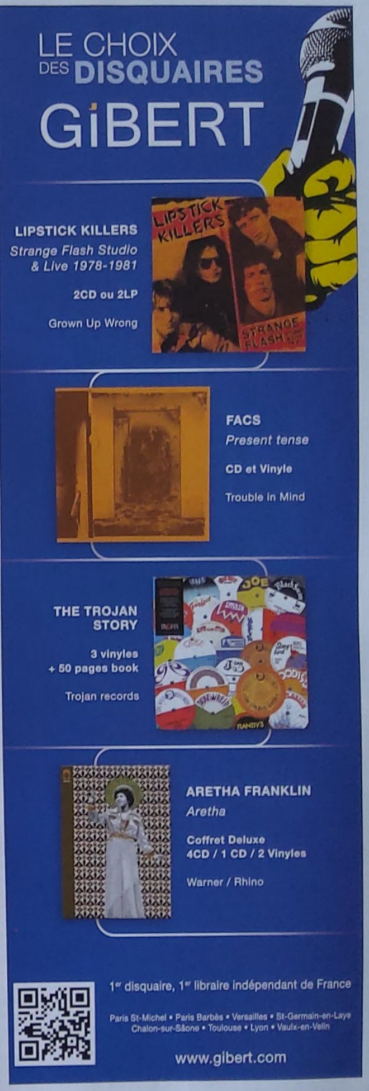
45 tours

Howlin' Jaws
"Heartbreaker"
Bellevue/ Le Cèpe

Prélude à un premier album dont la sortie est imminente, ce single des Parisiens Howlin' Jaws propose sur deux faces un programme alléchant : le boogie survitaminé de "Heartbreaker" en A, la country ensoleillée de "Goodbye" en B. On est prêt pour la suite.

Yesterday's Children
"To Be Or Not To Be"
Caméléon

Réédition magnifique d'un EP français de 1966 d'un groupe garage américain plutôt obscur. Côté son, les deux faces sont assez disparates, avec une face B très beat et une face A formidable portée par une fuzz vrombissante ("Love And Things"). Une nouvelle réussite de la part de Caméléon, vaillant label confronté à la saturation des usines de pressage par les majors, et qu'on espère voir persister ! ❑



Discographisme_46

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Mort Ou Vif"

Patrick Juvet

Première parution : 1976

Au matin des seventies, dans une France musicale qui n'exhibe que de la variété et relègue le rock aux magazines spécialisés, aux ondes nocturnes et aux scènes de fortune, la pop colore néanmoins la musique de quelques chanteurs à minettes, lassés de ce rôle imparfait. Avec "La Musica", Patrick Juvet, aux contours flous, s'impose comme un rival de Claude François, la nonchalance en plus. Essentiellement compositeur, ses paroles sont d'abord celles des habitués des yéyés, Frank Thomas, Jean-Michel Rivat, Pierre Delanoë... jusqu'à la rencontre d'un choriste auteur à ses heures, Daniel Balavoine. Ils enregistrent ensemble l'album "Chrysalide", première étape de la mue sonore de Juvet. Trop brillant pour être au service des autres, Balavoine — aussitôt repéré, aussitôt signé — débute sa carrière solo juste après. À la recherche de mots et d'un alter ego désirable et imaginatif, Patrick Juvet rencontre Jean-Michel Jarre. À ce moment, les ambitions électroniques du futur créateur d' "Oxygène" sommeillent encore, et c'est dans le rôle de parolier et arrangeur qu'il excelle pour le compte des disques Motors. Après deux albums au succès flamboyant pour Christophe, ex-yéyé en rédemption, Jarre retrouve Juvet pour qui il avait signé un an auparavant un 45-tours comme galop d'essai.

Avec lui, Juvet enregistre l'adaptation d'un tube anglo-saxon, "Magic", réécrit par Jarre, et en face B une cover d'Alice Cooper "Only Women Bleed" sur des paroles de Boris Bergman. L'horizon pop s'éclaircit. Ce gros carton de l'hiver 1975 donne des envies d'ailleurs à un Juvet fatigué des orchestrations à la française présentes dans la plupart des studios d'enregistrement. La machine à fantasmes US est en route, et Eddie Barclay accepte le voyage sans coup férir, d'autant que c'est à la mode chez les artistes français de faire son album là-bas (Véronique Samson, Eddy Mitchell, Johnny Hallyday...). L'association Juvet-Jarre se retrouve donc au Wally Heider Recording Studio de Los Angeles, avec un casting de musiciens de studio dont certains représentent la crème dans leur genre (Jim Gordon, Ray Parker Jr, Jim Horn, Wah Wah Watson...). Pour confirmer la rupture, Patrick Juvet se doit de se parer d'une pochette à la hauteur de sa transformation. C'est là qu'entre en jeu un "jeune homme chic et moderne", Philippe Morillon. Talentueux graphiste pour la pub, Morillon fréquente le Sept et la bande des Halles où se retrouvent ceux qui vont bientôt faire de Paris une nouvelle fête (Alain Pacadis, Gérard Garouste, Guy Cuevas, Christian Louboutin, Karl Lagerfeld, Serge Kruger... et bien sûr Fabrice Emaer, le créateur du Palace). Fasciné par les années 1950, Morillon s'est brillamment illustré en dessinant l'affiche, puis la pochette d'une comédie musicale nostalgique, "Gomina", composée et mise en scène par François Wertheimer, camarade d'enfance et de route de Jean-Michel Jarre. Ayant reçu carte blanche de la maison de disques, Morillon conçoit une histoire en quatre actes pour cette pochette double. Morillon livre une première scène funeste dans son style hyperréaliste, peinte en noir et blanc à l'aérographe. Des spectateurs, parmi lesquels on retrouve Morillon et Gilles Blanchard (bientôt Pierre et Gilles) au premier rang à gauche, derrière eux Paquita Paquin, Adeline André (créatrice de mode) et, à droite du chanteur, Jean-Michel Jarre, assistent à un concert (d'adieu ?) de Patrick Juvet. Lunettes noires pour nuit blanche, l'ambiance est sobre et solennelle et la décoration très années quarante. Juvet porte un perfecto en cuir noir pour indiquer clairement que le chanteur à paillettes de "Love" et du show à la Bowie à l'Olympia en 1973 est mort. Car si enterrement il y a, c'est avant tout celui d'un style, d'une certaine image. En effet, un monde s'effondre sous nos yeux comme en atteste ce trou béant dans le mur au-dessus des palmiers, déchirant le papier peint. Ce monde, c'est la variété des yéyés et des Maritie et Gilbert Carpentier qui disparaîtra brutalement, tels des dinosaures, à l'orée des années 1980. Ce premier tableau n'occupe pas la totalité de la pochette. Une large marge le soutient, en haut de laquelle un papier plié en trompe-l'œil est scotché avec le chiffre 1 écrit dessus. Effet de distanciation, nous assistons à une scène ("Toujours Du Cinéma") au pied de laquelle siègent quatre cubes aux couleurs primaires (référence au Bauhaus cher à Morillon). Les tableaux suivants, à l'intérieur et au dos de la pochette, confirment la métamorphose. Le trou s'est encore agrandi, et l'horizon qui naît derrière celui-ci s'éclaircit. Les cubes volent dans la salle et illuminent le chanteur et son public, leur donnant des teintes, puis des couleurs. Dans la scène finale, Juvet, légèrement souriant, est enfermé dans une bulle en orbite dans l'atmosphère, presque au firmament. Intuition du futur Juvet qui deviendra bientôt une star internationale du disco, ou célébration ironique de l'ego d'un chanteur qui commence à perdre pied ? On peut imaginer que ce nouveau son, incarné par les cubes, va également transformer les auditeurs à l'écoute du disque. Du moins, c'est le programme, et pour les impliquer un peu plus, les marges de la pochette, vierges en recto, vont se couvrir des paroles dans les scènes suivantes.

La pochette de Morillon atteint pleinement son objectif de casser l'image réductrice d'un Juvet aspirant à un statut plus rock, plus branché. C'est pour le chanteur une question de survie. Par ses peintures et photos, Philippe Morillon va devenir l'un des témoins privilégiés des nuits parisiennes de la période Palace et Bains Douches. Il retrouvera Patrick Juvet pour l'un de ses derniers albums, "Still Alive" au cas où nous aurions cru le chanteur mort. Mais avant que la fiction ne rejoigne la réalité, Patrick Juvet s'était déjà installé dans un purgatoire dont il n'est toujours pas ressorti. ■

Qualité France

PAR H.M.

Toges grecques et sandalettes

Certains groupes ou chanteurs indé jouent cartes sur table alors que d'autres préfèrent brouiller les pistes et se dissimuler derrière des pseudonymes. La plupart de ceux-ci sont aisément déchiffrables, ou dévoilés par le dossier de presse, mais quelques-uns demeurent hermétiques et défendent la volonté d'avancer à visage couvert : autant de nuances de pseudos que l'on retrouve parmi la majorité des huit sélectionnés du mois sur les trente-six disques parvenus à la rédaction.

Cultivant le mystère, **Huckleberry Finn Jr.** s'invente une biographie imaginaire inspirée par le roman de Mark Twain et un personnage de hobo musicien façonné par l'imaginaire américain. Son premier disque huit titres, il l'a réalisé seul avec sa guitare, son harmonica, et le concours bienvenu de quelques intervenants. Le son vintage correspond bien au parti pris roots : les chansons évoluent entre country blues et cajun, et leurs textes francophones célèbrent la liberté et les grands espaces en bénéficiant de la séduction d'une voix très particulière *("En Route Pour La Gloire", La Maison Dans L'Arbre Prod, https://facebook.com/HuckleberryFinnJunior, distribution Wiseband).*

Après un premier essai paru en 2015, le Clermontois **Alexandre Delano** (alias Alexandre Rochon) a pris goût aux expériences francophones en solo : celui qui fut autrefois chanteur et leader du groupe folk-rock The Delano Orchestra (cinq disques entre 2006 et 2013) a fait appel à ses anciens musiciens pour les arrangements de son second album. Il a également recours à l'électronique pour varier les plaisirs d'une folk-pop délicate qui, très mélodique et ouvragée, se révèle adepte de la douceur et met en valeur une voix éthérée et suave, comme surgie de la brume *("Ven Ven Ven", Bleu Nuit, www.la-centrifugeuse.fr/alexandredelano, distribution InOuïe).*

En activité depuis dix ans, **Les Agamemnonz** sont une véritable curiosité : ce quatuor originaire de Rouen évolue dans le sillage musical de groupes instrumentaux des sixties comme les Tornados ou les Ventures, et a adopté un look très mythologique à base de toges grecques et de sandalettes dans lesquelles ils gardent obstinément les pieds nus. Reconnus par les amateurs de surf music, ils ont ainsi pu se produire dans des festivals étrangers et enregistrer pour un label américain ce troisième album, dont ils ont conçu dix morceaux au charme passéiste, empruntant les deux autres à Michel Legrand et à Duke Ellington *("Amateurs", Hi-Tide Recordings, facebook.com/lesagamemnonz).*

Le projet **SomElse** est né il y a deux ans, sous l'impulsion de Frédéric Nathan (chanteur-guitariste-compositeur-arrangeur), qui se produit en duo avec un violoncelliste ou en quatuor avec une section rythmique, et c'est ce format plus étoffé qu'il a adopté pour ce premier EP cinq titres. En introduction, la ballade mélancolique "Long Way Home", portée par une voix attachante et des instrumentations soignées, donne le ton d'une plongée anglophone entre indie folk et pop délicate, qui se réclame de Neil Young et Radiohead mais parvient à trouver ses propres marques grâce son efficacité mélodique et son sens éprouvé de l'esthétisme *("Flowers For My Return", Dandelion Records, www.somelse.fr).*

Sous le pseudonyme de **Mick Strauss** officie le Franco-Américain Arthur B Gillette, guitariste et cofondateur de Moriarty. Installé en Bretagne, il s'est entouré de trois autres musiciens aussi éprouvés que lui pour enregistrer cet album anglophone conçu comme un carnet de bord, et dans lequel il laisse libre cours à ses envies les plus diverses, naviguant avec un égal bonheur entre les genres musicaux qui lui sont chers : le folk-rock qu'il pratique depuis longtemps, le post-punk lorsque le ton se durcit, et des inflexions remontant au Velvet Underground et au rock des années 1970 qui lui permettent d'affirmer ses qualités de chanteur *("Southern Wave", Air Rytmo, https://sixmedia.ca/communiques/mick-strauss, distribution Modulor).*

Avec son cinquième album depuis 2006, **Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp** (basé à Genève) poursuit le projet d'envergure de son fondateur, Vincent Bertholet : bousculer les genres et les styles musicaux pour parvenir à une sorte de transe collective. La mission est remplie haut la main avec ce nouvel essai qui mixe free jazz, rock, rythmes africains et brass band dans un vaste creuset pour accoucher d'une musique hybride très rythmique, qui est à la fois répétitive, mélodique, totalement déjantée et résolument festive *("We're OK. But We're Lost Anyway", Les Disques Bongo Joe, https://www.otpmd.ch, distribution L'Autre Distribution).*

Venu de Madagascar où il a fait ses débuts en 2014, **Kristel** s'est installé récemment au Mans, après avoir enregistré de nouveaux morceaux dans son île natale. Le trio est résolument familial : aux côtés de la chanteuse-bassiste, on retrouve son frère à la guitare et son mari à la batterie. Après un premier album sorti en 2018, cet EP six titres (anglophone et malgache) illustre parfaitement le parti pris musical : une pop-rock très mélodique et pimentée d'apports trip-hop, reggae et electro. Boosté par la voix féminine charmeuse et ensoleillée, le résultat s'illustre par sa fraîcheur et son peps contagieux et dansant *("Take It Easy", Libertalia Music, facebook.com/kristelband, distribution Wiseband).*

Le livre-disque de **Raymonde Howard & Halfbob** est centré sur la talentueuse chanteuse-guitariste stéphanoise : la tournée anglaise de Raymonde Howard en 2015 s'est terminée à l'hôpital, et son récit a inspiré le dessinateur Halfbob qui en a tiré une BD édifiante *(voir page 94).* La maison d'édition et le label y ont adjoint un best of qui, en vingt-sept titres, retrace vingt ans de carrière. La sélection constitue l'occasion idéale de découvrir cette noisy pop anglophone âpre et hypnotique basée sur un son minimaliste, des boucles, des guitares nerveuses et une voix au charme entêtant *("The Year Loop Broke", We Are Unique Records/Jarjille Editions, raymondehoward.free.fr; distribution Bigwax).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Toujours un flingue à portée de main

THE GODZ

RÉVÉRÉS PAR AXL ROSE, les Godz, bande de forbans juchés sur leurs Harley-Davidson, ravageaient tout sur leur passage. S'ils n'ont pas percer à l'échelon national, par la faute d'une poisse carabinée, ils laissent derrière eux un chef-d'œuvre de rock'n'roll teigneux qui mérite d'être redécouvert.

La tumultueuse carrière d'Eric Moore, gamin survolté de l'Ohio, commence avec Tree avant de rejoindre Mixed Water, où il croise le casque doré du guitariste Bob Hill. L'attelage devient Capital City Rockets et séduit bientôt les émissaires d'Elektra, puis place, en 1973, la pimpante "Breakfast In Bed" dans les charts locaux. Elle est issue d'un excellent album boogie glam truffé de pépites irrésistibles comme "Newcomer Blues". Hill se lie ensuite avec Glen Cataline, batteur gaillard et trapu surnommé l'*animal*, puis monte avec lui Sky King. Moore ramène sa basse mais embarque bien vite le batteur pour fonder un projet totalement hard rock avec d'autres camarades bikers : The Godz. Ses ombrageux partenaires sont désormais le guitariste aux rouflaquettes Mark Chatfield, le claviériste Michael James ainsi que Hayward Law à la *seconde* batterie.
Le destin frappe au bout de six mois : les deux derniers perdent la vie lorsque leur bolide en fibre de verre s'encastre dans un semi-remorque. Alerté, Bob Hill passe immédiatement un coup de fil à Moore pour proposer ses services. Nullement découragé, le désormais quartette ravage un à un les clubs du Midwest. Il finit par capter l'attention du président de Millenium Records, une filiale de Casablanca, lors d'une date au Colombus Agora face à une foule gavée de méthaqualone. Problème : d'autres Godz sévissent dans l'Etat de New York. Eric propose de régler le litige à l'ancienne sur un parking, mais Millenium privilégie l'arrangement pécuniaire. The Godz grave son premier opus sous la houlette de Don Brewer, illustre batteur de Grand Funk Railroad. En 1977, l'escouade ouvre pour Kiss et Cheap Trick. Elle gagne une réputation de gang impitoyable, porté sur la bamboche et les parties fines, toujours un flingue à portée de main. Une cohorte de motards fanatiques, ultra-violents et camés, la suit inlassablement.
Dès "Go Away", le premier opus des Godz impose son style : la voix rauque de Moore, deux guitaristes frétillants, une basse lourde et une batterie rigoureuse. "Baby I Love You" est épicée par un refrain étonnamment pop. Cataline pose sa voix gutturale sur le rock'n'roll de "Guaranteed" avant les sept minutes démentes de l'hymne "Gotta Keep A Runnin' ", déluge de guitares chromées entrecoupées d'une longue harangue de Moore qui culmine avec un chant "*The Godz Are Rock And Roll Machines*" scandé à l'unisson. "Under The Table" est le prétexte à un solo mélodique de Chatfield. Le disque se conclut avec l'épique "Candy's Going Bad", reprise de Golden Earring harnachée autour d'un riff musclé et qui s'achève par un maelström bruitiste. Une tournée suit la parution de l'album. Les Godz, sanglés de cuir noir, accompagnent Angel, dont les membres se produisent vêtus de satin blanc (avec des chaussettes dans leur slip). Eric fait un tour en prison après avoir tiré sur un mari jaloux qui le menaçait de son arme, préférant "*être jugé par douze personnes que porté par six*". Puis Millenium est racheté par RCA, qui dépêche le gang en studio à Woodstock pour un second opus, produit par défaut par Moore et qui deviendra "Nothing Is Sacred".
Un disque de bonne tenue malgré un son manquant de relief : Moore y excelle dans l'art du boogie façon Slade ("Gotta Muv"), Hill amène la stonienne "Festyvul Seasun" et Cataline l'excellente "Lav Kage", dont le riff anticipe celui du tube "Bang Your Head" de Quiet Riot. Les premières parties de prestige s'amoncellent grâce à un coup de pouce de son puissant label : The Outlaws, REO Speedwagon, Rainbow, Judas Priest, Iggy Pop ou Blue Oyster Cult. Malgré tout, les ventes sont décevantes. Quelques mois après la sortie de l'album, Eric subit un nouvel accident qui le laisse sur le carreau pendant presque un an : ayant gobé trois Quaaludes et quelques rasades de Jack Daniel's, il a (trop) fait monter les tours de sa nouvelle bécane. Pour ne rien arranger, Millenium saque le groupe, qui reprend la route une fois Moore remis sur pied. Hill finit par s'éclipser après que le bus de tournée s'est retrouvé dans le mauvais sens sur l'autoroute... Le trio restant persévère jusqu'en 1980 avant une première pause. Moore relance The Godz en 1983 avec l'aide de Freddie Salem (ex-Outlaws) pour usiner le correct "I'll Get You Rockin' " deux ans plus tard, avec des titres revigorants comme la chanson-titre ou "Fool For You". Mike Clink, futur producteur des Guns N' Roses, figure parmi les ingénieurs du son. Puis nos néo-démiurges embarquent avec rien moins que Metallica et Ozzy Osbourne. Mark Chatfield est de retour pour le moyen "Mongolians", malgré quelques belles saillies comme "Criminal Mind". D'autres réunions sporadiques suivront au cours des décennies suivantes, sans jamais retrouver la fougue des premières années. ❑

rock&folk

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

RC : 31199

20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur boutiquelariviere.fr

BON DE COMMANDE
à retourner avec votre règlement à : Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :
Email :
Nom : Prénom :
Adresse : CP :
Ville :
Tél. :
Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N°
Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire :
Signature et date obligatoires OE : VROFP21

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

N° ou Ecrin	Prix
N°641 - 48973 ❑	
N°642 - 48974 ❑	
N°643 - 48975 ❑	
N°644 - 54721 ❑	
N°645 - 54722 ❑	
N°646 - 57025 ❑	
N°647 - 57026 ❑	
Écrin - 31199 ❑	
Frais de port*	
Total	

*Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Les Real Kids ne sont pas punk, ils jouent du rock'n'roll et rien d'autre

Cher Erudit, j'ai acheté récemment un live des REAL KIDS sur New Rose. Pourriez-vous me dire quel est le parcours de ce groupe et s'il a enregistré d'autres disques ?
Antoine *(courriel)*

Il s'agit de l'album New Rose "All Kindsa Jerks Live" enregistré à Paris, au Bataclan, le 2 février 1983. A ma connaissance, il n'est sorti qu'en France, une des terres où les Real Kids étaient plus populaires qu'aux USA. Tout à fait représentatif de leur musique, il contient neuf compositions de John Felice et deux reprises, "She Got Everything" des Kinks et "My Way" d'Eddie Cochran, rien à voir avec "My Way" version américaine de "Comme D'Habitude" de Claude François. Le choix de "She Got Everything" n'est pas anodin, cette composition de Ray Davies, gravée en 1966, n'étant parue qu'en 1968 en face B de "Day's". Absente des albums, elle ne réapparaît que sur des compilations comme "The Kink Kronikles" (1972). John Felice est un collectionneur de disques recherchant les disques rock'n'roll, British Invasion et garage rock sixties, ses sources d'inspiration. Né le 27 décembre 1955, à Natick, une banlieue de Boston, John Felice sympathise avec un voisin un peu plus âgé, mais fan comme lui du Velvet Underground, Jonathan Richman. Les Kinks, bien entendu, les Troggs, les Rolling Stones, Pink Fairies, Stooges furent d'autres références. En 1970, Richman, guitare et chant, monte un groupe avec Felice, guitare, David Robinson, batterie, futur DMZ et Cars, et Rolfe Anderson, basse, les Modern Lovers qui donnent un premier concert en septembre 1970, en ouverture des Sidewinders d'Andy Paley, un musicien et producteur que l'on retrouvera aux côtés des Modern Lovers et des Real Kids. L'unique album éponyme, en 1972, des Sidewinders, originaires de Boston, est produit par Lenny Kaye. En 1971,

Photo archives Rock&Folk - DR

Anderson quitte les Modern Lovers remplacé par Ernie Brooks, basse. Felice le suit. Est alors recruté Jerry Harrison, claviers, futur Talking Heads. Outre le fait qu'il est encore collégien, le départ de Felice est motivé par des divergences musicales. Si Jonathan Richman est partisan d'un rock au volume sonore tendant vers un certain minimaliste, John Felice voudrait au contraire pousser les potentiomètres à fond pour jouer du rock'n'roll. Et, puis, Richman a un mode de vie plus austère, pas d'alcool, pas de drogues, tandis que Felice est, lui, à fond dans les drogues, l'alcool et les fêtes, une attitude toujours d'actualité malgré plusieurs problèmes de santé. En 1992, sur Fan Club, une sous-marque de New Rose, "Live At The Longbranch Saloon" des Modern Lovers propose seize titres, les cinq derniers à l'université de Harvard en 1971, dont une première version de "Roadrunner", avec John Felice. En 1972, John Felice forme les Kids avec Norman Bloom, batterie, Steve Davidson, guitare, et Rick Coraccio, basse, futur DMZ, Boize et Lyres. Le groupe commence à se faire connaître par ses concerts, mais en 1974, il change de visage en recrutant le guitariste et chanteur Curt Naihersey, également vendeur dans le magasin de disques où il se fournit, le bassiste Jeff Jensen et le batteur Kevin Glasheen. C'est cette formation qui enregistre des démos en novembre 1974 qui seront édités par Crypt Records en 2018 sur un album partagé avec des démos de 1977 et des titres live des Real Kids, "1974 Demos/ 1977/78 Demos/ Live". Au répertoire des Kids, quatre chansons, "Just Like Darts", "Taxi Boys", "Reggae Reggae" et "Solid Gold", seront réenregistrées pour le premier album des Real Kids. En 1975, changement de nom et de musiciens, les Real Kids avec Howard Ferguson, batterie, Allen Apo Paulino, basse, et Billy Borgioli, guitare. Habitués du Rat, le club de Boston ouvert de 1974 à 1997 où se pressaient les nouveaux groupes, les Real Kids ont deux titres, "Who Needs You" et "Better Be Good", sur la compilation "Live At The Rat" (1976). Leur premier 45 tours paraît en 1977, "All Kindsa Girls" / "Common At Noon", sur Sponge, le label français du journaliste de Rock&Folk Philippe Garnier. La version anglaise sur Red Star est sortie avec "Taxi Girl" en face B. Balayant les étiquettes et les regroupements hasardeux, John Felice est assez clair quant à la définition de sa musique, les Real Kids ne sont pas punk, ils jouent du rock'n'roll et rien d'autre. Il est suivi par l'album "The Real Kids" (1977) sur Red Star. En conflit avec son label, l'existence du groupe devient chaotique, John Felice étant même un temps roadie pour les Ramones. En 1981, il coproduit le disque qu'il enregistre avec les Taxi Boys, "Taxi Boys" sur Bomp! Il est entouré par Billy Cole, basse et guitare, Scott Parmentar, guitare rythmique, et Bobby McNabb, batterie. En 1983, sous le nom de Taxi Boys, Felice et Cole accompagnent le chanteur français Marc Minelli sur le single "Stranded In The City" produit par Willie Loco Alexander. Entre-temps, Felice a reformé les Real Kids avec Billy Cole à la guitare, Allen Paulino, basse, et le batteur Bobby Morocco Morin, "Outta Place" (1982) produit par Andy Paley. Celui-ci est un musicien et un producteur méconnu en France, mais à la carrière des plus intéressantes. Multiinstrumentiste et compositeur, Andy Paley a collaboré avec Patti Smith, Elliott Murphy, Jonathan Richman, Jerry Lee Lewis, April March, jouant, coproduisant et écrivant plusieurs chansons pour Brian Wilson de 1988 à 2006. Après "The Paley Brothers" (1978) avec son frère Jonathan, il participe à l'album éponyme des Nervous Eaters en 1980, un des grands disques de power pop. Après "Hit You Hard" (1983), en 1984, Paulino rejoint Billy Borgioli dans les Primitive Souls. Borgioli jouera ensuite avec les Varmints et Classic Ruins. John Felice met alors fin aux Real Kids, sortant, sous le nom de John Felice And The Lowdowns, "Nothing Pretty" (1987) dont cinq des dix chansons ont été enregistrées l'année précédente sous l'appellation Primevals. Depuis, Felice n'a jamais cessé de se produire sur les scènes de Boston, intégrant à l'occasion des groupes tels que les Devotions, "Make It Go Away" (1999) et "The Devotions" (2010). Parallèlement, il a reformé à plusieurs reprises les Real Kids, produisant deux nouveaux albums avec Billy Cole. Le label Norton de Miriam Lina, une des fondatrices des Cramps, a sorti plusieurs compilations d'enregistrements en public ou d'inédits. ❑

Top 5

"The Real Kids" *(1977)*
"The Real Kids" démarre très fort avec "All Kindsa Girls" qui aurait pu être un hit avec sa mélodie entêtante, son rythme ravageur et ses riffs de guitares. Le tempo s'accélère encore sur "Solid Gold (Thru And Thru)". Les versions de "Rave On" de Buddy Holly, de "Roberta", un succès de Frankie Ford et de "My Way" sont toutes des brûlots en surtension. Seul "Just Like Darts" fait baisser la température pour un beau morceau de power pop. Quant à "Raggae, Raggae", c'est une nouvelle fois un grand moment de rock'n'roll.

The Taxi Boys : "Taxi Boys" *(1981)*
Un mini-album de six titres, mais la qualité est là. Moins féroce dans son attaque que sur "The Real Kids", sur des rythmes moins frénétiques, "Taxi Boys" s'inscrit plutôt dans un registre power pop. "Everybody's Girl", "She", tout en conservant l'énergie et les riffs acérés, à l'exemple de "What's It To You" et "Happens All The Time".

"Outta Place" *(1982)*
Les Real Kids reprennent l'ouvrage là où ils l'avaient laissé en 1977, les potentiomètres à fond et les manettes bloquées sur l'accélérateur. Une nouvelle fois, en ouverture "Can't Talk To That Girl" est une grande chanson. "No Place Fast", "It's Been Real", "Every Day Is A Saturday", "Small Town" méritent aussi une citation dans un ensemble sans faille. "Problems" est un titre des Everly Brothers. Sur le pressage New Rose a été rajouté une reprise live de "I'd Rather Go To Jail", popularisée en 1967 par Mitch Ryder.

"Hit You Hard" *(1983)*
Enregistré à Bruxelles pour New Rose, "Hit You Hard" est power pop, mais ce qu'il faut retenir, c'est ce goût pour le rock'n'roll jamais démenti, "Hit You Hard", "Where I Wanna Be". La production d'Andy Paley met en valeur les chansons de Felice et les guitares sans jamais amoindrir leur impact, "Now You Know", "Right When It's Right". Une très bonne reprise de "Take It Slow" de Jimmy Reed et deux ballades complètent "Hit You Hard".

John Felice And The Lowdowns : "Nothing Pretty" *(1987)*
Avec Billy Borgioli, Martin Paul Rowland, basse, et Pete Taylor, batterie, un disque plus introspectif, John Felice se retourne sur sa vie de rocker et ses aspects les plus sombres, "I'll Never Sing That Song Again", "Ain't We Having Fun". Mais la malchance guette. "Nothing Pretty" sort le jour où le label US fait faillite. Pas de distribution aux Etats-Unis donc. Heureusement, New Rose le reprend en 1988. Le rock'n'roll est toujours bien vivant, "Nowadaze Kids".

DISCOGRAPHIE

The Real Kids : "The Real Kids" *(1977)*, "Outta Place" *(1982)*, "All Kindsa Jerks Live" *(1983)*, "Hit You Hard" *(1983)*, "Senseless – Live At Cantone's 1982" *(2001)*, "Shake... Outta Control" *(2014)*, incluant une adaptation de Jonathan Richman, "Fly Into The Mystery", "28:18:39" *(2018)*.
The Taxi Boys : "Taxi Boys" *(1981)*.
John Felice And The Lowdowns : "Nothing Pretty" *(1987)*.
Compilations : "Growing Up Wrong" *(1993)* live entre 1976 et 1978, "Better Be Good" *(1999)*, "We Don't Mind If You Dance" *(2018)* live 1977/1978, "See You On The Street Toilet (Crude 1976 Rehearsals + Live 1976/77)" *(2018)*, The Kids/ The Real Kids : "1974 Demos/ 1977/78 Demos/ Live" *(2018)*

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire N° 19 :
Sixième Son Communication contre David Gilmour et Sony Music

La loi du jingle

CES DEUX-LÀ NE SE SONT JAMAIS BIEN ENTENDUS. Les Francs et les Anglo-Saxons. La France contre la perfide Albion. À croire que ce sont toujours les Anglais qui gagnent. La nouvelle est presque fraîche. Le 15 juin dernier, David Gilmour a gagné sa bataille, en appel. Quelques jours en vacances en France ne lui auront jamais été aussi favorables.

Tout commence à Aix-en-Provence en août 2013. David Gilmour visite des amis dans le sud de la France. Lorsqu'il sort du wagon de première classe, il est happé par le jingle que les voyageurs hexagonaux connaissent désormais presque tous (94% selon un sondage) depuis mars 2005. Quatre notes : do, sol, la bémol et mi bémol. Ou comment la SNCF a conquis le cerveau plutôt que le cœur des Français. Gilmour se munit de son iPhone, il enregistre le jingle et a pour ambition, encore secrète, de l'intégrer dans un de ses titres. C'est Michaël Boumendil qui a composé cette bande-son. Peu connu du grand public, il est à travers sa société d'éditions Sixième Son Communication, un spécialiste de l'identité sonore. Depuis la création de sa boîte, l'homme a accompagné avec succès de nombreuses enseignes dans le développement de leur identité marketing. Quelques mois plus tard, alors qu'il termine un rendez-vous, Boumendil reçoit un message de son assistante. David Gilmour a cherché à le joindre. Le guitariste et chanteur de Pink Floyd. Le chauve, le charismatique, le vrai quoi ! Michaël retourne l'appel. Gilmour lui fait part de son enthousiasme. *"Ça groove étonnamment. Vous racontez une histoire en quatre secondes. Je voudrais en faire une chanson"*. Boumendil est honoré. Gilmour lui propose de coécrire le titre. La SNCF est d'accord pour permettre au guitariste star d'utiliser la mélodie à titre gracieux. Pour la SNCF, c'est une belle reconnaissance. Gilmour met dans les pattes de Boumendil son manager, Paul Loasby. Loasby fait écouter une première version d'un enregistrement composé par David Gilmour et enregistré avec ses musiciens, et intégrant un extrait de la composition musicale "Le Lien SNCF" (soit le petit jingle de gare). Ça discute entre avocats. Il faut rédiger des accords qui tiennent la route. Fin 2014, un contrat est conclu entre la société David Gilmour Music Limited (agissant pour le compte de David Gilmour), Michaël Boumendil, coauteur, et la société Sixième Son Edition, éditeur, relatif au partage des revenus, à la titularité des droits d'auteur, à la licence du droit de reproduction mécanique et aux droits moraux de *"l'œuvre comprenant un extrait de l'œuvre musicale intitulée 'Le Lien SNCF', désormais connue sous le nom 'Rattle That Lock'."* Un contrat est également signé avec la SNCF qui autorise Sixième Son Communication à collaborer avec David Gilmour. Tout roule. Boumendil est invité aux studios Astoria, la mythique péniche enregistreuse du directeur général (DG) de Pink Floyd. C'est le 23 juin 2015. Gilmour lui fait écouter la version finale de "Rattle That Lock". Cela fait un moment que l'album est tenu au secret. Il paraîtra dans moins d'un mois. Quelques semaines avant, Boumendil est invité sur le plateau de RTL. Il raconte, avec humilité, son sentiment de contentement. L'entrepreneur se bat pour créer des marques plus belles. Il explique avoir refusé plusieurs propositions, et même de gens connus, pour exploiter son œuvre. Avec Gilmour, c'est différent. Et il sera considéré comme coauteur. Aux côtés d'un monstre sacré. L'animateur fait passer (en avant-première) la bande de l'enregistrement. Le son est mauvais. C'est une prise pirate. Boumendil, fort surpris de cette trouvaille, fait la moue. L'interview s'achève, tout le monde sourit. Dans quelques jours paraîtra l'œuvre du génial guitariste.

Côté british, les visages se referment. Les Anglais s'offusquent. Ils considèrent que Sixième Son Communication a violé son obligation de confidentialité. L'argument ne tient pas, mais le Français contre-attaque. Contre toute attente, il reproche à la société David Gilmour Music Limited d'utiliser sans autorisation, au sein du phonogramme, l'enregistrement de l'œuvre "Le Lien SNCF". Gilmour ainsi que son label Sony sont assignés. Leur défense est claire : Gilmour a obtenu toutes les autorisations nécessaires afin de pouvoir incorporer le "jingle de la SNCF" dans sa chanson. Il ne peut donc y avoir l'existence d'une quelconque contrefaçon. Aussi, en formulant une demande contre lui et son label, Boumendil et sa société sont à l'origine d'une procédure abusive. Le match peut commencer. Au tribunal de Paris, dans un premier temps, on rapproche les parties afin de trouver une solution. On nomme un médiateur, les parties se sont entendues une première fois, elles peuvent rééditer l'exploit. Le contrat n'est pas clair : est-ce le sample qui a été cédé à Gilmour, ou la possibilité d'utiliser la suite de quatre notes ? Y a-t-il un trou dans la raquette rédigée par le légendaire Loasby pour le compte de Gilmour ? Les pourparlers échouent. Les parties se disputeront devant un juge qui devra trancher. Se pose à lui la question suivante : quelle œuvre fait l'objet d'une transmission des droits au titre du contrat ; les quatre notes jouées au clavier (ce qui est soutenu par Michaël Boumendil) ou le jingle tel qu'enregistré sur son téléphone portable par David Gilmour (ce qu'il affirme) ? Mai 2019. Le juge de première instance épluche le contrat. En son premier article, le contrat stipule le partage de revenus suivant, relativement à "l'œuvre qui est une composition musicale avec paroles écrites par l'auteur et le coauteur, laquelle comprend un extrait de l'œuvre musicale intitulée 'le sample'" : 87,5 % pour David Gilmour et le solde pour Michaël Boumendil. L'exploitation de la musique seule est différemment répartie : 75 % pour DG et 25 % pour Michaël Boumendil. Sur le plan du droit, le juge retient l'interprétation du clan Gilmour. David Gilmour est autorisé à intégrer le sample, c'est-à-dire l'extrait de la composition sonore de la composition musicale "Le Lien SNCF", en d'autres termes, ce que le voyageur en train entend lorsque, béat, il contemple le panneau d'affichage et confond sans équivoque les départs et les arrivées. Aussi, le juge insiste sur le fait que l'article 4 du contrat précise que Michaël Boumendil a entendu et approuvé la composition. La commune intention des parties était de permettre à Gilmour d'utiliser le jingle. Plus tard, lorsque David Gilmour a fait écouter à Michaël Boumendil l'enregistrement querellé sur les bords de la Tamise, celui-ci n'a fait état d'aucune difficulté. Il aurait même sanctifié son accord par un maudit texto. Plus tard encore, à la radio, il a sans aucun doute reconnu que l'album avait *"une qualité sonore absolument exceptionnelle"*. Le tribunal considère que l'enthousiasme, littéralement inspiration divine ou extraordinaire, est incompatible avec la dénonciation d'un contrat. Maudits médias où chaque mot devient une pièce à conviction… contre soi. Les Américains ont raison, il faut parfois savoir garder le silence. Mais l'absence de condamnation ne suffit pas à l'Anglais. Il veut plus : que l'on reconnaisse que l'action en justice n'avait pas lieu d'être. Le tribunal ne va pas aussi loin. L'action en justice est un droit et Michaël Boumendil n'a pas agi avec mauvaise foi. De plus, il n'a pas instrumentalisé cette "dispute" dans les médias, s'étant fait discret.

Deux ans plus tard, les juges de la cour d'appel félicitent ceux de première instance. Boumendil est débouté de son action. Gilmour est libre d'utiliser le jingle de la SNCF dans sa chanson. Une crise d'inspiration qui lui aura coûté une procédure judiciaire. Avec la satisfaction de se voir payer ses frais d'avocats par la partie adverse, enfin une partie. Car on le sait depuis le 1er mars 1973, Gilmour ne rigole pas avec l'argent. Boumendil aurait-il pris au mot son idole : *"Money, it's a gas, grab that cash with both hands and make a stash"* ? La question reste ouverte. ❑

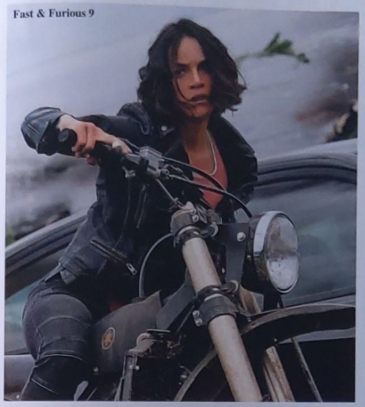
"Tour du monde de la détention"

Désigné Coupable

DE KEVIN MACDONALD

Il existe plusieurs sous-catégories du film de prison : le film de prison dans les îles ("Papillon", "L'Evadé De L'Ile Du Diable"), le film de prison stallonesque ("Evasion", "Haute Sécurité") ou vandamnnesque ("In Hell", "Coups Pour Coups"), le film de prison dans l'espace ("Fortress", "Lock Out"), le film de prison horrifico-gore ("Story Of Ricky", "Beyond Reanimator") et, nettement plus terre à terre, le film de prison de Guantanamo, le tristement célèbre centre de détention, ouvert à la va-vite sur une base navale américaine de Cuba après les attentats de septembre 2001. Le cinéma anti-Bush ne pouvait donc pas zapper l'horreur (voir "The Road To Guantanamo", 2006), docudrama de Michael Winterbottom sur la descente aux enfers de quatre Anglo-Pakistanais enfermés durant deux ans et demi dans ce lieu sans espoir. Ou "The Guard" (2015) de Peter Sattler sur le parcours horrifié d'une jeune femme soldat (Kristen Stewart) affectée dans cette zone de non-droit. Et aujourd'hui l'étouffant "Désigné Coupable". Derrière la caméra, un certain Kevin Macdonald, dont l'extrême éclectisme reste totalement fascinant, le réalisateur écossais ayant aligné des films très différents depuis une vingtaine d'années. Comme l'ascension d'une montagne dangereuse ("La Mort Suspendue"), un semi-biopic du dictateur ougandais Idi Amin Dada ("Le Dernier Roi D'Ecosse"), un péplum de guerre ("L'Aigle De La Neuvième Légion"), un thriller politique ("Jeux De Pouvoir") et un drame maritime avec un sous-marin en rade au fond de la mer Noire ("Black Sea"). Mais Kevin Macdonald est surtout réputé pour ses documentaires, dont deux consacrés à des icônes musicales : "Marley" (Bob, donc) et "Whitney" (Houston, donc). Ce même aspect "docu" qu'il maîtrise à la perfection, fait toute la force de "Désigné Coupable". Une immersion quasi réaliste dans ce camp ultra-décadent, et qui est inspirée d'une histoire authentique : celle de Mohamedou Ould Slahi, un Mauritanien lambda qui a passé quinze ans de sa vie pour rien (car totalement innocent) à Guantanamo. Juste parce qu'il est musulman. Donc forcément soupçonné d'avoir participé aux attentats. Un drame carcéral d'une extrême sensitivité, et que Macdonald filme sans concession et le plus crûment possible. Et qui prend pour base, à la virgule (et au barreau de prison) près, "Les Carnets De Guantanamo" (publiés en France chez Michel Lafon), journal de bord écrit par Ould Slahi qui raconte en détail son quotidien durant le temps de sa longue et infâme résilience. Avec séances d'interrogatoires sans fin, isolation en boucle, torture physique et psychologique, menaces de mort et, enfin, vague espoir de libération avec l'arrivée d'une avocate militante des droits de l'homme (Jodie Foster, comme toujours la classe incarnée) outrée par les conditions de détention de son client. "Désigné Coupable" est d'autant plus anxiogène qu'il est porté par un grand acteur français, Tahar Rahim découvert et césarisé il y a onze ans pour son rôle de taulard dans "Un Prophète" de Jacques Audiard. Tahar Rahim qui, ici, est visiblement sous influence Actors Studio. Du genre à ne pas jouer le personnage car il est le personnage. Le comédien s'est donc préparé pour le rôle à la façon d'un kamikaze. En portant de vraies menottes durant de longues semaines, en s'empêchant de dormir pour ressentir les effets extrêmes de l'épuisement, en restant confiné seul des journées entières dans une petite cellule de quelques mètres carrés et en suivant un régime draconien pour perdre presque autant de kilos que De Niro (une de ses idoles) n'en avait gagnés pour "Raging Bull" de Martin Scorsese. Un film choc, résumé par Mohamedou Ould Slahi en une phrase bien synthétisée : *"Un interminable tour du monde de la détention et des interrogatoires."* Dont chaque seconde est ressentie à travers l'écran par le spectateur *(actuellement en salles)*. ❑

L'acteur le plus gênant du vingt-et-unième siècle


Fast & Furious 9

Spirale : L'Héritage De Saw

Ice Road

Fast & Furious 9

Le premier "Fast & Furious" (vingt ans déjà) était un remake boosté et coloré d'une petite série B en noir blanc produite par Roger Corman dans les années 1950. Depuis, "Fast & Furious" est devenu la franchise la plus destroy et la plus rentable de ces deux dernières décennies. Avec des budgets avoisinant les deux cents millions de dollars pièce. Ce nouvel opus ne déroge donc pas à sa charte de *destruction à tout va*. Vin Diesel, l'acteur musculeux le plus gênant du vingt-et-unième siècle (dans son jeu comme dans ses attitudes), reprend le volant pour la huitième fois (puisqu'il n'était pas dans l'opus 2) pour se confronter cette fois à un frangin désavoué joué, lui, par le comédien-catcheur John Cena. Comme d'habitude, le film aligne des cascades surréalistes de bagnoles customisées. Du genre : foncer avec le moteur en feu sur un pont suspendu qui se décroche jusqu'à rouler dans l'espace autour de la Terre. Du cartoon live en quelque sorte. Ce qui est amusant avec cette saga, c'est que personne n'est dupe sur son côté nanardesque. Ni les producteurs, ni les acteurs, ni même les spectateurs. On est là pour voir de la tôle froissée en boucle, point barre. Et ça marche. Du moins suivant son degré d'acceptation de cette entreprise de démolition ambiante. Car on en sort quand même lessivé. Comme si on s'était fait rouler dessus par soixante-quinze voitures et trente-sept camions pendant deux heures et vingt-trois minutes *(actuellement en salles)*.

Spirale : L'Héritage De Saw

En 2005, le premier "Saw" avait provoqué un "petit" électrochoc en lançant la mode du *torture porn*. Soit des films d'horreur basés sur l'arrachage et/ ou le découpage de peau humaine. Suite à son succès, "Saw" est devenu une franchise rentable avec sept suites étalées jusqu'en 2017. Quatre ans après un déjà dispensable "Jigsaw", censé clôturer la saga, voilà qu'Hollywood remet quelques pièges sanglants sur la table avec ce reboot ni fait ni à faire. Déjà à cause d'un scénario lambda mille fois rabâché : un flic enquête — presque façon Inspecteur Derrick, c'est dire le rythme — sur une série de meurtres abominables. Ensuite, par l'incapacité notoire de son non-réalisateur Darren Lynn Bousman, qui semble shooter ses plans à l'aveugle. Et enfin, cerise fiétrie sur le gâteau à date de péremption dépassée, un acteur principal particulièrement agaçant. Le (soi-disant) comique Chris Rock, connu aux Etats-Unis pour son humour façon sous-Eddie Murphy. Reste tout de même (puisque telle est la charte des "Saw") quelques moments gore crades mais qui, eux aussi, sont moins innovants et funs côté grand-guignolesque que dans les autres films de la série *(en salles le 21 juillet)*.

Ice Road

Contrairement à d'ex-stars du cinéma d'action des années 1980/ 1990 désormais condamnées à tourner des séries Z sortant directement en VOD (comme Nicolas Cage, Bruce Willis, et maintenant Mel Gibson), Liam Neeson reste suffisamment bankable pour encore avoir droit aux salles. A bientôt soixante-dix ans, l'acteur britannique continue donc de bander discrètement ses muscles pour son film d'action annuel. Mais à la différence des derniers un peu trop lambda ("Le Vétéran", "The Good Criminal"), "Ice Road" a le mérite d'un décor hallucinant : l'océan gelé du grand nord canadien. Neeson, monte une équipe de choc pour traverser en camion cette route de glace instable afin d'aller sauver une trentaine de mineurs coincés sous la roche. Réalisé de manière un peu trop fonctionnelle par Jonathan Hensleigh (scénariste de l'excellent "Die Hard 3"), "Ice Road" avec en atouts deux ou trois séquences d'action impressionnantes où le camion patine et s'enfonce dans les glaces comme naguère Charles Vanel et Yves Montand enfonçaient le leur dans la boue dans "Le Salaire De La Peur" d'Henri-Georges Clouzot *(en salles le 4 août)*. ❑

Festival Musical Ecran

Pour sa septième année, le Festival International du documentaire musical de Bordeaux propose... eh bien... des documentaires musicaux (logique) ! Au hasard de la programmation : "In A Silent Way" (un fan de Talk Talk, en l'occurrence le réalisateur, part à la recherche de Mark Hollis, leader du groupe), "Soul Kids" (une école gratuite de Memphis, la Stax Music Academy, où des adolescents apprennent à créer leur propre soul), "Talking Like Her" (biographie de Connie Converse, auteuse-compositrice-interprète folk des années 1950, mystérieusement disparue dans les années 1970), "Don't Go Gentle: A Film About Idles" (virée immersive avec les cinq cinglés de Idles) ou encore — en ouverture du festival — "Laurent Garnier: Off The Record" (divers témoignages d'amis sur le DJ frenchie de musique électronique). Pour plus de renseignements (programmation complète, tarifs, horaires... et météo ?) : www.bordeauxrock.com/festival-musical-ecran *(du 5 au 12 septembre à Bordeaux)*.

Longue épopée sur le deuil, la folie, les traumas

Stephen King et le cinéma… Une grande histoire d'amour qui débute en 1976, quand Brian De Palma adapte "Carrie", son premier roman publié deux ans auparavant. Depuis ce coup de maître, chaque roman ou nouvelle de King devient systématiquement un film. Certains étant plus que réussis ("Dead Zone" ou "Shining" que King a toujours curieusement désavoué, "Simetierre", "Les Evadés"), tandis que d'autres frisent la série B d'horreur lambda ou le nanar gênant ("La Nuit Déchirée", "Running Man", "The Mangler"). Y compris le consternant "Maximum Overdrive", seul essai du roi King derrière la caméra. L'univers king-esque a également été adapté en courts-métrages. Notamment à travers des films à sketches comme "Les Contes De La Nuit Noire", "Cat's Eye" ou "Darkside". Et aussi en séries. Une petite vingtaine au total, dont "Le Fléau", "The Mist" et "La Tempête Du Siècle". Et en 2021, "Histoire De Lisey", roman écrit en 2006. Bien que lui-même féru de cinéma horrifique (il classe "Le Projet Blair Witch", "Alien", "Evil Dead", "Zombie" — et même "Carrie" — dans la liste de ses cinquante-neuf films d'effroi préférés), Stephen King ne dénigre pas pour autant les petites lucarnes. Surtout ces dernières années avec la montée exponentielle de séries de qualité sur les chaînes de streaming. Comme le reconnaissent aujourd'hui la plupart des cinéastes, une bonne histoire étalée sur plusieurs épisodes permet de développer plus finement ambiance, métaphore et psychologie humaine. Comme "Histoire De Lisey" qui méritait effectivement une attention plus que concentrée sur l'âme en détresse de son personnage principal. Apple, qui a acheté les droits du roman, a eu l'idée de réunir trois grands noms aux côtés de Stephen King, qui adapte ici son propre ouvrage. On retrouve JJ Abrams à la production (cinéaste cinéphile fan des années 1980, qui a participé aux reboots des franchises "Star Trek" et "Star Wars"), Julianne Moore (peut-être une des meilleures actrices du cinéma contemporain) dans le rôle de Lisey et, plus surprenant, le cinéaste chilien Pablo Larrain, réputé pour ses biopics nostalgiques sur Jackie Kennedy et Pablo Neruda. Culotté donc de confier une série fantastique à un réalisateur qui n'a jamais fricoté, même de loin, avec le genre. Mais ce qui est aussi une bonne idée pour limiter les scènes d'horreur facile et installer une mélancolie ambiante propre à son cinéma. Mélancolie ressentie à chaque épisode par le personnage de Lisey qui, devenue veuve après l'assassinat de son époux auteur de best-sellers fantastiques, voit son quotidien gangrené par un univers parallèle. Un étrange Styx situé en bord d'une mer rougeâtre où errent en état cataleptique d'autres personnages de la série. Un concept mortifère prétexte à une longue épopée sur le deuil, la folie, les traumas enfantins et la création artistique. Et dont on ne sait si cette dimension autre, visiblement créée par King, tient d'une certaine réalité ou de la folie pure. L'écrivain (joué par Clive Owen, envisagé un temps pour reprendre le rôle de James Bond) est évidemment un doublon/ ersatz de Stephen King qui raconte là son propre état mental torturé quand il se met à créer. D'une lenteur hypnotisante, avec quelques passages sèchement violents (à travers le personnage d'un fan psychopathe), "Histoire De Lisey" est aussi boosté par la splendide photographie de Darius Khondji, un des plus grands chefs opérateurs, qui avait déjà tâté de l'enfer en éclairant "Seven" il y a vingt-cinq ans *(en diffusion sur Apple TV)*. ❑

Zones Humides *Extralucid Films*

Tourné il y a huit ans, "Zones Humides" de David Wnendt est le seul film au monde qui parle pendant une heure et quarante-cinq minutes… d'hémorroïdes. Celles-ci venant régulièrement chatouiller le popotin d'une adolescente de dix-huit ans ironiquement rebelle. Un pitch qui a tout d'un nanar scatologique, mais qui est en fait une magnifique épopée féministe tirée du best-seller de Charlotte Roche. Avec sa surdose de moments provocateurs à base de fistules, de fluides corporels et de jets de sperme en folie, "Zones Humides" réussit à slalomer entre un humour noir salvateur et le portrait quasi enamouré d'une jeune femme essayant de s'accepter. Rôle tenu avec un peps craquant par Carla Juri, une actrice si géniale qu'elle a été aussitôt repérée par Hollywood (on l'aperçoit dans "Blade Runner 2049"). Il est donc aberrant que cette petite production allemande à l'esprit très rock (pour le coup) ne soit jamais sortie dans les salles françaises. Ceux qui se sentent d'attaque peuvent toujours la commander chez l'éditeur zazou à cette adresse : https://www.extralucidfilms.com

Le premier est fantastique et le second est impérial

Lynyrd Skynyrd "Live At Knebworth"

Eagle

On le sait depuis "Scott Walker: 30 Century Man" (2006), et "Stones In Exile" l'a confirmé (2010), Stephen Kijak est un sacré bon réalisateur de documentaires. Or donc, on était ravi d'apprendre que l'Américain s'était attelé à la tâche d'évoquer le parcours de Lynyrd Skynyrd, ses compatriotes de Jacksonville. Finalement, il aura fallu attendre 2021 et les prémisses du déconfinement pour découvrir "If I Leave Here Tomorrow: A Film About Lynyrd Skynyrd" en bonus de cette réédition du concert, un de leurs meilleurs filmés selon les spécialistes, que les Floridiens ont donné en 1976, au Festival de Knebworth. Ce jour-là, ils n'étaient pas en tête d'affiche (c'est aux Rolling Stones qu'était revenu cet honneur), mais, comme en attestent les images de cette prestation d'une heure devant une foule estimée à près de cent cinquante mille spectateurs, ils n'ont pas démérité. Quant au documentaire, classique dans le déroulé, mais finement agencé, il est axé sur le destin du chanteur Ronnie Van Zant, membre fondateur du groupe au milieu des années soixante, qui disparaîtra un an après Knebworth. L'accident d'avion qui lui a coûté la vie — ainsi qu'à Steve Gaines (recruté en 1976 à la guitare), sa sœur Cassie (choriste) et des membres de l'équipe technique — fait partie de la mythologie d'un groupe qui n'a plus jamais été le même ensuite, mais que les amateurs de rock sudiste continuent de tenir, et on les comprend, en très haute estime.

The Rolling Stones "A Bigger Bang: Live On Copacabana Beach"

Eagle

Et les Rolling Stones donc, puisqu'on en parle… Va-t-on les revoir en action un jour ? Sincèrement, rien n'indique qu'il faille en douter, mais depuis que la réalité épidémique dépasse la fiction, on peut penser que les dinosaures du rock, de peur d'être décimés, vont certainement réfléchir à deux ou trois fois avant de s'aventurer, même masqués, devant des marées humaines constituées de gens qui ne le seront pas. Masqués ou vaccinés. Beaucoup de rockers anglo-saxons d'âge mûr ont déjà prévenu qu'on ne les revermait pas en live avant 2022 et à condition (c'est peu probable) qu'une nouvelle vague de Covid (le variant lambda) ne déferle pas sur les humains, dont une grande majorité mange des animaux dont des chauves-souris. Depuis quelques années, Eagle arrose heureusement le monde de captations de concerts des Stones, et le dernier en date, comme ses prédécesseurs, est proposé dans un digipak regroupant un Blu-ray SD et un double CD. "A Bigger Bang: Live On Copacabana Beach", qui existe également en vinyle (partie audio), est comme l'indique son titre le show que Jagger & Co ont donné sur la plage de Rio le 18 février 2006, pour le plus grand bonheur d'un million et demi de personnes présentes sous les étoiles, les pieds dans le sable. Tous n'avaient pas acheté "A Bigger Bang", le très bon vingt-quatrième album du groupe paru quelques mois plus tôt, mais l'important était ailleurs. Depuis au moins deux décennies, les Rolling Stones en live c'est un peu comme la messe et le cinque réunis. On sait pourquoi on y va, on espère qu'il y aura des acrobates et si Dieu (ou Mr Loyal) le veut, on se promet qu'on y retournera. Inutile de prétendre le contraire, nous n'étions pas au Brésil ce jour-là, pas plus qu'au Beacon Theatre de New York en automne de la même année pour assister aux concerts immortalisés par Martin Scorsese. Et donc, ces live, avec un très grand écran et le son *ad hoc*, c'est un peu comme si on y était. Et celui-là, ne faisons pas la fine bouche, c'est du top niveau. L'image, qui n'occupe pas tout l'écran, est un poil neigeuse, mais le son décoifferait une congrégation de bonzes. Quel kif de voir Mick, chemise bleue au vent se lancer dans "Wild Horses", alors que Keith martyrise les accords à la sèche, mais pas plus que d'habitude. Comment ne pas craquer pour le solo de Ronnie Wood sur "Tumbling Dice", presque parfait et, surtout, avec un son moins aigrelet que celui qui est trop souvent le sien ? Bien évidemment, "Rain Falls Down", une petite nouvelle à l'époque, est grossièrement pompée à "Connected", le tube de Stereo MC's — qui, lui-même recyclait "Let Me (Let Me Be Your Lover)", popularisée en 1978 par Jimmy "Bo" Horn —, mais Jagger y met tout son cœur. Dans "Night Time Is The Right Time", c'est la choriste de luxe Lisa Fischer qui la joue comme Tina Turner, et le groupe, impérial dans l'exercice blues, sonne comme s'il écumait un fond de bar à Chicago dans les années cinquante. Egaux à eux-mêmes, car c'est ça qu'on veut, Keith Richards et Charlie Watts se brûlent parfois les crayons (rarement ensemble toutefois), mais le premier est fantastique dans l'intro de "Honky Tonk Woman" et le second est impérial lorsqu'il déstabilise de ses roulements la boucle percussive samplée de "Sympathy For The Devil". Cette chanson est d'ailleurs prétexte à une énième entrée en scène de Jagger, vêtu de noir (avec chapeau et veste longue), affûté comme un rasoir triple lame, mais pas le genre qu'on jette. Le matériel de foire est sollicité pendant "Miss You", la partie de la scène avec les Rolling Stones dessus se désolidarisant du plateau pour glisser sur un praticable qui s'enfonce dans le public. C'est le moment où le service de sécurité flippe, et que la foule choisit pour grimper d'un cran dans le délire. Chuck Leavell, impeccable aux claviers d'un bout à l'autre comme toujours, dissimule les rares misères, mais ne peut pas faire grand-chose contre les déraillements de l'orchestre pendant "You Can't Always Get What You Want", ce que Jagger semble se dire dès que quelque chose (ou quelqu'un…) coince. Le set est conclu par une "(I Can't Get No) Satisfaction" cinglante qui ricoche sur la façade du Copacabana Palace (où le groupe était descendu) avant que les décibels récalcitrants d'un final à l'emporte-pièce s'éguillent dans la foule. Alors, certains peuvent bien théoriser sur la validité artistique de l'entreprise, sur l'âge de la retraite obligatoire, sur la fin proche qui justifierait la débauche de moyens et, au point où ils en sont, sur la mort du rock. Une chose est sûre : le jour où les Rolling Stones jetteront définitivement l'éponge, ce ne sont pas leurs détracteurs chroniques, nés pour perdre quelque part, qui combleront le vide ; ce gouffre si profond que la multitude de nos souvenirs de ces Anglais-là ne le remplira jamais.

The Doors "Live At The Isle Of Wight Festival 1970"

Arte

Vite fait on rappelle que pour célébrer les Doors en ce triste anniversaire de la mort de Jim Morrison, le mieux est de visionner une nouvelle fois leur passage à l'Ile de Wight en 1970. Arte a récupéré les droits de streaming (gratuit) de ce film de concert de bonne qualité — malgré un éclairage type voie ferrée de campagne la nuit —, également commercialisé par Eagle et à propos duquel on a déjà tout écrit dans ces colonnes. Pour raviver l'intérêt, on se contente de signaler que ces Doors-là, intouchables dans le cadre de cette dernière grand-messe aux allures d'adieu aux années soixante, ne sont plus jamais montés sur scène après. ❑

Elle se fait appeler Iggy

Un peu à la manière d'un film de Richard Attenborough, **"The Year Loop Broke"** (Jarjille Editions) est un peu la boucle de trop de la musicienne Raymonde Howard. L'histoire commence plutôt bien sur un air de Grauzone. Nous sommes en juillet 2015, Raymonde et ses amis se rendent en Angleterre pour une mini-tournée de trois dates. A peine embarquée sur le ferry de Calais, elle commence à se sentir mal. Pour elle, aucun doute, ça doit être la grippe. Mais une fois arrivée à Lincoln, son mal de dos ne fait qu'empirer, et quelques jours plus tard, après un dernier concert à Oxford, elle doit se résoudre à consulter tant la douleur est devenue insupportable. Une fois hospitalisée, Raymonde va devoir prendre son mal en patience avant de savoir de quoi elle souffre — tant le système de santé britannique est une entité unique en son genre. Atteinte de polykystose rénale, Raymonde raconte son calvaire avec humour tandis que le lecteur flippe pour elle. Bien aidée aux crayons par Halfbob, cette plongée dans le médical britannique est digne de "Brazil".

Si Internet est un outil fantastique pour ceux qui savent s'en servir, il peut aussi devenir un véritable nid à problèmes pour les jeunes utilisateurs peu avertis. Dans le roman graphique **"Oiseau De Nuit"** (Cambourakis) de la Suédoise Hanna Gustavsson, Ingrid est une adolescente mal dans sa peau. Fan de heavy metal et de Nirvana, elle se fait appeler Iggy tout en tentant de découvrir sa sexualité en matant des pornos gays sur son portable. Elevée par une mère plus préoccupée à se retrouver un mec, Iggy tombe sous l'emprise d'un adulte venu tirer le portrait des lycéens. Tiraillée par un profond désir de braver les interdits, l'adolescente arrive tout de même à sortir de son malaise pour se poser les bonnes questions. Première BD de l'auteure, ce petit pavé en noir et blanc frappe juste dans sa description des ados. Dessinée dans un style grotesque qui sied bien au contexte exagéré des sentiments pubères, cette BD offre en supplément toute une galerie de personnages munis d'appendices nasaux tout droit sortis des univers d'Arcimboldo ou de Lindingre.

Avec **"Microsillons"** (Jarjille Editions), Yann Madé résume enfance, adolescence et vie d'adulte à travers les disques qui ont marqué ces différentes étapes. Le résultat est teinté d'une bonne dose d'humour critique qui rend l'exercice plaisant à lire. Si les premiers pas de l'éducation musicale passent obligatoirement par les goûts des parents, la manière de présenter les choses tient compte de l'état d'esprit du moment. Ainsi, si l'auteur naît en pleine vague Beatles/ Rolling Stones, il fait surtout part de ses profonds regrets quant aux chansons d'Anne Sylvestre qui ont bercé ses premiers pas dans la vie. La partie vraiment drôle est celle consacrée aux années lycée, car dès qu'un auteur aborde son adolescence sur le plan musical, il y a forcément toujours des erreurs de casting redoutables très difficiles à admettre qui font immanquablement sourire cruellement le lecteur.

Alors que le bicentenaire de la mort de Napoléon s'est déroulé en toute discrétion, Régis Penet rend un hommage assez éblouissant à Ludwig Van Beethoven, musicien qui a su montrer à l'Empereur ce qu'insoumission signifiait, aussi bien en français qu'en allemand. Avec **"Beethoven — Le Prix De La Liberté"** (La Boîte A Bulles), le dessinateur revient sur une journée particulière de la vie du compositeur. Comme la plupart des grands musiciens de son temps, Beethoven a un mécène : le prince Carl Alois de Lichnowsky. Ce dernier lui a offert le gîte et le couvert sans contrepartie. Pourtant, pour beaucoup de ses contemporains, Beethoven est un dangereux libéral qui admire Bonaparte mais pas l'empereur qu'il est devenu. Après Austerlitz, le prince se met en tête d'inviter Napoléon au château tandis que le compositeur jouerait en son honneur. Evidemment, l'Ours des salons se rebelle. Racontée à travers le regard du fils du prince, cette belle histoire aux cadrages magnifiques est celle d'un homme droit dans ses souliers comme il en existe peu. ❑

Le gros plan du Géant

Depuis l'apparition de la guitare électrique et du LSD-25, les liens étroits entre le rock'n'roll et les arts graphiques psychédéliques ne sont plus à démontrer. Pour se faire une idée de la question, l'amateur de pochettes de disques multicolores aura jusqu'au 9 janvier 2022 pour se rendre à Sète, au MIAM (Musée International des Arts Modestes) où vingt ans d'expérimentation visuelle sont joyeusement résumés sur les deux étages de l'exposition "Psyché-Délices" consacrée au véritable oiseau de paradis qu'est l'événement. Venus de la scène rock et du punk des années 1970, les artistes exposés comme Captain Cavern, Pascal Comelade et Hervé et Richard Di Rosa (pères fondateurs des Arts Modestes) auront été la tête de pont française de la Figuration Libre dans laquelle vont émerger des artistes punk comme Nina Childress de Lucrate Milk, ou Tristan des Guilty Razors à travers le collectif Les Musulmans Fumants.

La plupart vendaient de l'électroménager

Disquaires, Une Histoire

FRANCIS DORDOR
GM Editions

Si l'on voulait démontrer que l'invention du rock, contrairement aux apparences, s'est aussi construite loin de la paillette des scènes et des studios, l'emballant livre de Francis Dordor, "Disquaires, Une Histoire" serait la pierre de fondation du postulat. Nos lecteurs le savent, tous les musiciens qu'on admire ont commencé par écumer les bacs des disquaires locaux et chaque boomer, pardon, lecteur, y a autrefois laissé son argent de poche, et une bonne partie de son adolescence. Bien sûr, ce monde-là a plus ou moins disparu pour les plus jeunes qui accèdent maintenant à toute la musique en un seul clic mais nous, on sait ce qu'on doit à ces réels ouvreurs de passages quasi secrets qui, sous leurs costumes de boutiquiers, ont littéralement accompagné dans l'ombre les musiciens qu'ils aimaient — ou vendaient à la pelle — et sans lesquels nous tous, nous ne serions pas ici, tout simplement. Pour raconter la fantastique quoique discrète épopée des disquaires, notre excellent et aguerri confrère Dordor procède par ordre et nous raconte donc aussi la naissance concomitante de l'industrie du disque et des premiers revendeurs de galettes qui, pour la plupart, vendaient de l'électroménager avant de se spécialiser, par goût ou bon sens commercial. Ce fut bien là que se fit l'éducation musicale des premières générations rock, les concerts étaient rares, les disques chers, et c'est donc en traînant leurs adolescences fauchées dans ces magasins que les apprentis-musiciens découvrirent mille influences et pistes musicales qu'ils exploitèrent ensuite dans leur musique. Peut-on pour autant dire que sans Brian Epstein qui commença par vendre des disques dans la boutique familiale avant de devenir le manager qui les mit sur orbite, pas de Beatles ? Non, sûrement pas, mais si les Beatles n'avaient pas écouté des centaines de disques dans son magasin, qui peut dire ce que leur musique aurait perdu sans cet apport ? Qui peut dire aussi ce qu'il serait advenu des vendeurs de disques si le rock n'était pas venu se mêler de leurs ventes ? Multitude de noms mythiques défilent naturellement dans ces pages, les plus grands musiciens, les plus influents disquaires, les musiciens eux-mêmes vendant des disques à leurs débuts pour apaiser leur soif de nouveautés comme David Bowie ou Elton John l'ont fait, et les disquaires devenant eux parfois patrons de labels, tout ce beau petit monde se mélange ici comme ils l'étaient dans leurs carrières. Les Français sont bien présents dans l'exhaustif ouvrage, Marc Zermati, Etienne Daho, New Rose, l'Open Market, Little Bob, ici aussi des disquaires de légende ont joué un rôle majeur, bouleversant les oreilles des Parisiens comme celles des provinciaux à Brest, Bordeaux, Le Havre ou Toulouse — coucou mon Nazeyrollas qui existe toujours, d'apparence inchangée, à Biarritz — déclenchant les carrières musicales que l'on connaît et quelques vraies réussites commerciales ou, mieux encore, artistiques. Impossible tout de même aujourd'hui de lire ce livre sans remarquer l'effrayante et quasi totale absence des femmes dans tout ce bazar. Ne vous méprenez pas, Dordor n'y est pour rien, les rares femmes du binz sont bien dans son bouquin, mais le rock est depuis ses débuts un sport essentiellement masculin et les femmes n'ont eu, sauf rares exceptions, pas plus de place dans cette histoire musicale-là que dans la grande, comme en est donc fait ici, en creux, l'éclatante démonstration. C'est vrai, on n'a quasiment jamais vu de filles passer leurs vacances à l'autre bout du monde à chasser les trésors des bacs, très peu de femmes comparer la taille de leur collection de vinyles mis sous pochettes protectrices ou hanter obsessionnellement les foires de vieux papiers et par conséquent, on en vient à se demander quelle est finalement la part de virilité en jeu sous-jacent dans ces collectionnites et ces obsessions si masculines mais bon, on juge pas, hein, that's life au vingtième siècle. Mais on est au vingt-et-unième, heureusement la société change et c'est aussi pour ça que ce précieux témoignage d'un monde presque disparu est indispensable et le juste rappel que, hé ouais, ce sont bien les anonymes qui ont fait la vraie histoire du rock, la nôtre.

Notre Temps C'est Maintenant,

Une Farandole De Chansons De Jonathan Richman

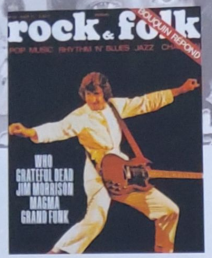
JC BROUCHARD
Vivonzeureux

Question allumé excentrique habité de l'intérieur, on peut dire qu'on en a vu passer, et du modèle de compétition. Et pourtant Jonathan Richman tient une place spéciale dans nos cœurs blasés mais, malgré tout, charmés par cette rare ingénuité et tant d'angélique candeur. Même si vous ne croyez pas connaître Jonathan Richman, il y a des chances pour que vous ayez croisé son "Roadrunner" proto-punk fonçant avec les Modern Lovers ou repris par les Sex Pistols, son reggae égyptien ou son insolite prestation de chœur grec dans "Mary A Tout Prix". Ce grand enfant, dans le meilleur sens du terme, même depuis plus de quarante ans une carrière aussi singulière que lui dans un discret never ending tour à la Dylan, mais pré-électrique. Depuis ses débuts où il traînait à New York avec la bande d'Andy Warhol, il a toujours involontairement cultivé un style unique et un ton naïf et premier degré plus subtil qu'il n'en a l'air. Pour autant, savoir ce qui se passe dans la tête de l'auteur de "Cold Pizza" ou "I Was Dancing In The Lesbian Bar" est à peu près aussi complexe que la discographie de ce gentil farfelu, dont les disques sont peu réédités, jamais compilés, qui en plus n'enregistre pas toujours les titres joués sur scène ou en change les paroles, ce qui laisse pirates ou vidéos pourries comme seuls recours des fans en manque. L'auteur Jean-Christophe Brouchard, dit Pol Dodu, s'est penché sur l'œuvre charmante et drôle du ouistiti et nous propose, dans son livre "Notre Temps, C'est Maintenant, Une Farandole De Chansons De Jonathan Richman" de nous en extraire, en trente titres, la fantaisiste moelle. Précisons que ce fan depuis quarante ans avait même organisé des concerts de Richman à Reims pour enfin le voir en concert, et vous comprendrez que ça ne rigole pas. Brouchard connaît son sujet intimement et son livre le prouve joyeusement. Belle introduction pour ceux qui auraient raté le phénomène, chouette lecture et rappel pour les déjà contaminés, ce vol dans le mystère Richman est aussi plaisant que l'aimable et intrigant musicien. ❑

Ça ne s'invente pas

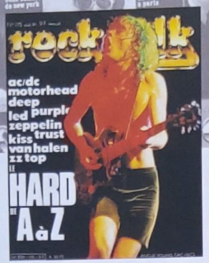
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



AOÛT 1971 R&F 55

Jim Morrison fait des feux follets, on pleure, on cite des vers d' "An American Prayer". **Louis Armstrong** loge aussi dans le sapin, ça n'allège pas l'ambiance. Non plus que la série des festivals calamiteux. Celui, gratuit, d'**Auvers-sur-Oise** par exemple. Embrouille entre l'organisateur et le programmateur, cassage de gueule, plainte. Jusqu'au bout on annonce les Stones, le Floyd, l'Airplane, Country Joe. Seul le **Grateful Dead** vient donner un peu de renom à une affiche franco-française sinistre. Là-dessus : la pluie. Podium découvert. Festival annulé. Un autre ? **Loudéac** s'achève en castagne de fête vôtive. *"En Bretagne, quand on veut s'amuser, on boit. Puis on se bat."* Alan Stivell cite l'alcoolisme comme un autre signe de *"l'aliénation de la Bretagne"*. Les **Who** sortent un album ? *"Oui, un album de photos"* (Entwistle). Enfin une bonne vanne !



AOÛT 1981 R&F 175

Le numéro s'ouvre par une **pub** pour Gauloises et se ferme par une pub pour l'All Mall. Ça se passait comme ça avant qu'on invente les cancérologues. Rockabilly contre Socialisme : les **Shakin' Pyramids** tournent en Pologne. Banlieue de Katowice. Salle paumée aux angles staliniens. Sono précaire. Le public jaillit des fauteuils malgré l'interdiction, piétine le vigile en uniforme, investit la scène, *"Ce n'est plus un concert mais un vol collectif"*. Gdansk : des dockers, des loubards, l'équipe locale de hockey, grosses bagarres... À Gdansk, les vigiles, on en redemande. **Brian Eno** à l'air de pondre des œufs avec la bouche. Est-ce un tic d'interviewer de faire minauder les Roshifs arty comme des lords qui dicteraient leurs mémoires ? Sinon, the summer's here and the time is right for torching another dictionnaire du **hard**, boy !

AOÛT 1991 R&F 288

Transvision Vamp veut être regardé comme un groupe de rock'n'roll, pas "un peep show ambulant", et sa chanteuse Wendy James n'en peut plus des Anglais : *"Ils s'autodéterminent à force de cynisme. Ils vous prennent pour des nazes* [vous les Français]. *En ce qui concerne la musique, vous avez toujours été dans le vrai. Or, dire que Manchester est une ville très cool... Qu'ils continuent de considérer Joy Division comme le plus grand groupe du monde et qu'ils aillent se faire foutre !"* **Tom Petty**, sa boule de cristal est légèrement embuée, non ? *"Le rap dévalise les Noirs de leur propre culture. James Brown est le seul nom qu'ils peuvent donner. Ils ne savent pas jouer, ils n'utilisent même pas de musiciens. Ça ne durera pas."* **Bo Diddley** : *"Le monde va mal"* à cause des drogués : *"Ils avaient un singe sur le dos. Aujourd'hui, c'est un gorille."*

AOÛT 2001 R&F 408

Affaire **Blink-182**, la parole à la défense : ils ne sont pas *"des poseurs, des vendus prêts à tout pour un dollar, un bon band à guitare et aux chansons pop idiotes"*, ni les fossoyeurs du punk, et pas plus machos que le commun des rappeurs à qui on passe tout. **Joey Ramone** est mort. L'oraison d'**Iggy Pop** : *"Il pouvait passer des heures sur ce qui n'allait pas dans votre nouvelle coupe de cheveux, prouvant que c'était un crétin. Mais c'était Joey. Je l'aimais profondément."* **John Lee Hooker** est mort lui aussi. Apprenant que Clarksdale avait donné son nom à une rue : *"J'espère qu'ils ne me remettront pas dans le ghetto !"* Problème avec Liam, problème avec les routiers, problème de sécurité. Oasis ne cesse d'annuler des dates en France. **Noel Gallagher** : *"Il semble que ce genre de chose se produise à chaque fois chez vous."* Et encore, s'il savait !

AOÛT 2011 R&F 528

Warren Haynes (Gov't Mule, Allman Brothers) fleurit la soul de son enfance. **Dennis Coffey** se souvient qu'il fut le guitariste de Motown. Les **Horrors** sortent les synthés, mais on les prend toujours *pour "un groupe de garage revivaliste"*. **Cage The Elephant** lance un nouveau revival : *"Le grunge 2.0"*. **Ringo Starr**, ses mémoires, personne n'en veut : *"Les maisons d'édition ne semblent s'intéresser qu'aux huit années qui vont de 1962 à 1970"*, quand il leur propose de *"pondre trois volumes avant même d'aborder les sixties"*. Comme pour excuser son accordéon, la chanteuse pop **Zaza Fournier** fait sienne la profession de foi d'Areski : *"On ne peut être moderne qu'en ayant une vraie connaissance du passé"*, et ce **lecteur**, celle de l'éditorialiste : *"Le rock est en train de disparaître. J'ai envie de dire tant mieux."* Bref, tout le monde est moderne.

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS + LE DOUBLE CD

NOEL GALLAGHER

"BACK THE WAY WE CAME : VOL. 1 (2011-2021)"

Avec "Back The Way We Came : Vol. 1 (2011-2021)", célébrons dignement les dix ans de Noel Gallagher's High Flying Birds. Au menu de cette compilation soigneusement préparée par le patron, des titres issus de ses trois albums et EP et, pour couronner le tout, deux nouveautés annonciatrices d'un futur radieux.

77€ AU LIEU DE ~~99,15€~~

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

✪ simple ✪ rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement:

- OPTION 1 — 1 an 12 numéros + le Double CD de **NOEL GALLAGHER** "Back The Way We Came" Vol 1 : 2011-2021 : 77€ au lieu de 99,15€**
- OPTION 2 — 1 an 12 numéros : 68€ au lieu de 78€**

Je choisis de règler par:

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**
☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N°

Date d'expiration — Cryptogramme

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées: ROFPB48A

Nom* : ..... Prénom* : .....
Adresse* : .....
CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....
Tel : ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

"Une route sinueuse des Alpes… Languide traversée dans la brume et la distante beauté d'un paysage de montagnes dont on devine qu'il fut le témoin impavide de nombreux drames irrésolus… C'est ici, à l'entrée du Fort de Tamié, qui ressemble à s'y méprendre à la bouche de l'enfer, que disparaissent en septembre 2011 Jean-Christophe Morin, vingt-deux ans, puis, à pile un an d'intervalle, en 2012, Ahmed Hamadou, quarante-cinq ans, tous deux venus comme des milliers de teufeurs assister au festival electro Elements…" Le 12 juin, dans Libération, Nathalie Dray évoque un documentaire, "Disparitions", de Roisin Burns (sur Arte le 21 juillet à 22h45, et d'ores et déjà sur arte.tv dans la collection "La Vie En Face"). Ses mots justes rappellent "Un Crime D'Horreur", le texte magnifique et glaçant qu'avait publié Michel Embareck dans le même journal, en 2010, à propos de Philippe Reniche, ancien choriste de Bérurier Noir, massacré par des amateurs de jeux vidéo en rentrant d'une discothèque de la Vienne. On pense aussi à Lucien Melyon, assassiné porte de Pantin en 1977, à l'entrée d'un concert de Peter Gabriel, à "Elle Est Des Nôtres", de Siegrid Alnoy, à Jean-Claude Romand, à la tuerie de Chevaline, ou celle des Flactif, tous localisés dans cette zone entre chien et loup. *"And when we say 'amen' we get no reply, and yet we say amen until we die"* : "He Would Made The Morning Darkness", par Sons Of Raphael (Because, merci Pierre Jouan). Également à l'écoute, l'album de Charles Dollé, "Imago" (Menace), et "Sous La Pluie", par Chambre 317.

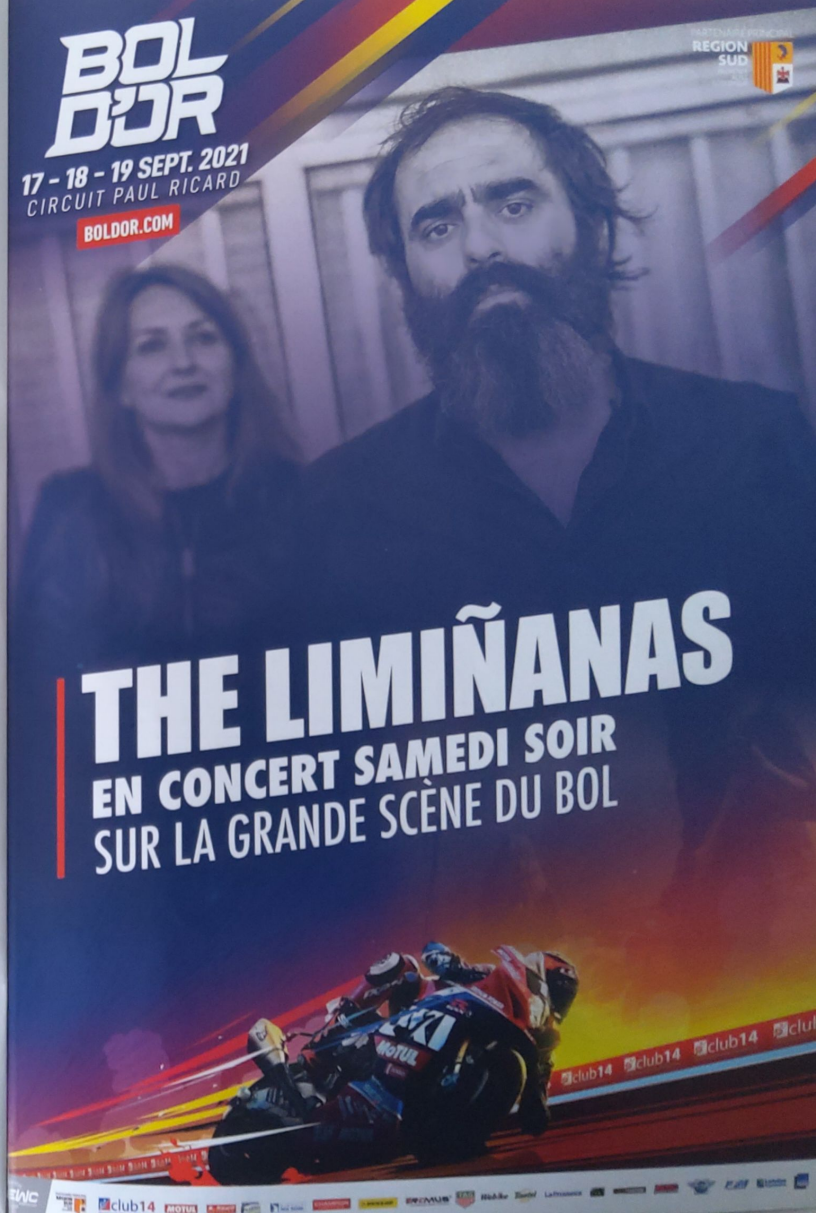
Aimons-nous vivants : le festival du cinéma et musique de film de La Baule vient de rendre hommage à Philippe Sarde. L'entendre écorcher au piano "La Chanson D'Hélène", ou raconter "La Grande Bouffe", c'est très prenant. L'an dernier, le même événement honorait Gabriel Yared, le talent, la sensibilité, la gentillesse incarnés. Je ne crois pas qu'il soit jamais nécessaire de distinguer la personnalité de l'œuvre. Sarde, qui n'est pas un modèle de vertu ni d'orthodoxie fiscale, a été épinglé, à la Sacem, par un musicien de cour appliqué et suffisant, jaloux de sa filmographie, de ses réalisateurs, de son intelligence des images. Cet honnête chef d'orchestre, compositeur rare et académique, continue, depuis sa sinécure du Quai Conti, de mener la société de gestion à la baguette, tirant les ficelles de l'organigramme et des transactions immobilières (il faut se méfier des gens honnêtes, surtout quand ils sont vaniteux). Isabelle Balkany a perdu sa Légion d'honneur pour moins que ça.

J'espère que je ne vous gave pas trop à parler de musiques en périphérie du rock. C'est parce qu'il me semble qu'il y a chez Thierry Escaich, Guillaume Connesson, Karol Beffa, ou chez la jeune génération venue du jazz comme Louis Cole, de quoi lui apporter un nouveau souffle. Dans les années 1980, quand la pop commençait à piquer du nez, il y avait Talk Talk, les Nits et Sparks pour redonner espoir. Le groupe des frères Mael, c'était Scarlatti au RMI (le piano électrique), avec une capacité à rester eux-mêmes en toutes circonstances, vaudeville, glam ou technopop. Après que Jacques Tati puis Tim Burton s'y sont cassé les dents, Leos Carax a réussi à faire un film avec eux, "Annette" (en salles depuis le 6 juillet), et un excellent documentaire d'Edgar Wright, "The Sparks Brothers", leur est consacré (le 28 juillet au cinéma). On y entend une brochette de grands producteurs : Todd Rundgren, Muff Winwood, Tony Visconti, Giorgio Moroder, et cette remarque de Flea (Red Hot Chili Peppers) : *"Le truc que je n'ai jamais compris avec la musique populaire, c'est l'incapacité des gens à prendre l'humour au sérieux."*

Michel Magne non plus n'était pas un saint. Comme Sarde, saisi à la source sur ses droits d'auteur, il a payé cher ses acrobaties. La BD "Les Amants D'Hérouville", de Yann Le Quellec et Romain Ronzeau (Delcourt, 27,95€), donne toute la mesure de sa démesure, de ses excès, de sa noirceur également, racontés à travers le regard de son épouse Marie-Claude. "Hérouville, Le Château Hanté Du Rock", de Laurent Jaoui (Le Castor Astral, 20€), est tout aussi passionnant, construit notamment sur les souvenirs de Laurent Thibault et ses entretiens avec le regretté Alain Dister. Sincère et attachant, Laurent Thibault a été mêlé à certaines des choses les plus intéressantes qui ont été faites ici, à commencer par Magma, et on sent un peu d'amertume de ne pas avoir toujours été sur la photo, avec Bowie et Bolan notamment. Pourtant, il ne parle pas de sa femme, Jacqueline Thibault, qui sous le nom de Laurence Vanay, a publié deux disques d'une grâce totale, à un moment où les filles étaient réduites à travailler en perruque, enregistrant quand ces messieurs étaient au lit. Il y a de beaux portraits, Bad Co, Factory, et ces paroles de Kent, dans "Ma vie C'Est Du Cinéma" de Starshooter : *"Six heures du soir, pas trop tard pour voir chez les disquaires, si par hasard, le vinyle pourrait me changer d'air / Et quand je vois tout ça, ces pochettes qui s'usent, ces disques qui ne partent pas, tous ces musiciens qui y croient et le public qui ne suit pas / eh bien jamais jamais je ne baisse les bras, je sors en ricanant et je retourne chez moi, et là, devant mon armoire, la guitare sous le bras, je n'en ai plus pour longtemps à ne jouer que pour moi."*

Il est 16 heures ce 2 juillet. Avenue Félix Faure, en sortant du métro, j'écoute "Rainmaker", de John Carroll Kirby (Stone Throw Records), et tout me paraît parfait, les vents et le synthé, la météo, la sortie de mon disque. Dans cinquante-cinq minutes j'apprendrai qu'un incendie s'est déclaré dans ma maison. Comme dit Dejan, de Laibach : *"Tout ce qui nous tue nous rend plus forts."* ❑

Photo: Bruno Bartkowiak



Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

Sonus faber

EN ITALIEN ON DIT SEMPLICITÀ*

La gamme Lumina de Sonus Faber apporte un changement palpitant et un vent de nouveauté au catalogue de la marque tout en continuant d'incarner son histoire et ses valeurs. La simplicité est au cœur de l'identité de la collection qui vise à atteindre un large public et à offrir une expérience musicale luxueuse dans tous les foyers ayant adopté des enceintes Sonus faber. Tout cela est facilité par notre longue tradition d'artisanat soigné et de matériaux raffinés.

Modèle présenté :

SONUS FABER LUMINA V

2599 €

* Simplicité

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H-13H ET 14H-18H

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.